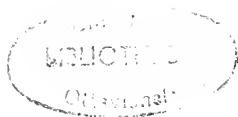


Cal. spec.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Ferdinand pui.

N. Tardieu sc.

*Dans le S'jour de la Contrainte
Je scûs garder ma liberté;
Exemp d'Ambition, de foiblesse, et de Crainte
Même en parlant aux Rois je dis la verité;*

MEMOIRES

DE

MONSIEUR LE DUC

DE

MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE,

GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR

LOUIS DAUPHIN

A YEUL DU ROY

A PRESENT REGNANT.

Ecrits sur les Mémoires de Madame
la Duchesse d'Uzès, sa fille.

*Par N****

TROISIÈME EDITION.

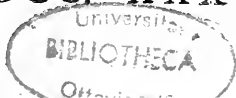
TOME PREMIER.



A PARIS.

Chez ROLLIN, Fils, Quai des
Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. XXXVI.



DC

130

.M76 P4

1736

C. f. f. f.



A

MONSEIGNEUR
LE DUC D'UZÈS¹,

PREMIER PAIR DE FRANCE,
Chevalier des Ordres du
Roy, Gouverneur de Saint-
tonge & d'Angoumois.



MONSEIGNEUR,

*L'Ouvrage que j'ose vous
présenter vous appartient par*

a ij

E P I T R E.

*tant d'endroits , que je serois
 forcé de vous l'offrir par justice,
 quand je n'y serois pas engagé
 par reconnoissance. Le sang de
 Monsieur le Duc de Montausier
 coule dans vos veines : Son il-
 lustre Fille vous donna le jour;
 & c'est sur les précieux mémoi-
 res qu'elle a tracez de sa propre
 main , que vous avez bien vou-
 lu me charger d'écrire la Vie
 de ce grand Homme. Heureux
 si j'ai pû mettre dans tout leur
 jour les vertus admirables , que
 la Fille avoit héritées du Pere ,
 & qu'elle a transmise elle-même
 à sa posterité ! Plus heureux
 si vous daignez, MONSIEI-
 GNEUR, recevoir cet Ouvrage*

E P I T R E.

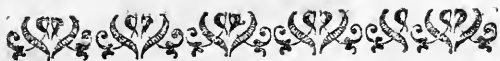
*comme une marque de la vive
reconnoissance que je vous dois,
pour les bontez dont vous m'a-
vez honoré jusqu'à présent ! Cet
essay de ma plume pourra m'at-
tirer des Censeurs ; mais je me
flatte que votre Nom les rendra
plus indulgents à mon égard,
& que le Public fera grace à un
Ouvrage entrepris par votre or-
dre, composé sous vos yeux, &
qui paroît sous vos auspices.
Quoiqu'il en soit, j'aurai tou-
jours lieu de me féliciter, si
j'ai atteint le but principal
que je me suis proposé dans
mon travail, qui est de plai-
re à votre illustre Maison, &
de faire éclatter autant qu'il*

É P I T R E.

*est en moi le zèle sincère, &
le profond respect avec lequel
je suis,*

MONSIEUR,

Votre très - humble & très-
obéissant serviteur, N. ***



P R E F A C E.

CET Ouvrage n'est point celui qui fut promis au Public il y a quelques années dans le Journal de Trévoux, & que l'on annonça l'an passé comme prêt à paroître. Je donne quelque chose de plus, que ce que l'on avoit fait espérer. C'est ici la Vie de M. le Duc de Montausier, & non pas de simples *Memoires pour servir à son Histoire*. On me dispensera de rendre compte des raisons qui ont engagé les personnes intéressées à me charger de l'exécution d'un dessein dont un autre étoit déjà saisi ; & je crois qu'il me suffira d'apprendre au Lecteur, que cet Ouvrage est seul reconnu par ces personnes, & que tout autre sur le même sujet, ne seroit pas adopté. Si je parle avec tant d'assurance, on doit penser que

P R E F A C E.

je n'appréhende pas d'être démenti.

Le nom de M. le Duc de Montausier est si célèbre, & sa réputation si répandue, que sa Vie ne sçauroit être que très-favorablement reçue de quiconque a du goût pour la vertu. Son amour pour les sciences, & la protection qu'il donnoit aux Sçavans, font espérer que toutes les personnes qui cultivent les lettres, verront avec plaisir le détail des sentimens & des actions d'un homme qui fut un second *Mecène*, sous un second *Auguste*. Enfin on se flatte que les Grands & les Seigneurs de la Cour liront avec quelque satisfaction la Vie d'un Héros, qui dans les rencontres les plus périlleuses, & dans les emplois les plus difficiles, montra toujours une valeur, une fidélité, & une grandeur d'ame extraordinaires. Peut-être même que si ce Livre, par un bonheur, qu'on n'ose se promettre, tomboit entre les mains du jeune Monarque qui nous gouverne avec tant de sagesse & de gloire,

P R E F A C E.

Il ne pourroit refuser son estime à celui qui eut l'honneur d'élever son Auguste Ayeul, & qui inspira à ce grand Prince cette pitié, cette affabilité, cette inclination bienfaisante, & mille autres vertus, que nous admirons dans un Roi, à qui il les a transmises avec son sang.

La source où j'ai puisé la plus grande partie des faits qui font le corps de cet Ouvrage, est un écrit de Madame la Duchesse d'Uzès, fille unique & héritière de M. le Duc de Montausier. Cet écrit n'est véritablement qu'un mémoire abondant pour les choses, mais peu exact pour les circonstances & les dates. Il a donc fallu pour mettre de l'ordre dans la narration, & placer chaque fait en son lieu, consulter tous les monumens qui nous restent du tems où vivoit M. de Montausier. Cette recherche a été également avantageuse au Pere & à la Fille, en faisant voir que la Fille, lors même qu'elle loit son Pere,

P R E F A C E.

ne s'écarte jamais de la plus exacte sincérité.

Je n'ai rien négligé pour faire part au Public de tout ce qui pouvoit faire mieux connoître le grand homme dont j'écrivois la Vie. J'ai parcouru les meilleurs Mémoires que nous ayons sur le regne de Louis le Grand, les nouvelles ou les Gazettes du tems, les Epîtres & les Préfaces des Commentaires à la Dauphine, les Eloges funébres que M. Fléchier a consacrés à la mémoire de M. & de Madame de Montausier. Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai eu recours aux lumieres des personnes vivantes, que j'ai scû être en état de contribuer à la perfection de mon Ouvrage, & je puis assurer, que s'il n'a pas atteint à celle qu'on y désireroit, ce n'est pas au moins faute de diligence, ou de bonne volonté de ma part.

Dans l'état où il est, j'ai pourtant lieu d'espérer qu'il donnera de M. de Montausier une juste idée, & qu'il

P R E F A C E.

effacera celle qu'on en auroit pû concevoir sur des portraits peu fidelles. On y trouvera sur tout la réfutation indirecte de ce que l'Auteur du *Segresiana* a eu l'audace d'insérer dans son livre, que *M. de Montausier étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé sans merite*. On y verra un homme illustre par l'antiquité de sa noblesse se signaler dès les premières années par des actions éclatantes de valeur; mériter par ses services les honneurs militaires; verser son sang, & exposer sa vie pour les intérêts de son Roy & de sa patrie, se sacrifier pour la défense, & le salut des peuples confiés à ses soins, & attendre cependant assez long-tems les récompenses dont il s'étoit rendu digne.

Le simple récit de la maniere dont le feu Roy, ce Prince si équitable & si éclairé, le choisit pour être Gouverneur de M. le Dauphin, est suffisant pour confondre l'ignorance ou la mauvaise foi d'un Ecrivain obscur,

P R E F A C E.

qui sous un nom emprunté, ose lancer les traits d'une satire calomnieuse contre un Seigneur également respectable par son rang & par sa vertu. La passion de cet Auteur étoit bien aveugle, puisqu'elle ne lui laissoit pas voir le tort qu'il faisoit à celui-là même, dont il prétendoit rapporter les sentimens & les discours. Où est en effet la probité de M. de *Segrais*, si après avoir donné à M. le Duc de Montausier les plus magnifiques loüanges dans ses *Eglogues*, il le déchire impitoyablement dans ses entretiens particuliers avec M. Foucault ? J'aurois dû peut-être moins insister sur un libelle, qui fut flétri dès sa naissance, si je ne sçavois que les satyres & les calomnies, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre, se répandent aisément, & trouvent toujours des gens malins, ou crédules, portés à y ajoûter foy sans aucun examen.

Quelques personnes avoient sou-

P R E F A C E.

haité que je m'étendisse sur les preuves de la noblesse de M. de Montausier ; mais outre que je ne suis point au fait des Généalogies , j'apprens que celle de M. de Montausier sera à la tête du nouveau volume que le R. P. *Simplicien*, continuateur du P. *Anselme*, se dispose à mettre au jour. Sans rien entreprendre sur les droits d'un Auteur dont je respecte les lumieres , je me contenterai de dire ici en peu de mots, que la Maison de Sainte Maure compte plus de six cens ans d'antiquité ; que les Seigneurs de ce nom se sont toujours distinguez par leur courage, & leur probité ; qu'ils ont été dans tous les tems revêtus des premiers emplois de la milice , & que *Guillaume de Sainte Maure*, qui avoit pris le parti de l'Eglise , fut élevé par *Philippe de Valois* à la dignité suprême de la Robe. J'ajouterais que cette Maison si noble par elle-même , s'est d'ailleurs soutenue par les alliances avec les familles les plus distinguées du

P R E F A C E.

Royaume; que celle de Montausier entr'autres lui donna, il y a plus de trois siècles, une nouvelle splendeur, en y portant de grands biens & un nom des plus illustres; que la branche de ce nom s'est glorieusement perdue dans la maison d'Uzés, dont on connoît assez la grandeur, & qu'enfin la branche de *Sainte Maure* s'est perpétuée & subsiste encore dans des Seigneurs qui soutiennent sous nos yeux toute la gloire de leurs ancêtres.

A l'égard du stile que j'ai employé en écrivant cet Ouvrage, je crois que ce seroit exciter la censure, que de vouloir le justifier par avance. Je dirai seulement que j'ai pris celui que j'ai jugé le plus convenable au sujet, & que je n'en ai point rejeté certains ornemens, dont il n'y a que les grandes Histoires, qui puissent se passer. Dans la vie d'un particulier tous les faits ne sont pas également frappans; & ce n'est que par le secours d'un

P R E F A C E.

stille élevé, que les petites choses peuvent figurer avec les grandes.

Je dois avertir ici que cette Vie n'est point, ce qu'on appelle Panegyrique; je fais profession d'y dire la vérité; & l'on s'appercvra que si je cherche à faire briller les vertus de M. de Montausier, je ne déguise pas ses défauts.

Il faut dire un mot aussi des fameuses *Maximes*, que ce grand homme inspiroit à M. le Dauphin, & dont on trouvera ici l'abregé. On longeoit d'abord à en faire un Recueil séparé, & un Ouvrage à part; mais la difficulté de mettre en œuvre des matériaux de cette nature, & la crainte de ne pas réussir même après un long travail, ont fait changer de dessein. On s'est contenté de ramasser les *Maximes* les plus belles, & de les insérer dans la suite de la narration. Il y en a assez pour donner une grande idée de la manière dont M. de Montausier formoit l'esprit & le cœur de

P R E F A C E.

son auguste él ve , & trop peu pour causer de l'ennuy aux Lecteurs , même les moins curieux de morale.

Je ne sçai si la délicatesse de notre siècle ne sera point blessée de voir un homme de Cour loüé souvent pour sa piété & sa Religion ; mais je déclare qu'en ce point, je n'ai fait presque que copier le *Memoire* de Madame la Duchesse d'Uzés, & que d'ailleurs je n'ai pas crû que pour plaire davantage à un petit nombre de personnes , je dusse retrancher de la Vie de M. de Montausier , ce qui peut le rendre encore plus estimable & plus digne de vénération , aux yeux de tous les honnêtes gens.



LA VIE
DE M. LE DUC
DE
MONTAUSIER.

LIVRE PREMIER.

Sil la gloire des hommes dépendoit uniquement de la grandeur de leur origine il y en auroit peu qui dans une condition privée, pussent tirer de leur naissance un plus vif éclat que M. le Duc de Montausier. Il naquit le 6. jour d'Octobre de l'année 1610. &

Tome I.

A

fut le second fils de Leon de Saint^e Maure , Baron de Montausier , & de Marguerite de Chateaubriant , tous deux sortis des plus illustres maisons de la Bretagne & de la Touraine. On ne dispute en effet ni à l'une ni à l'autre cette antiquité respectable qui remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, & qui rend la noblesse d'autant plus authentique , qu'il est plus difficile d'en trouver la source. Mais les qualitez du cœur & de l'esprit surpassoient encore les avantages de la naissance dans le Baron de Montausier , & dans Mademoiselle de Chateaubriant. L'un réunissoit en sa personne toutes ces nobles qualitez qui accompagnent d'ordinaire une illustre origine. L'autre faisoit briller en elle ces graces & ces vertus dont l'alliance est si rare ; & qui font regarder avec admiration les personnes dans qui elles se trouvent heureusement rassemblées. Un mariage que l'inclination avoit formé sans aucune vûe d'intérêt , promettoit aux

Deux Epoux une suite de beaux jours, lorsqu'une mort précipitée vint les séparer pour jamais. Le Baron de Montaufier mourut dans la force de l'âge, & laissa une épouse tendrement chérie, accablée de la plus vive douleur, & chargée de l'éducation de trois enfans qui leur restoient; sçavoir Hector, qui comme aîné de la maison prit le nom de son pere; Charles dont j'écris la vie, qu'on appelloit Marquis de Salles, & Catherine qui fut mariée d'abord au Marquis de Lenoncourt, & en secondes nôces au Marquis de Laurieres de la maison de Pompadour, dont son fils devint le Chef.

Madame de Montaufier avoit toutes les qualitez qui font le caractère de la femme forte, une ame élevée, des sentimens nobles, une fermeté & un courage au-dessus de son sexe, une vertu solide & constante qui ne se démentit jamais. Demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, elle oublia qu'étant jeune, belle & d'une condition

élevée , elle pouvoit encore goûter pendant long-temps les douceurs de la vie ; elle fit de tous ces avantages si précieux aux Dames , un genereux sacrifice , & se consacra toute entiere à l'éducation de ses enfans. Pour écarter tout ce qui eût pû la distraire de cette occupation essentielle aux yeux d'une mere Chrétienne , & pour rétablir par une sage œconomie les affaires de sa famille , que l'inclination genereuse & liberale de son époux , avoit considérablement dérangées ; elle résolut de s'enfvelir , pour ainsi dire , toute vivante dans une de ses terres ; elle se défit de tous ses équipages , & ne garda que les Domestiques les plus nécessaires ; elle vendit ses pierreries & même ses habits pour acquitter les dettes de son mari ; & se réduisit à ne plus faire servir sur sa table que les mets les plus communs , & à ne s'habiller que d'une simple robe de laine qu'elle filoit elle-même. Heureuse si tant de vertus eussent été animées par la vraie Foy !

mais elle avoit eu le malheur, aussi-bien que M. le Baron de Montausier, de naître, & d'être élevée dans la Religion Protestante ; funeste heritage qu'elle ne transmit que trop fidèlement à ses enfans.

Dès que sa douleur fut un peu rallentie, & que ses affaires commencerent à se débrouïller, Madame de Montausier travailla tout de bon à cultiver les tendres plantes qui lui étoient confiées. On ne sçauroit dire jusqu'où descendoit sa tendresse ; toujours attentive à ce qui pouvoit retarder ou avancer le fruit de ses sages instructions ; elle mettoit en usage tous les innocens artifices d'un zele éclairé & industrieux, pour corriger les défauts, ou pour cultiver les vertus naissantes de ses élèves. Elle trouva dans le Marquis de Salles des obstacles plus grands que dans les autres. Cet enfant d'un naturel vif & tout de feu, avoit de la peine à s'assujettir à une discipline exacte, & il fal-

loit souvent que la mere employât la severité pour le ramener dans la route d'où son humeur impetueuse le faisoit sortir de temps en temps.

Il faut avouer cependant que la prévention entroit pour quelque chose dans la conduite de cette illustre veuve à l'égard de ses enfans. Un certain amour de prédilection qui lui faisoit découvrir dans son aîné jusqu'aux plus imperceptibles avantages du corps ou de l'esprit, cachoit souvent à ses yeux les bonnes qualitez de son cadet, que les personnes moins prévenues ne croyoient ni moins aimable, ni moins estimable que son frere. C'est ce qu'en pensoit entr'autres la fameuse Comtesse de Brailac, sœur du Baron de Montausier, qui fut depuis Dame d'honneur de la Reine Anne d'Autriche. Cette Dame pour adoucir la douleur qu'elle ressentoit de n'avoir point d'enfans, demanda à sa belle-sœur le plus jeune de ses neveux, & se chargea de l'élever auprès d'el-

le : elle obtint ce qu'elle desiroit. Jamais personne ne fut plus en état de donner à un jeune homme , ces principes de politesse qui sont nécessaires pour réussir dans le monde. Elle auroit pû même tenir lieu au jeune Marquis du maître le plus habile dans les langues sçavantes, que son inclination & son esprit pénétrant lui avoient fait apprendre à elle-même , sans maître , seulement en assistant aux leçons de ses freres. Mais la capacité ne suffit pas toujours dans ceux qui se chargent de l'éducation d'un enfant ; il arrive d'ordinaire qu'une molle indulgence rend inutiles les plus beaux talens. Et c'est ce qui arriva en effet au Marquis de Salles. Son extrême jeunesse, sa vivacité, ses manieres pleines d'agrément, ses saillies ingenieuses, sa contenance aisée & hardie gagnerent le cœur de la Comtesse, & encore plus celui du Comte son époux. Une affection outrée prit la place d'une sage amitié,

& par une complaisance que la tendresse seule pourroit excuser. Ces deux personnes si propres à former un cavalier parfait , laisserent à un neveu trop cheri toutes les imperfections.

Une fièvre assez violente dont l'enfant fut alors attaqué, ne contribua pas peu à autoriser l'indulgence avec laquelle on le traitoit, & engagea sa mere à le venir voir. Elle apperçut avec douleur le peu de progrès qu'il avoit fait dans une si excellente école ; elle fut surprise de le trouver dans l'ignorance des premiers élemens de sa langue maternelle, & plus fâchée encore de le voir accoutumé à suivre en tout ses penchans, & disposé à ne pas souffrir patiemment ceux qui prétendroient s'y opposer. Elle dissimula son chagrin, & résolue à ne pas permettre que les esperances qu'elle avoit conçues de son fils, malgré ses préventions, s'évanoüissent faute d'une éducation convenable, elle le retira

des mains d'un oncle & d'une tante qui l'adoroient , & le rejoignit à son aîné. Le changement de discipline ne fut pas long-temps sans produire dans le jeune Marquis un changement confiderable. Semblable à un Jardinier industriel, qui pour rendre un arbre fertile, coupe & retranche toutes les branches superflues ; Madame de Montausier s'arma d'une rigueur salutaire envers son cadet, & pour lui faire prendre un bon pli s'étudia à contredire en tout ses inclinations. Par une conduite toujours ferme, & que les agrémens de l'enfant ne purent jamais déconcerter, elle le forma de bonne heure à la fatigue & au travail, à souffrir sans se plaindre le froid & le chaud, à courir à pied, à monter à cheval, à manger les choses mêmes pour lesquelles il témoignoit le plus de répugnance, à fuir avec horreur le plus léger mensonge, à ne se laisser jamais vaincre par la douleur, & à retenir des larmes,

qu'elle arrache quelquefois aux plus intrépides.

Le jeune Marquis profita si bien de ces leçons, qu'à l'âge de dix ans il promettoit déjà cet homme vrai, qui devoit être l'ennemi irréconciliable de la flatterie & du mensonge. Cet homme d'une probité inébranlable, qui dans les occasions les plus délicates devoit garder une fidélité constante à son Roy & à ses amis ; ce guerrier infatigable qui devoit conserver sa tranquillité au milieu des plus affreux périls ; ce héros enfin qui devoit se signaler dans les combats, par des exploits d'une valeur inouïe. Il est vrai qu'on ne voyoit point alors en lui ce goût pour les sciences & les beaux arts, qui le rendent dans la suite semblable à l'Illustre Romain, qui sous l'Empire d'Auguste étoit aussi distingué par son esprit & sa science, que par la protection éclatante dont il honoroit les sçavans. Naturellement ennemi de

la sujétion & de la contrainte, il avoit laissé la patience des Maîtres qu'on lui avoit donnez, & sa mere fut seule capable de le dompter. Elle voulut bien s'abaisser jusqu'à lui montrer à lire elle-même, & elle eut la consolation de voir que ses soins étoient plus heureux que ceux des autres. Elle commençoit à se flatter que son cadet marcheroit bien-tôt sur les traces de son aîné, qui sous la conduite d'un Précepteur habile faisoit de grands progrès, lorsqu'elle fut obligée de le perdre encore de vûe pour quelque temps, & de l'accorder une seconde fois aux vœux empressez du Comte de Brassac. Il fit les délices du Comte & de la Comtesse son épouse, pendant quelques mois qu'il resta auprès d'eux; mais Madame de Montausier n'avoit garde de prolonger davantage un plaisir dont les effets avoient déjà été si contraires au bien solide de son fils.

Le desir de perfectionner ses

enfans , lui fit prendre la résolution
 de les mettre dans un collège , per-
 suadée que l'émulation qu'inspire na-
 turellement la multitude des concur-
 rens dans les Academies publiques, fait
 sur de jeunes cœurs une impression
 bien plus efficace que les exercices
 obscurs de l'éducation particuliere,
 où, comme l'on combat sans Rival,
 on est victorieux sans gloire , & vain-
 cu sans confusion. Sedan étoit alors
 la plus florissante école du parti Hu-
 guenot en France ; plusieurs Maîtres
 en réputation * dans la Secte y en-
 seignoient les Langues sçavantes, &
 la Théologie Calvinienne sous la pro-
 tection des Princes de Sedan , qui
 après avoir été par le malheur des
 temps les appuis de l'erreur, sont de-
 venus , & se font gloire d'être encore
 aujourd'hui de zelez défenseurs de la
 verité. Ce fut là que Madame de
 Montausier envoya ses deux fils, es-
 perant qu'outre les progrès qu'ils y
 pourroient faire dans les sciences, ils

[1621.

Le
 Maître
 de Mil.
 de Ste
 Maure
 fut le
 fameux
 Minis-
 tre du
 Moulin

y apprendroient à fond les Dogmes de la Religion , pour qui elle leur avoit inspiré un zele extraordinaire. Ni la longueur du chemin , ni la rigueur de la saison ne purent l'engager à différer leur départ ; charmée au contraire de trouver une occasion de leur faire essuyer la fatigue à laquelle elle vouloit les accoutumer , elle les fit partir brusquement pour un voyage de près de deux cens lieues à cheval , & dans le milieu de l'hyver , accompagnez de leur Précepteur , & de deux domestiques.

Les deux freres ne furent pas long-temps à Sedan sans se distinguer l'un & l'autre par cette finesse d'esprit , & ces manieres nobles qui sont propres des personnes bien nées , dans qui l'éducation relève les dons de la nature. Le Marquis de Montausier toujours appliqué aux exercices du College avançoit considérablement dans la carrière littéraire , tandis que son cadet toujours rétif à une étude

qui captivoit sa vivacité, ne faisoit que de mediocres progrès ; encore les devoit-on moins à un travail volontaire, qu'à la rigueur, & à la fermeté de celui qui étoit chargé de veiller sur sa conduite. Enfin ce que l'on ne pouvoit obtenir par cette voye, d'un esprit naturellement élevé au-dessus de toute crainte, se fit de soi-même au moment qu'on s'y attendoit le moins. Les ouvrages d'un vieux Poëte François lui étant par hazard tombez entre les mains, il les lut d'abord sans aucun goût ; mais je ne sçai quel feu caché sous un langage à demi barbare ; échauffa insensiblement son imagination ; & lui fit sentir le plaisir & l'utilité que l'on peut retirer d'une étude assidue. Cette premiere ouverture fut suivie des plus heureux succès ; le jeune Marquis ne se lassoit plus du travail ; il cherchoit chez ses camarades tous les livres qui lui manquoient, & il devoit sur tout les Poëtes, qu'il trouvoit sous sa main.

Charmé des graces & des beautez de la Poësie, il conçut l'envie d'imiter celles qu'il avoit devant les yeux, & bien-tôt il alla plus loin qu'on ne le souhaitoit. La fureur Poëtique sembla s'emparer de son esprit; il ne prenoit de plaisir qu'à lire, à entendre, & à faire des Vers; il réussit même si bien dans ce genre de composition, qu'en peu de tems il se vit en état d'égaliser quelquefois les plus parfaits modeles. L'innocente passion qu'une jeune personne de Sedan fit naître alors dans son cœur, excita encore son ardeur pour la Poësie; au reste cet attachement n'avoit rien de grossier, & en lui inspirant pour les Dames cette politesse qu'il conserva toujours, il ne l'empêcha point de s'appliquer aux choses les plus sérieuses.

La fausse Religion dans laquelle il avoit eu le malheur de naître, étoit le plus cher objet de ses réflexions & de son étude. Il s'en instruisoit avec soin, en disputoit avec chaleur contre

les Catholiques, & l'on voyoit avec surprise un Cavalier de quatorze ou quinze ans, aussi zélé pour les intérêts de la secte que les plus vieux Ministres. Son zele étoit si vif, ou plutôt son entêtement si déplorable qu'il alloit jusqu'à lui faire verser des pleurs, lorsqu'il apprenoit quelque chose de désavantageux au Party. Par cette fidélité & par une sagesse également rare dans un âge si peu avancé, il s'étoit attaché ce qu'il y avoit à Sedan de plus estimable, & de plus distingué, soit par la science, soit par la probité; bien différent de la plupart des jeunes gens, le Marquis de Salles recherchoit avec empressement l'entretien des personnes que l'expérience & la capacité mettoient au-dessus de lui; il les consultoit avec confiance, les écoutoit avec docilité, & les respectoit ou comme ses Maîtres, ou comme ses Peres. Ce n'étoit point sur l'éclat de la naissance, ou de la fortune qu'il mesuroit son estime & son amitié;

tié ; la vertu & la science en étoient l'unique règle ; tous ceux dans qui l'une & l'autre se rencontroient devenoient les amis , fussent-ils d'une condition fort inférieure à la sienne. Son amitié fondée sur des principes si solides ne connut jamais de refroidissement , & dans la suite de sa vie il montra à ses anciennes connoissances , dans toutes les occasions où il put leur être utile , qu'il en avoit toujours chèrement conservé le souvenir. Mais cette bonté de cœur se signala principalement envers son frère , avec lequel il fut toujours uni plus étroitement encore par les nœuds d'une amitié tendre , que par les liens de la nature & du sang. Madame de Montausier prévenuë diversement , comme je l'ai observé à l'égard de ses deux fils , les traitoit aussi avec une différence que tout le monde remarquoit , excepté celui qui y étoit le plus intéressé. Elle prenoit un soin égal de leurs études & de leurs mœurs ;

mais elle leur faisoit une distribution fort inégale de ces récompenses, & de ces douceurs si propres à exciter la jeunesse à bien faire, & à continuer lorsqu'elle fait déjà bien. Il ne dépendoit que du Marquis de Salles d'entrer dans ces sentimens d'envie, que les Parens n'occasionnent que trop souvent par d'injustes prédilections. Mais non, son ame grande & généreuse fut toujours inaccessible aux atteintes d'une basse jalousie, & d'ailleurs son frere n'abusant jamais de la superiorité qu'on sembloit l'autoriser à prendre sur son cadet, rien ne fut capable de diviser leurs cœurs, ni de troubler une union si rare, & mise à une telle épreuve. Lorsque la différence de l'âge engagea leur mere à les séparer, & à faire passer son fils aîné des exercices du College à ceux de l'Academie, le cadet le vit partir avec un regret sincere, & sans être jaloux de l'état plus libre où son frere alloit entrer, il envisagea unique-

ment la peine qu'alloit lui causer l'absence de la personne qu'il aimoit avec le plus de tendresse. Pendant que son aîné brilloit dans la Capitale du Royaume par un train & un équipage proportionné à sa qualité, le Marquis de Salles acheva à Sedan le cours de ses études, dont rien ne put le distraire, que le desir de sçavoir des nouvelles de ce frere chéri, & le plaisir qu'il ressentoit en apprenant ses succès.

En effet, le Marquis de Montausier reçût dans le monde, dès qu'il y parut, l'accüeil favorable que méritoient sa naissance, sa bonne mine, & ses talens; il réussit parfaitement dans les exercices de l'Academie, & s'étant mis en peu de tems en état d'en faire usage pour le service de son Prince, il n'attendoit que l'occasion de signaler son courage, & sa capacité prématurée pour le métier des armes. Il n'avoit encore que vingt-un an, lorsque la guerre excitée en Italie

au sujet de l'investiture du Duché de Mantouë, que l'Empereur refusoit au Prince de Gonzague, allié de la France, lui présenta cette occasion qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur. Dom Gonçalés de Cordouë General des armées Espagnoles, ayant mis le siege devant Casal, dont le Duc de Mantouë avoit confié la garde aux François; M. le Marquis de Montausier résolut de se jeter dans la Place en qualité de volontaire, afin de partager la gloire & les perils de ses Compatriotes qui s'y trouvoient enfermez. Il partit de Paris dans ce dessein, & s'avançoit à grandes journées vers le terme de ses desirs, lorsque la petite verole l'arrêta en Suisse par où il avoit pris son chemin. A peine fut-il hors de danger, que le visage encore tout couvert des marques de la cruelle maladie à laquelle il venoit d'échapper, il se rendit à Mantouë. Il y trouva plusieurs François de qualité, que la

Fevrier
1628.

difficulté d'entrer dans Cazal retenoit dans une inaction qui les affligeoit ; mais le Marquis que ni les difficultez ni les dangers ne rebutèrent jamais , prit pour guide un Cordelier du Pais & déguisé lui-même sous un habit pareil à celui de son Compagnon , malgré les chaleurs de l'Esté qui sont excessives dans ces climats , & sans égard à la foiblesse que lui avoit laissée sa maladie , il traversa à pied tout le Pais ennemi , & se jetta heureusement dans Cazal. Il y fut reçu avec la joye & l'applaudissement qui étoient dûs à une si belle action. Le Marquis de Beuvron qui commandoit dans la Place , ne douta point qu'une valeur pareille ne lui fût d'un grand secours par l'émulation qu'elle alloit inspirer , & ne contribuât à faire échoïer l'entreprise des Espagnols. L'estime & l'amitié qu'il avoit pour Montausier l'engagea à s'en faire accompagner dans toutes les occasions où il y avoit du péril à essuyer , & de l'honneur à

acquérir. Le Marquis répondit toujours parfaitement à la haute idée qu'on avoit conçûe de lui; par tout il montra une sagesse, une vigilance, & une intrépidité qui le faisoient déjà regarder comme un Général accompli. De sorte qu'à la mort de Beuvron, qui fut malheureusement tué dans une sortie, les Bourgeois, les Soldats, & les Officiers de la garnison d'un commun accord, élurent le jeune Montausier pour leur Chef, en attendant que la Cour de France en eût autrement ordonné. Un choix si extraordinaire ne fit point de jaloux, & ne servit qu'à augmenter l'estime qu'on avoit déjà pour le nouveau Commandant. Pendant qu'il remplit un Emploi si honorable, chaque journée fut signalée par de nouvelles marques de sa capacité & de son courage. Toujours alerte & infatigable, il ne cessa d'inquieter les Assiégeans par des sorties fréquentes & par des combats presque continuels; il

ſcut faciliter l'entrée des vivres dans la Place, que le General Eſpagnol deſeſpéroit déjà de prendre autrement que par famine; enfin par la déſenſe la plus vigoureuſe, & la plus opiniâtrée qu'on vit jamais, il donna le tems Louis
XIII, au Roy, qui aſſiegeoit pour lors la Rochelle, de ſoumettre cette Ville révoltée, de venir à la tête de ſes Armées triomphantes forcer le pas de Suſe, & faire enſuite lever aux Ennemis le Siege de Caſal, après un an entier perdu devant cette Place.

Cependant le Marquis de Salles avoit quitté Sedan à ſon tour, & ſuivi ſon frere à Paris pour ſe diſpoſer à le ſuivre bien-tôt dans le chemin de la gloire. Il s'étoit beaucoup formé depuis qu'il avoit été éloigné de la maiſon maternelle; il avoit la taille bien priſe, la tête belle, les yeux vifs & pleins de feu, l'air grand & noble, les manieres polies, & l'eſprit infiniment plus cultivé que la plûpart des jeunes gens de ſon âge; à ces talens

naturels & acquis, il joignit une application sérieuse aux exercices de l'Academie, qu'il regardoit comme des devoirs indispensables de son état, & dans lesquels il se faisoit un point de conscience de se rendre le plus parfait qu'il lui seroit possible. Par une conduite si différente de celle de ses premieres années, il regagna la tendresse que la Marquise sa mere avoit crû devoir lui refuser, ou pour mieux dire lui cacher jusqu'alors ; elle ne put différer plus long-tems à témoigner à son cadet un amour égal à celui qu'elle avoit fait paroître pour son aîné, & elle comprit l'injustice qu'il y auroit à ne pas partager également son cœur entre deux fils que tout le monde en jugeoit également dignes. On ne peut être plus sensible que le fut le Marquis de Salles au changement qu'il apperçut à son égard dans une mere qu'il aimoit tendrement, & dont il desiroit avec ardeur de se voir aimé autant qu'il
l'aimoit

L'aimoit lui-même. Cela seul auroit suffi à une ame aussi généreuse que la sienne, pour le piquer de la plus vive émulation, quand les motifs de l'honneur, & encore plus ceux de la raison ne la lui auroient pas inspirée. Mais à mesure qu'il avançoit en âge, on voyoit se développer en lui ces nobles sentimens de droiture & de probité qui faisoient son véritable caractère, & qui le portèrent toujours à faire le bien uniquement parce qu'il étoit bien ; & son devoir, parce qu'il étoit son devoir. Devenu avare du tems, dont il avoit connu tout le prix, il scût tandis, qu'il en fut le maître, le partager & l'employer d'une maniere agréable & utile tout à la fois. Il aimoit les spectacles, & les compagnies ; mais il ne recherchoit dans les uns & dans les autres que ce qui pouvoit instruire, & polir les mœurs. Sa passion pour l'étude croissant de jour en jour, il passoit un tems considerable à lire les Ouvra-

ges d'esprit anciens & modernes. La Poësie & les Romans faisoient son amusement, & l'Histoire son occupation. Comme il avoit l'esprit solide il parcourcit légèrement & sans estime ces recits fabuleux d'actions chimeriques, dont le Héros, sous une feinte vertu, laisse appercevoir les plus pitoyables foibleſſes, & qui après avoir promené le Lecteur au milieu d'une foule de fauſſes merveilles qui l'éblouiſſent pour un tems, le laiſſent enfin dans un vuide affreux. Au contraire il ne pouvoit ſe raſſaſier de l'Histoire, parce qu'il ſentoit de quelle utilité il eſt de connoître ce que ſont les hommes, par leur véritables actions, & combien les exemples que préſentent à nos yeux les monumens des ſiècles paſſez, ſont plus efficaces pour nous toucher & nous perſuader, que les Allégories les plus ingenieuſes des Romans, ou que les plus beaux préceptes mêmes de la Morale.

Le plaisir qu'il trouvoit dans la lecture ne lui donnoit point de dégoût pour celui qui se trouve dans les conversations & dans la société des hommes. Il cherchoit sur tout à s'entretenir avec les personnes qui avoient la réputation d'être sçavantes & vertueuses ; c'étoit-là ses compagnies de choix, au lieu qu'il ne se rencontroit dans les autres que par bien-séance & par nécessité ; malgré sa grande jeunesse il fut lié intimement dès ce tems-là avec un grand nombre d'hommes illustres dans la République des Lettres, qui ne trouvoient point de trop dans leurs doctes assemblées un jeune Cavalier, qui par son goût & son mérite leur promettoit un digne rival, & un généreux protecteur.

Ces occupations tranquilles faisoient le plaisir du Marquis de Sables ; mais le doux repos dont il jouissoit dans le commerce des Muses, ne fut que trop souvent interrompu par

Mess.
Chapelain,
Con.
rard,
S. uderi,
les PP.
de la
Ruë.
Rapin,
Bou-
hours,
&c.

le bruit de ces guerres, plus que civiles, qui malgré la sévérité des Loix divines & humaines, sacrifient à la vaine Idole du point d'honneur, le plus pur sang d'un Etat; guerres funestes, qui dans le sein même de la Paix privent la Patrie de ses Défenseurs, & plongent d'illustres familles dans le deuil & dans la tristesse.

La fureur des duels n'avoit point encore perdu en France les titres pompeux d'honneur & de bravoure, sous lesquels elle avoit toujours séduit la Noblesse, & tout ce qui se piquoit d'avoir le cœur haut, & l'âme bien née. Le Marquis de Salles ne put éviter un mal qui se gagnoit par contagion, & dont on se faisoit gloire d'être attaqué. Son amour pour la justice, sa haine pour la médian-
ce, la fraude & la calomnie, son ardeur à soutenir ses sentimens; sur tout le principe malheureux dans lequel son naturel bouillant & sa bravoure l'avoient mis, qu'il étoit juste

de se battre pour empêcher l'injustice, & qu'il étoit plus court de défendre la vérité par les armes que par les raisonnemens ; tout cela l'engagea dans un grand nombre de combats singuliers, dont il sortit toujours avec la gloire que le monde attache à ces sortes de triomphes.

Au reste, il sçut garder des mesures & des regles au milieu même du désordre ; jamais il ne prit de second, & jamais il n'en servit à d'autres ; modeste dans la victoire, il rendit justice à la valeur de ses adversaires ; toujours facile pour les accommodemens, il mettoit dans tout leur tort ceux qui refusoient la réconciliation avant le combat ; n'abusant jamais des avantages qu'il y avoit eus, il se faisoit des amis tendres & affectionnez de ceux, que pour obéir aux Loix du monde, il avoit été forcé de traiter en ennemis. Cette modération si peu commune le préparoit à goûter un jour les principes

que le Christianisme oppose à ceux du point d'honneur ; on le verra après les premières fougues de la jeunesse , se condamner lui-même sur ce point , & laver de ses larmes la tache que la passion des duels avoit , selon lui imprimée sur sa vie. Mais en attendant ces momens heureux , suivons-le dans les Armées , où il alla bien-tôt sur les pas de son frere , acquérir une gloire infiniment plus digne des grandes ames , que celle qu'il avoit acquise dans ces combats défendus , qui ne produisent aux combattans qu'une fausse gloire & des malheurs trop réels.

1630. La guerre s'étant rallumée en Italie , au commencement de l'année 1630. le Marquis de Salles passa les Alpes , & s'alla joindre à son frere , qui faisoit alors sa troisième Campagne en ces quartiers , à la tête de son Régiment. La réputation que l'aîné s'étoit acquise dans le dernier Siege de Casal , redoubla l'ardeur du

Cadet , & lui fit rechercher avec empressement l'occasion de se montrer digne d'un tel frere ; elle ne tarda pas à se présenter. Les Espagnols ayant assez fait connoître qu'ils en vouloient encore à Cazal , & qu'ils songeoient à réparer la honte que cette Place leur avoit déjà causée ; M. de Toiras qui y commandoit pour le Roy , songea de son côté à la mettre hors d'insulte. Il commença par jeter des troupes dans quelques postes peu fortifiez qui en faisoient les avenues , afin que le tems qu'employeroient les Espagnols à s'en rendre maîtres , lui servît à amasser des vivres & des munitions. Rosignan Place fort petite & incapable d'une grande résistance , échut au Marquis de Montausier ; Le Commandant connoissoit si bien la foiblesse de ce Poste ; qu'en le confiant au courage & à la vigilance du Marquis , il lui dit , que d'un autre il n'attendroit que trois jours de défense , mais que de lui , il en atten-

doit le double, sur-tout étant secondé par un frere qui montrait tant d'envie de lui ressembler. En effet le Marquis Spinola ayant attaqué Rofignan avec une puissante armée, les deux freres se défendirent avec tant de vigueur, qu'ils ne se rendirent que par une Capitulation honorable, après quatorze jours d'un Siege qui coûta aux ennemis plus de quinze cens coups de Canon, & la perte de quatre ou cinq cens hommes. Après avoir fait ses premieres armes dans une occasion si périlleuse, le Marquis de Salles entra avec son frere dans Casal, où le General Espagnol mit enfin ce Siege fameux qui fut soutenu si courageusement par les François.

23. Mai
1630.

Pendant le tems qu'il dura, on ne sçauroit dire toutes les marques de valeur qu'y donnerent chaque jour nos deux jeunes Héros: ils se présentèrent toujours des premiers pour partager le danger des sorties, qui se faisoient presque tous les jours, & dans

lesquelles il n'y avoit point de quartier à attendre des Espagnols , dont le General disoit tout haut , qu'il avoit ordre de nettoyer l'Italie de François. Le Marquis de Montausier y fut dangereusement blessé ; & le Marquis de Salles accablé de fatigues y fut attaqué d'une fièvre maligne , qui le mit à deux doigts de la mort ; mais rien ne pouvoit rallentir son courage ; il surmonta son mal , & sans s'écouter , à peine fut-il hors de danger qu'il monta à cheval , & fit ce qu'on n'auroit pas exigé de ceux même qui jouissoient de la santé la plus parfaite. Le Commandant ayant résolu de faire de nouvelles fortifications à la Place , tous les Officiers depuis le Duc de Mayenne troisième fils du Duc de Mantouë jusqu'au dernier , se prêtèrent courageusement à ce pénible travail , & l'on peut penser ce qu'eut à souffrir le Marquis de Salles dans un âge si tendre , de ces fatigues jointes aux sorties fréquentes , & à

la disette qui se faisoit sentir dans la Ville. Cependant toujours gay & content, il fit voir qu'il ne craignoit pas plus le travail que la mort. En effet pendant cette Campagne, & toutes les autres qui la suivirent; la longueur & la difficulté des marches, le soleil, la pluye, les neiges, les mauvais logemens, le manque de vivres ne parurent jamais l'incommoder. Il s'étoit accoûtumé à la peine dès son enfance, & il s'étoit fortement persuadé que comme pour bien commander, il faut sçavoir obéir; aussi pour sçavoir épargner du mal aux Soldats, il falloit que les Officiers en eussent beaucoup souffert eux-mêmes.

Juin
1631. La Paix ayant enfin été rendue à l'Italie par la médiation du Pape, & par les soins du Seigneur Mazarini si connu depuis sous le nom du Cardinal Mazarin, le Marquis de Salles revint en France recueillir les louanges que méritoient ses premiers

exploits ; il fut quelque tems à Montausier auprès de sa mere , & vint passer à Paris le reste du quartier d'hiver.

Il étoit peu exact à faire sa Cour. La Religion qu'il professoit lui donnoit lieu de craindre qu'un Protestant ne fût pas vû de bon œil , par un Roy & par un Ministre qui venoient de Le Cardinal de Richelieu, porter de si rudes coups à l'hérésie ; sa droiture & sa sincérité naturelle qu'il portoit même quelquefois , jusqu'à cette franchise qui blesse , ne lui permettoit guères de s'exposer dans un lieu où la vérité ne se montre qu'en tremblant , & où le grand art de plaire , est celui de la déguiser. Enfin son humeur guerrière lui faisoit croire aisément , que la belle maniere de faire sa cour , est de procurer dans les combats la gloire du Prince , & le repos des peuples au risque même de sa vie. D'ailleurs son goût pour les belles Lettres que le tumulte de la guerre ne lui avoit point fait perdre,

lui faisoit trouver moins de charmes dans le Palais du Prince, & dans la conversation des Courtisans, que dans son cabinet, ou dans les Assemblées des beaux Esprits de son siècle ; En mettre quelqu'un au nombre de ses amis lui paroissoit un bien plus précieux, que tout ce qu'il auroit pu espérer des arbitres de la fortune. Préoccupé de ces principes que l'expérience & la raison rectifièrent dans la suite, M. de Salles se montroit rarement au Louvre, & plus rarement encore au Palais Cardinal. Il se plaisoit infiniment davantage dans la société de Messieurs Conrard, & Chapelain, avec lesquels il fit connoissance dans ce tems-là, & dont il ne se sépara qu'avec peine au retour du Printems.

Son Frere alla dans la Valteline & lui en Lorraine, dont le Comte de Brassac avoit obtenu le Gouvernement après son Ambassade à la Cour de Rome. Le Marquis de Sal-

les fut fait Cornette de la Compagnie des Chevaux - Legers du Comte , & souteint dans toutes les occasions la réputation qu'il s'étoit déjà acquise en Italie ; aussi chaque campagne le faisoit monter à un degré supérieur de la Milice , & de Cornette il ne tarda pas à devenir Capitaine. Il fut deux ans entiers en Lorraine sans revenir à Paris , passant les Estez à la guerre , & les Hivers à Nancy où quelques liaisons de cœur le rapeloient autant, que les agrémens qu'il trouvoit chez M. de Brassac.

Car il ne faut point dissimuler ici que le Marquis de Salles n'eût un grand foible pour le sexe. Je fais son histoire & non pas son Panegirique , & je croirois manquer à la verité , si je me contentois de louer les vertus, sans représenter aussi les défauts. Les grands Hommes ont leur foiblesses , comme les hommes ordinaires , & leur portrait est infidelle , si les jours n'y sont pas relevez par des ombres,

La beauté avoit pour M. de Salles de puissants attraits, & dans sa jeunesse, il ne s'y laissa que trop souvent entraîner. Il plut à plusieurs Dames de Lorraine, & s'attacha surtout à une dont les charmes, & plus encore les sentimens qu'elle avoit elle-même pour lui, firent naître dans le cœur du Marquis la passion la plus forte. Ils s'aimèrent & firent paroître assez librement leur amour pendant une année entière ; mais la fortune vint bientôt troubler leur repos, & par un revers fâcheux, cette Dame devint prisonnière. Le Marquis fit usage du crédit que l'amitié & la naissance lui donnoient auprès du Gouverneur, pour adoucir les rigueurs de la prison à une personne si chère. Il fut sollicité de la maniere la plus séduisante, de faire quelque chose de plus, & la Dame prisonnière ne lui offroit pas moins qu'elle-même, pour prix de la liberté qu'elle le pressoit de lui procurer ; mais il fût inaccessible à une

tentation si délicate ; il fit violence à son cœur & sacrifia sans délibérer l'amour, la beauté, l'éclat d'une grande alliance à la fidélité qu'il devoit à son Roy. Sa modestie auroit laissé dans l'oubli une action si héroïque de désintéressement, si la personne même qui en avoit été l'occasion ne l'eût publiée dans la suite, & ne se fût fait un devoir de rendre justice à un homme, dont la fermeté admirable justifioit les sentimens qu'elle avoit eus pour lui.

Un attachement plus solide succéda bientôt à celui dont nous venons de rapporter des circonstances si glorieuses pour le Marquis de Salles. Ce fût vers ce tems-là, qu'il vit pour la première fois celle qui devoit regner constamment sur son cœur, & lui être unie par des liens que la mort seule pourroit dissoudre. Jusqu'alors il n'avoit appris que de la renommée les grandes qualités de l'illustre Julie d'Angennes,

Marquise de Ramboüillet ; mais une action comparable à celle qu'il venoit de faire en Lorraine , quoique dans un genre différent , lui fit naître la curiosité de voir par lui-même, ce qu'il ne sçavoit encore que par le rapport des autres.

De deux freres qu'avoit Mademoiselle de Ramboüillet , le Cadet dans un âge encore tendre fut frappé de la peste , qui désoloit la Capitale du Royaume , & qui après s'être répandue sur le Peuple , porta ses ravages jusque dans les Palais des Grands. Ce fut en cette occasion que cette héroïne alarmée du danger de son frere , & de celui auquel son illustre mere vouloit s'exposer en assistant le malade , donna un exemple memorable de sa fermeté , & de sa tendresse. Elle ne put détourner Madame de Ramboüillet de la résolution qu'elle avoit prise ; mais elle obtint au moins de partager le péril avec elle. Sa jeunesse , sa beauté , la délicatesse

licateſſe de ſon tempérament, le ſoin de conſerver une vie que tout conſpiroit à rendre heureuſe, tout cela ne put l'empêcher de faire un ſacrifice, que la Religion & la nature même n'exigent pas. Elle ſe renferma dans la chambre du malade, où elle fit conſentir Madame de Ramboüillet à ne point entrer; & ſeule au milieu d'un air empeſté, elle aſſiſta avec une préſence d'eſprit, & une tranquillité toujours égale, non ſeulement ſon frere, mais encore pluſieurs domeſtiques qui furent attaquez du mal contagieux. Sa tendre charité ne put ſauver celui qui en étoit le principal objet : Ce frere dont elle avoit fait voir d'une maniere ſi éclatante que la vie lui étoit plus chère que la ſienne propre, ſuccomba à la violence du mal, & expira le neuvième jour entre les bras de ſon incomparable ſœur.

Le bruit d'un dévouement ſi généreux s'étant répandu, tout ce qu'il y

avoit de personnes distinguées à la Cour & à la Ville, soit par la grandeur de la naissance, soit par les talens de l'esprit, allèrent en foule témoigner à Madame & à Mademoiselle de Ramboüillet, l'admiration qui étoit dûë à leur vertu, & la douleur qu'on ressentoit de la perte qu'elles venoient de faire. Le Marquis de Salles naturellement sensible, fut plus touché que personne du bon cœur & de l'affliction de la mere & de la fille. Il voulut être des premiers à les complimenter, dans une circonstance où la louange ne pouvoit être qu'au-dessous du mérite, & comme il n'étoit connu ni de l'une ni de l'autre, il se fit introduire auprès d'elles par un ami commun. La seule vûë de Mademoiselle de Ramboüillet excita dans le cœur du Marquis, des sentimens qui prévirent sa raison ; & il se sentit percé d'un trait imperceptible. Il crut cependant d'abord n'avoir que de l'estime pour cette aimable

ble personne , & ce ne fut qu'avec le tems qu'il s'apperçut que l'estime étoit jointe à un véritable amour. Ce qui se passoit dans M. de Salles à l'égard de Mademoiselle de Ramboüillet , se passoit également dans eile à l'égard du Marquis ; la Providence les avoit fait l'un pour l'autre , & une secrete sympathie le leur fit sentir en cette rencontre.

Depuis cette premiere entrevüe , le Marquis de Salles fut un des plus fideles adorateurs de Madame & de Mademoiselle de Ramboüillet. Le terme d'Adorateurs ne semblera pas trop fort , à quiconque sçait le respect , & la veneration que s'attiroient la mere & la fille , moins par l'élevation de leur rang , que par la grandeur de leurs vertus. L'une & l'autre étoient regardées universellement non-seulement comme des femmes d'un mérite rare , mais comme des especes de divinités mortelles , & l'hôtel de Ramboüillet étoit , pour ainsi

dire, le sanctuaire, où l'on alloit leur payer un tribut d'hommages, dont on s'acquittoit d'autant plus volontiers, qu'elles croyoient moins en être dignes. Une foule de gens choisis, & tous estimables par la science, l'esprit, la politesse, & la probité formoient autour de ces deux héroïnes une cour égale à celle des Rois; Des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, de tout pays s'empressoient à la grossir; les Princes & les Princesses mêmes ne dédaignoient pas d'y paroître; & y être admis étoit pour les conditions médiocres un titre qui les relevoit. Les Grands y venoient chercher cette noble simplicité, & cette liberté honnête qui semble être bannie des Palais des Rois; les sçavans y trouvoient ce goût exquis & délicat qui fait tout le prix de la science, & sans lequel la science n'offre rien que de rebutant; les Dames y apprenoient que leur sexe ne doit point les éloi-

gner de la belle Litterature. Les jeunes gens s'y tormoient à ces manieres aimables , qui sans rien sentir de la contrainte , ne passent jamais les bornes de la plus exacte pudeur ; les Étrangers y admiroient cette vivacité, cette aisance , cette délicatesse si naturelle aux François jointe à une sagesse , à une modestie , à une candeur digne des premiers tems. Tous y accouroient comme à une école de vertu , & si tous n'en sortoient pas plus vertueux , tous au moins ne pouvoient disconvenir que la vertu s'y faisoit voir avec les attraits les plus touchans.

On ne peut dire quelle joye conçut le Marquis de Salles d'avoir scû découvrir un trésor si précieux, & l'on peut juger avec quelle assiduité , il fréquentoit une Maison où il trouvoit réuni tout ce qui pouvoit flater ses plus chères inclinations ; j'entens son amour pour les beaux Arts , & sa pas-

sion naissante pour Mademoiselle de Ramboüillet ; son cœur rompit promptement les nœuds qui l'attachoient ailleurs , & se donna tout entier à une personne si accomplie ; heureux de trouver en elle un penchant réciproque , qui demeura cependant caché de part & d'autre , & qui durant quelques années ne se manifesta que sous le nom d'amitié. D'ailleurs il y avoit dans ces commencemens assez peu d'apparence qu'ils pussent s'unir par des liens plus forts ; car outre la différence de leur Religion qui sembloit y mettre un obstacle insurmontable , M. de Salles étoit un Cadet avec un bien modique , & Mademoiselle de Ramboüillet avoit pour le mariage une aversion naturelle , qu'elle justifioit agréablement en disant quelquefois : *qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit de sang froid se donner un Maître ; que les hommes le sont toujours , quoiqu'ils puissent*

dire ; & que pour elle , elle renonceroit le plus tard qu'elle pourroit à sa liberté.

Ils vécurent donc ensemble sur le pied d'amis , jusqu'à ce que le tems, en applanissant les difficultez, fît éclater leurs véritables sentimens , qui sembloient n'être ignorez que d'eux-mêmes.

Sur ces entrefaites , le Marquis de Salles qui servoit en Alsace sous les ordres du fameux Bernard , Duc de Saxe-Weimar , apprit la Victoire que nos Troupes commandées par le Duc de Rohan , avoient remportée sur les Espagnols dans la Valteline à l'attaque des Bains de Bormio ; mais la joye d'une action si glorieuse fut bien tempérée par la nouvelle qu'il apprit peu de tems après , que son frere étoit mort des blessures qu'il y avoit reçues. Cette mort intéressoit trop le Marquis de Salles , pour qu'on ne me sache pas quelque gré d'en rapporter ici l'occasion & les circonstances.

Le Duc de Rohan avoit été envoyé par le Roy dans la Valteline, pour la conserver dans le parti de la France, & pour empêcher que les Troupes de la Maison d'Autriche ne communiquassent par là avec l'Italie; mais le Duc après quelque séjour, ne se croyant pas en état de résister à l'Ennemi dont les forces surpassoient de beaucoup les siennes, résolut d'abandonner ce poste important, & de retourner en France. Il s'étoit même déjà mis en marche, lorsque le Marquis de Montausier qui servoit dans l'Armée en qualité de Maréchal de Camp, jugeant qu'avec du courage & de la constance, on pourroit faire tête aux Espagnols malgré leur supériorité, représenta à son General que sa retraite seroit ruineuse pour les affaires du Roy, & pour les siennes; qu'il y alloit de sa gloire & de celle de la Nation à soutenir l'Entreprise, quoiqu'il en dût coûter; & que s'il se défioit de ses lumieres, il lui conseilloit

seilloit d'assembler le plus qu'il pourroit d'Officiers , & de délibérer mûrement avec eux , sur le party qu'il y avoit à prendre dans des circonstances où il ne s'agissoit pas moins que de son honneur , & de la gloire du Roy.

Le Duc de Rohan suivit un conseil si sage : mais la plûpart des Officiers consultez opinoient à la retraite. Le Marquis résolu d'empêcher que cet avis ne passât , dit que pour faire voir à Sa Majesté les sentimens , & les raisons de tout le monde , il falloit que chacun donnât son avis par écrit , & signé de sa main. La nature de l'expedient , & la fermeté avec laquelle il étoit proposé , ébranla si fort les Officiers , qu'aucun d'eux n'osa plus soutenir ce qu'ils croyoient nécessaire auparavant. L'amour de la gloire l'emporta sur la prudence timide , & on retourna dans la Valte-line , déterminé à périr plutôt que de reculer. Les Ennemis ayant tenté le passage au Val-de-Levin , Montausier

qui le gardoit défit leur avant-garde; ensuite ils l'attaquerent à Tiran, d'où il les repoussa, & le Duc de Rohan étant venu le secourir, il se donna un grand combat, dont les François sortirent victorieux, & où les Mémoires de ces tems-là font connoître que le Marquis de Montausier se distingua plus que personne; le reste de l'Armée ennemie se retira dans un lieu avantageux appelé les Bains de Bormio. Le Marquis toujours infatigable, & toujours prêt à courir au danger, les y attaqua si vivement qu'il les força, mais son triomphe lui fut fatal; il fut blessé malheureusement d'un coup de pierre, dont il mourut au bout de quinze jours âgé de vingt-huit ans seulement, pleuré de tout le monde, & honoré des regrets même de son Roy.

Personne ne lui donna des larmes plus sinceres que le Marquis de Salles, quoiqu'il fût devenu l'aîné d'une grande Maison, qu'il eût été mis à

la tête du Régiment de son frere, & que le changement de sa fortune lui donnât lieu de prétendre à tout ce qui pouvoit flatter un cœur capable d'ambition, il oublia entierement ce qu'il gaignoit, pour s'occuper tout entier de ce qu'il avoit perdu. L'amitié & l'estime causoient également son affliction; & il ne regrettoit pas moins dans son frere un sujet utile à l'Etat, qu'un intime ami. Pendant deux années entieres il parut inconsolable, & rien n'adoucissoit sa douleur, que les Lettres ou la présence de Mademoiselle de Ramboüillet, qu'il venoit voir de tems en tems, du fonds de l'Alsace où il servit jusqu'en 1643. Si la France avoit été privée d'un Officier habile par la mort du Marquis de Montausier, elle eut dequoi se consoler dans son Cadet, qui en succédant à ses biens, prit aussi son nom, & montra dans toutes les occasions une valeur & une capacité égale à celle de son frere. Il s'acquit une ré-

putation très-grande dans la guerre d'Allemagne, & une infinité d'actions extraordinaires justifient la haute estime qu'avoient de lui le Duc de Weimar & le Maréchal de Guébriant. On sçait de quel poids étoient les suffrages de ces deux grands hommes, & sans autre preuve, les Lecteurs instruits de leur mérite s'en rapporteroient bien à leur décision, en faveur du Héros dont j'écris l'histoire, & que je nommerai désormais le Marquis de Montausier.

LIVRE SECOND.

APRE's que le Marquis de Montausier eut fait deux Campagnes à la tête de son Régiment, le Roy informé de ses services, de son courage, & de son habileté, lui en voulut donner une récompense glorieuse. Quoiqu'il eut à peine vingt-huit ans, Sa Majesté le fit Maréchal

de Camp, & bien-tôt après elle jettâ les yeux sur lui pour le Gouvernement de la haute Alsace; poste important & difficile en ce temps-là, & qui demandoit une valeur à l'épreuve des plus grands dangers. Les ennemis y tenoient les meilleures places, & celles qui étoient occupées par les François étoient assez mal fournies de troupes & de munitions. Le Marquis de Montausier l'accepta contre le sentiment de tous ses amis; l'envie de servir le Prince qui l'honoroit de sa confiance, & d'acquérir la gloire qui se trouve dans les périls, lui fit mépriser les conseils qu'on lui donnoit; & il ne s'en trouva pas mal. Sa constance lui fit surmonter tous les obstacles qui effrayoient les autres; il vint à bout de rendre cette Province paisible, & de l'assurer au Roy, à qui tous les efforts de la Maison d'Autriche n'ont pu l'enlever depuis.

La première année que le Marquis y commanda, le fameux siege

de Brisac , auquel il contribua beaucoup par les secours d'hommes & de munitions dont il assista le Duc de Weimar , lui fournit matiere à deux des plus belles actions qu'il ait jamais faites. Les ennemis résolus de sauver Brisac à quelque prix que ce fût , firent des efforts inouis pour y jeter le secours dont ils sçavoient que le Gouverneur avoit un besoin extrême ; le Duc Charles de Lorraine sans se rebuter du mauvais succès des premières tentatives , voulut en faire une nouvelle à la tête de neuf Regimens de cavalerie , & de huit d'infanterie ; son dessein ayant été connu du Duc de Weimar , ce Prince mal rétabli d'une maladie considerable , marcha au-devant de l'ennemi avec huit cens hommes de pied , & sept regimens de cavalerie. Les deux armées se joignirent entre Sennes & Thanes , petites villes d'Alsace , & se chargerent avec furie ; les deux Generaux étoient animez d'une ardeur égale, leurs trou-

pes suivoient vaillamment leur exemple , & chacun tâcha de signaler sa bravoure ; mais personne ne s'y distingua autant que le Marquis de Montausier ; à trois charges différentes il s'enfonça dans les escadrons ennemis, & chaque fois il revint mettre aux pieds de son Général un étendart enlevé après avoir tué de sa main l'Officier qui le portoit. Cette intrépidité presque sans exemple fut admirée des deux partis, & ne servit pas peu à la victoire que remporta le Duc de Weimar; elle fut complète, l'armée ennemie fut taillée en pièces, tout le canon & le bagage fut pris. Le Duc de Lorraine qui avoit juré de défaire le Duc de Weimar & de ravitailler la place , fut contraint de se retirer avec précipitation lui quinzième, après s'être comporté dans cette action moins en grand & sage Capitaine, qu'en vaillant & intrépide soldat.

Cet échec ne fit point perdre

aux Impériaux l'esperance de secourir Brisac; les Generaux Goltz, Goëtz & Lamboy réunirent leurs troupes pour se saisir de quelques forts qui défendoient le pont, que le Duc de Weimar avoit sur le Rhin. Ils se rendirent maîtres du pont avec des pertes incroyables, & déjà ils attaquoient les forts construits sur l'autre bord; lorsque la cavalerie Weimarienne, sans s'étonner du peril qu'il y avoit à passer sur le pont, que les ennemis avoient rompu à demi, courut sur eux à toute bride, & par des escarmouches donna le temps à l'infanterie de rétablir le pont.

Alors l'infanterie Françoisse, où se trouva le Marquis de Montausier, s'étant jointe aux Suedois & aux Allemands, les choses changèrent de face; de deux forts dont l'ennemi s'étoit déjà emparé, il fut obligé d'en quitter un, & de se défendre dans l'autre, dont il fut bien-tôt chassé; la déroute fut générale & le carnage

si grand , que de 1600. hommes qui avoient passé le Rhin , il n'y en eut pas un seul qui ne fût tué , noyé ou pris , au lieu que le Duc de Weimar n'y perdit que 3. à 400. hommes. La gloire de cette journée où M. de Montausier eut tant de part , jointe à l'action dont j'ai parlé auparavant , fit avouer au Duc de Weimar , que le Marquis lui avoit été extrêmement utile pour la prise de Brisac.

Cette importante place se vit enfin forcée d'ouvrir ses portes le 19. decembre 1638, après un an de blocus , & 5. mois d'un siege formé. Sa conquête fit d'autant plus d'honneur au Duc de Weimar , qu'elle avoit été plus difficile. Le Baron de Reinac * Suisse, qui y commandoit , fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Officier habile & courageux ; le secours avoit été tenté six fois ; & six fois il fut empêché par des combats , que l'on pourroit appeller autant de batailles , toutes gagnées par le Héros qui faisoit

le siège. Les habitans & les soldats de la garnison, à l'exemple du Gouverneur, éprouverent avec constance tout ce que la disette & la faim ont de plus terrible, & renouvelèrent les horreurs de Jerusalem & de la Rochelle avant que de songer à capituler. Le Prince victorieux prit possession de sa conquête, & en se montrant digne de la gloire qu'il recevoit par la bonté dont il usa envers les vaincus, il n'oublia pas d'en faire rejaillir l'éclat sur ceux qui l'avoient si vaillamment secondé, & en particulier sur le Marquis de Montausier. Il ne pouvoit se lasser de lui donner des marques de l'estime singulière, qu'il lui conserva jusqu'à la mort, & qu'il tâcha en toute occasion de faire passer dans les personnes qui ne connoissoient pas encore tout le prix de ce jeune guerrier.

Son mérite n'étoit cependant pas ignoré de ceux qui sçavoient le mieux en juger; car outre le Duc de

Des
femmes
y man-
gerent
leurs
propres
enfans.

Weimar , il étoit connu & estimé autant qu'il méritoit de l'être par trois des plus grands hommes que la France ait jamais produits. M. le Prince avec qui il avoit été lié dès sa plus tendre jeunesse , eut toujours pour lui une amitié & une considération qu'il n'accordoit guère qu'au vrai mérite ; le Vicomte de Turanne qui n'étoit pas beaucoup plus âgé que lui , & qui avoit été plus d'une fois témoin de ses exploits , le regardoit comme un des Officiers de l'armée le plus capable d'y tenir le premier rang ; le Maréchal de Guébriant cet homme respectable par sa valeur , sa modestie , & les grands services rendus à l'Etat , auquel il se dévoua tout entier , avoit pour le Marquis de Montausier une tendresse mêlée de veneration ; les rares talens qu'il lui avoit reconnu faisoient qu'il l'aimoit comme son fils , & qu'il le respectoit presque comme un maître dans l'art où il excelloit lui-même ; il .

avoit pour lui une confiance si parfaite, que jamais dans le cours des guerres d'Allemagne, il n'entreprit rien de considérable sans le consulter, & sans partager avec lui l'honneur de l'exécution. Le Marquis de Montausier, loin de se prévaloir de ces sentimens qui sembloient l'égaliser à ses illustres amis, ne songea qu'à imiter dans chacun d'eux ce qu'il croyoit lui manquer, pour être digne de leur estime. Disciple modeste & attentif, il s'étudia à se former sur de si parfaits modeles; la nature secondée de la réflexion & de l'exemple, fit de lui un Capitaine vif & ardent, sage & modéré, affable & désintéressé. Un juste retour d'affection & de reconnaissance l'attacha constamment au dernier; il l'accompagna dans toutes les grandes actions qui composent l'histoire de ce fameux Général, & il suivit fidèlement ses étendarts, jusqu'au funeste jour qui l'enleva à la France après la prise de Rotweil,

qui lui coula le bras droit, & ensuite la vie.

La mort du Maréchal pénétra le Marquis de Montausier de la plus vive douleur, & eut des suites qui firent sentir qu'il ne devoit pas seul le regretter. L'armée se trouvant dépourvue de son chef, les principaux Officiers tinrent conseil sur la manière dont on termineroit la campagne. Montausier proposa le plan du Général mort, & pressa vivement l'assemblée de suivre les desseins d'un si sage Capitaine; son avis fut goûté du plus grand nombre des Officiers; mais le Comte de *** s'y opposa, & on fut obligé de préférer l'avis d'un Lieutenant Général *dans qui la prudence n'égalait pas toujours la valeur*, à celui d'un Maréchal de Camp, quoiqu'il fût l'interprète d'un homme autant estimé pour sa sagesse que par son intrépidité.

Les ennemis sçurent profiter de cette fausse démarche, & ayant sur-

22. No-
vembre
1643.

pris nos troupes à Dutlinguen, ils les mirent facilement en déroute, nous tuèrent bien du monde, & firent un très-grand nombre de prisonniers. Le Marquis de Montausier eut le malheur avec plusieurs autres Officiers de perdre en cette journée sa liberté, & tous ses équipages; pour surcroît de disgrâce, il tomba entre les mains d'un Comte Allemand, qui s'avisa de le demander à ceux qui l'avoient pris, & qui par *sa grossiereté & sa mauvaise humeur*, lui fit ressentir tout ce que la prison a de plus fâcheux pour un galant homme. Cet Officier dont M. de Montausier a voulu laisser ignorer le nom, avoit été depuis peu prisonnier en France, & y avoit été fort bien traité; mais la politesse françoise ne l'avoit pas rendu plus humain, & pour reconnoître tout le bien qu'il avoit reçu en France, il fit tout le mal qu'il put à son prisonnier. Il le resserra avec la plus grande rigueur, le fit garder à vue, & prétendit lui

à Sch-
winfurt.

accorder une grande grace, en permettant que les gardes fussent dans l'antichambre du Marquis, dont il ordonna que la porte fût toujours ouverte.

On peut dire que sa prison est un des plus beaux endroits de sa vie. Ce temps d'obscurité ne servit qu'à faire briller en lui des vertus que peut-être on ne lui connoissoit pas, & qui paroissent en effet assez éloignées de son caractère. Quoiqu'il fût né fier, vif & impatient, il montra dans sa captivité une constance, une tranquillité & une patience inaltérable. Le retardement de sa fortune, l'éloignement de ce qu'il avoit de plus cher au monde, la solitude où il se voyoit réduit, le loisir forcé que lui procuroit sa prison dans le temps où il lui étoit plus important d'agir, & de soutenir une glorieuse réputation; tout cela ne répandit point d'amertume dans son ame, & jamais il ne laissa échapper la plus légère plain-

te, ni contre celui dont l'imprudence lui avoit fait perdre sa liberté, ni contre celui dont l'impolitesse lui en rendoit la perte si sensible. Sa Religion, sa raison, sa fermeté naturelle le mirent au-dessus de ces ressentimens & de cette tristesse que les revers de fortune causent aux ames vulgaires. Ses murmures n'auroient fait qu'aigrir son mal, il se servit pour l'adoucir des ressources que lui fournissoit son goût pour les belles Lettres.

Il recueillit alors les plus doux fruits de l'application qu'il avoit donnée à l'étude, & par une expérience touchante, il comprit combien l'Orateur Romain à eû raison de dire qu'il n'y a point de solitude ni d'ennui pour un homme qui a des livres; & qui a appris de bonne heure à les aimer.

Dix mois d'esclavage dans une terre étrangere sont bien longs à qui ne sçait pas s'occuper; le Marquis
de

de Montausier en abrégé la durée par un travail presque continuel. Il fit ramasser tout ce qui se put trouver de livres dans le pays où il étoit : il en faisoit venir de France incessamment, & les journées lui sembloient trop courtes pour satisfaire l'ardeur avec laquelle il les dévorait ; non content de lire les ouvrages d'autrui, il exerçoit lui-même son esprit & son style.

Comme il n'étoit guères touché que de l'absence de Mademoiselle de Rambouillet, cette charmante personne étoit l'objet le plus ordinaire de ses veilles ; il lui écrivoit fréquemment, & souvent il accompagnoit ses Lettres de quelques pièces de poésies, dont la douceur & l'élégance exprimoient vivement la sincérité de sa passion. La Poésie lui avoit déjà servi d'interprète quatre ans auparavant, & il avoit cueilli sur le Parnasse les plus belles fleurs qui composoient cette fameuse Guirlande, dont les Muses Françoises couronnèrent à l'en-

vi l'illustre Julie. La multitude des lettres & des vers qu'il composa dans sa solitude, n'ôtent rien à leur élégance ; la légèreté & l'aménité de ces petits ouvrages montrent un esprit qui sçait être libre jusques dans les fers.

La mort du Cardinal de Richelieu qui arriva en ce temps-là , & qui avoit mis un grand désordre dans les affaires , ne contribua pas peu à faire oublier à la Cour le triste état où étoit réduit le Marquis de Montausier. Les préventions qui s'étoient répandues contre le Cardinal Mazarin , qui fut chargé du Ministère , introduisirent à la Cour un nouveau système pour s'y avancer. On prit pour timidité le caractère souple & modéré du Ministre , qui prétendoit maintenir par la douceur ce que le C. de Richelieu avoit établi avec une hauteur que la nécessité des tems justifioit assez. On préféra au mérite modeste & soumis , le talent de se

faire redouter ; & les violences furent portées si loin , que le Ministre fut contraint de plier , de céder à la tempête , & d'accorder souvent malgré lui , ce qu'on s'étoit mis sur le pied d'exiger l'épée à la main. Dans ces fâcheuses circonstances les absens furent oubliez , & le Marquis de Montausier fut abandonné. D'un autre côté les échanges qui avoient été proposés de part & d'autre ayant été rejetez , il vit bien qu'il n'avoit rien à espérer sitôt de la Cour pour sa délivrance ; & il sollicita Madame de Montausier de faire un effort pour lui envoyer le prix de sa rançon , qui avoit été taxée à dix mille écus. Ses souhaits furent bien-tôt accomplis ; il reçut des lettres de crédit sur de riches Négocians , qui lui comptèrent la somme dont il racheta sa liberté. Mais il n'auroit pas goûté le plaisir de l'avoir recouvrée , s'il ne l'avoit partagé avec les compagnons de sa disgrâce ; sa qualité & son crédit lui

en fournissoient les moyens, & il les employa avec une générosité, qu'on ne sçauroit assez admirer. Il paya de son argent la rançon de plusieurs de ces Officiers, que la guerre ne réduit que trop souvent à une triste indigence, & il s'engagea pour un grand nombre d'autres, dont la plupart lui étoient presqu'inconnus. De sorte qu'à l'exemple du grand du Guesclin, il revint en France accompagné d'une foule d'Officiers qu'il avoit tirez de l'esclavage, & qui rendoient par tout un glorieux témoignage à son grand cœur & à son héroïque libéralité.

La réception qu'on lui fit à la Cour passa ses esperances; sa présence rappella le souvenir de ses services, & la Reine pour les reconnoître, le nomma peu de tems après son retour, Lieutenant Général des armées du Roi. Ses affaires prenoient un bon tour, si Mademoiselle de Rambouillet avoit voulu le rendre com-

plet. Mais il lui trouva toujours le même éloignement pour le mariage ; elle admiroit plus que personne, le courage , la probité , & la générosité du Marquis ; elle n'ignoroit pas les sentimens qu'il avoit pour elle, cependant elle n'avoit encore pû se résoudre à faire le sacrifice de sa liberté , en faveur de l'homme du monde qu'elle estimoit le plus , mais qu'elle n'osoit encore aimer.

Pour vaincre des répugnances si funestes au repos du Marquis, la Comtesse de Brassac, qui n'ayant pas d'enfans le regardoit comme son principal heritier , résolut de le disposer à rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Il étoit seul de la famille avec Madame de Montausier , qui en fut encore séparé , & d'ailleurs la Comtesse s'imaginait que l'obstacle de la Religion étant levé, Mademoiselle de Rambouillet ne résisteroit pas long-tems. Dans cette pensée Madame de Brassac met la main à un

ouvrage, qu'elle eût la consolation de trouver beaucoup plus facile qu'elle ne l'avoit espéré.

Le Marquis avoit toujours sincèrement cherché la vérité, & ni la guerre, ni l'amour, ni la jeunesse, ni le plaisir ne l'avoient pû distraire d'une étude, qui d'ordinaire a si peu de charmes pour les personnes de qualité. Dans sa prison il avoit beaucoup lû, & encore plus réfléchi. En parcourant les Histoires de France & d'Allemagne dans les derniers siècles; il avoit remarqué la nouveauté de la Religion qu'il professoit; & cette nouveauté avoit commencé à la lui rendre suspecte; les variations éternelles des Réformateurs avoient augmenté ses soupçons; mais fortement prévenu en faveur de sa secte, toutes ses lectures & ses réflexions ne l'avoient encore amené qu'au point de croire, qu'on se pouvoit également jauer dans l'une & l'autre Religion; que si la Catholique étoit plus an-

cienne, la Prétendue Reformée étoit plus pure, & que dans ce système, il ne devoit pas la quitter.

D'ailleurs pour en venir à une parfaite conversion, il avoit de fortes barrières à franchir, & de grands préjugés à vaincre. Il étoit difficile de le faire renoncer à des erreurs sucées avec le lait, & de détromper un esprit naturellement opiniâtre dans ses sentimens, quand il les croyoit conformes à la vérité. Le respect humain le retenoit aussi; car que n'en coûte-t'il pas à l'orgueil de l'homme pour avouer qu'il s'est égaré? Cet aveu tout glorieux qu'il est, est l'écueil fatal où viennent échoier des courages que toutes les horreurs de la guerre n'ont pû ébranler. On persiste dans l'erreur, moins parce qu'on se flatte d'être dans le bon chemin, que parce qu'on craint de faire une démarche humiliante; sans songer que ceux qui la font n'ont à se défendre que de la gloire qui leur en

revient devant les hommes , & du plaisir secret qu'ils en ressentent en eux-mêmes. Une des personnes dont le Marquis appréhendoit le plus la censure & les reproches , étoit Madame de Montausier sa mere , pour laquelle il avoit conservé un respect & une soumission qu'on ne sauroit trop estimer. Il connoissoit sa piété ; son bon sens , sa droiture ; & il avoit de la peine à se persuader qu'une personne si éclairée se trompât & eût voulu le tromper. Certaine délicatesse de conscience le faisoit encore balancer ; il avoit entrevû que s'il cessoit d'être Protestant , Mademoiselle de Rambouillet ne montreroit peut-être plus tant d'éloignement pour une alliance qu'il souhaitoit avec ardeur ; & il craignoit que tout ce qu'il voyoit de favorable pour la Religion Catholique, ne lui fût inspiré par sa passion.

Telles étoient les dispositions du Marquis , lorsque Madame de Brassac entreprit :

entreprit de le presser plus fortement que jamais sur cette importante matière. Elle se défia de ses forces contre un homme instruit, qui sçavoit défendre & attaquer, & elle crut avoir besoin de secours pour le vaincre. Le célèbre Pere Faure Cordelier, qui étoit alors Prédicateur de la Reine, & que son mérite joint à sa vertu éleva depuis à la dignité Episcopale, fut l'Athlete qu'elle choisit pour combattre le Marquis. Mais il ne fut pas long-tems sans rendre les armes. Le Dieu des batailles seconda le zele de son ministre, il donna à ses paroles cette force intérieure, qui gagne le cœur, & qui excite les mouvemens salutaires, sans lesquels l'esprit est vainement éclairé. Enfin arriva le moment marqué dans les décrets de la divine miséricorde; le Marquis de Montausier sentit tomber le bandeau qui l'aveugloit, les ténèbres se dissipèrent, & une lumière nouvelle vint frapper les yeux. Les motifs de

sa conversion pouvant également servir à faire connoître combien elle étoit solide , & à instruire ceux qui auroient encore le malheur d'être dans un aveuglement pareil au sien ; on me permettra d'en rapporter le précis , tel que je l'ai trouvé dans mes *Memoires*.

„ Il doit y avoir un Juge toujours
„ subsistant , visible & infailible pour
„ décider des disputes , éclaircir les
„ doutes , fixer les incertitudes
„ en matiere de Foy ; ce juge ne
„ peut être que l'Eglise ; c'est-à-dire
„ que le concours des premiers Pasteurs de l'Eglise de Jesus-Christ
„ unis à leur Chef. La nécessité de
„ ce Juge est si constante , que dans
„ la nouvelle Réforme même, où l'on
„ enseigne que l'esprit particulier est
„ la Règle de la Foy , on a agi contradictoirement à ce dogme absurde , en établissant des Synodes &
„ des Consistoires pour décider des
„ Controverses en matiere de Foy.

» C'est sans raison & contre leur
» propre conscience que les Protef-
» tans soutiennent que l'Eglise Ca-
» tholique & Romaine d'aujourd'hui
» n'est pas, du moins quant à l'essen-
» tiel, cette même Eglise que Jesus-
» Christ établit sur des fondemens
» inébranlables à tous les efforts de
» l'Enfer; cette même Eglise à la-
» quelle il donna pour Chef Pierre,
» dont les successeurs devoient com-
» me lui confirmer leurs freres dans
» la Foy; cette même Eglise enfin
» aux premiers Pasteurs de laquelle
» il promit d'être avec eux jusqu'à
» la consommation des siècles. Un
» simple raisonnement tranche tou-
» tes les difficultez sur cet article. Si
» l'Eglise Catholique & Romaine
» est corrompue, comme le disent
» les Novateurs pour justifier leur
» séparation, il faut convenir qu'elle
» l'est depuis le IV. siècle; mais quel
» étrange paradoxe n'est-ce pas de
» dire, qu'une Religion sainte, éta-

» blie par un Dieu , & à laquelle
» Dieu a promis une assistance éter-
» nelle , en ait été abandonnée , mal-
» gré ses promesses , & se soit cor-
» rompuë si près de sa source ! Il au-
» ra donc fallu XIV. siècles au Tout-
» Puissant pour produire des Réfor-
» mateurs tels que Luther & Calvin,
» & en attendant la perfection d'un
» si excellent ouvrage , il aura laissé
» les hommes dans les abominations
» de Babilone ? Il y a plus : Ces trois
» siècles de l'Eglise tant vantez par
» les nouveaux Réformateurs , sont
» entièrement contr'eux. Malgré
» l'obscurité répanduë dans les écrits
» des Peres qui nous ont transmis
» la Foy qu'ils tenoient eux-mêmes
» des Apôtres , on y voit clairement
» établis les Dogmes qu'enseigne en-
» core aujourd'hui l'Eglise Catholi-
» que & Romaine. D'où il faut con-
» clure , ou que les Réformateurs &
» leurs partisans sont dans le plus
» épouvantable aveuglement , ou que

» la Religion de Jesus-Christ a été
» corrompuë dès son origine, & qu'un
» million de Martyrs dont on admi-
» re le courage, ont versé leur sang,
» pour la défense d'une doctrine er-
» ronnée. »

Ce fut à ces Réflexions également solides & naturelles, que Monsieur de Montausier se rendit; il étoit trop droit pour ne pas sentir ou la mauvaise foi, ou l'entêtement malheureux des Novateurs, & il cherchoit trop sincèrement la vérité pour ne la pas embrasser aussi-tôt qu'il l'eut connue. Il ne put résister aux principes incontestables que nous venons de ramasser, sur tout à celui qui établit la nécessité d'un Juge infallible sur les points de Foy. Il abjura donc les erreurs du Calvinisme, entre les mains du Pere Faure, à qui après Dieu il étoit redevable de son retour; il lui fit une confession generale de tous ses péchez, & s'approcha de la Table sacrée dans sa Paroisse avec une pie-

té & une ferveur , qui édifia extrêmement tous ceux qui en furent témoins.

Ce pas fait , il n'eut plus à soutenir que la douleur , que son changement pouvoit causer à sa mere ; elle fit cependant moins éclater les vivacitez de son zele pour sa secte , que le Marquis n'auroit osé attendre , & elle se contenta de l'obliger avant que de le revoir , à lui promettre qu'il ne lui parleroit jamais de Religion. Elle s'obligea de son côté à la même chose , & ils furent fidelles l'un & l'autre à cet espee de traité de paix.

Si cependant quelque chose fut capable d'affoiblir dans M. de Montausier le sentiment de son bonheur , ce fut la triste necessité où sa mere le mettoit de lui cacher les veritez qui avoient triomphé de son attachement à l'erreur. Mais ce qui ne lui étoit pas permis de faire en faveur d'une personne si chère , il tâcha de le faire en faveur de tous les amis

qui lui restoit dans le parti Huguenot. Il se plaisoit à leur raconter les circonstances de sa conversion, les difficultez qu'il y avoit trouvées, & ce qui les lui avoit fait heureusement surmonter : il s'efforçoit de leur faire goûter les principes qui avoient dissipé les préventions ; il insistoit particulièrement sur l'article de l'Eglise, dont la force lui paroissoit invincible contre l'hérésie, il leur remontroit l'injustice qu'il y avoit d'accuser l'Eglise Catholique d'un relâchement coupable, pour quelques abus qu'elle condamnoit elle-même, ou qu'elle ne toléroit en matiere non essentielle, que pour éviter des scandales plus dangereux, il leur faisoit sentir combien il étoit déraisonnable de regarder l'Epouse de JESUS-CHRIST comme une *prostituée*, parce que quelques-uns de ses enfans ne conforment pas leurs mœurs à la pureté de sa doctrine ; comme si le Sauveur n'avoit pas déclaré expressément

que dans le champs du Pere de famille l'ivraye est mêlée avec le bon grain, & que si les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, on doit écouter avec soumission la saine doctrine qu'ils prêchent, quoiqu'on soit obligé de ne pas vivre comme eux. Il les exhortoit à examiner tous ces points avec un desir sincere de se détromper, & à lire entr'autres les Ouvrages que M. de Meaux & M. Pellisson avoient composé sur ces matieres. Enfin persuadé que Dieu, qui est seul maître des cœurs, peut seul les toucher, & les convertir ; en le remerciant de la grace singuliere qu'il en avoit reçûë, il le prioit avec ferveur de faire briller aux yeux de ses freres, encore aveugles, cette vive lumiere qui l'avoit lui-même éclairé.

Tous les amis & les parens du Marquis de Montausier virent sa conversion avec une joye extrême, & travaillèrent plus vivement que jamais pour conclure son mariage. Le

bien qu'il avoit par lui-même, celui dont il devoit heriter de Madame de Brassac sa tante ; les Emplois que le Roi lui avoit déjà donnez, & les espérances bien fondées d'une fortune encore plus brillante pour l'avenir, le rendoient un parti considérable & digne de Mademoiselle de Rambouillet ; mais l'intérêt qui n'avoit nulle part à ses répugnances, ne les put surmonter alors ; elle mît la constance du Marquis à de nouvelles épreuves, & lui fit pour ainsi dire acheter son consentement par de nouveaux exploits. Il alla encore servir en Allemagne où il se distingua suivant sa coutume, par des actions de valeur que la Cour ne tarda pas à récompenser.

Marq
1648.

Le Comte de Brassac qui après avoir remis au Roi le Gouvernement de Lorraine, en avoit obtenu celui d'Angoumois ; se voyant dans un âge caduque, demanda à la Reine Régente la permission de se démettre de son

Gouvernement en faveur du Marquis de Montausier ; cette Princesse accorda l'agrément qu'on souhaitoit ; mais M. de Brassac mourut avant que l'affaire fut consommée. Ce contre-tems pensa la faire manquer ; plusieurs personnes puissantes, du nombre desquelles se trouvoit Monsieur, frere du feu Roi, sollicitèrent fortement la Reine pour obtenir la dépouille du mort, dont on feignoit d'ignorer la destination. Mais la Reine tint ferme, en répondant toujours que le Marquis de Montausier avoit l'agrément du Roi pour le Gouvernement dont il s'agissoit, & que Sa Majesté ne retractoit point ses graces, sur tout pour un homme qui l'avoit si bien servie. Cette fermeté de la Reine arrêta les sollicitations, & le Marquis fut pourvû du Gouvernement d'Angoumois.

Une faveur si éclatante fit renaître dans tous les amis du Marquis le désir de le voir fixé par un établissement

durable. On renouïa les négociations pour son mariage, & la qualité des personnes qui s'y employèrent ne pouvoit manquer de les rendre efficaces. La Reine même, & le Cardinal Mazarin pressèrent M. & Madame de Rambouillet d'user de tous les droits que leur donnoit la nature pour terminer cette affaire : ils en usèrent en effet, mais avec discretion, & ordonnèrent à leur fille de ne pas différer davantage à prendre pour époux un homme, pour lequel ils ne doutoient pas qu'elle n'eût autant d'inclination que d'estime. Cet ordre fut reçu avec docilité, toutes les difficultés cessèrent, & Mademoiselle de Rambouillet consentit à rendre heureux le Marquis de Montausier. La cérémonie de leurs nûces se fit avec une pompe digne de leur rang, le treizième jour de Juillet de l'an 1645.

On n'aura pas de peine à s'imagi- 1645
ner quelle joye ressentit le Marquis de se voir enfin possesseur d'un bien

qu'il avoit si long-tems désiré, & qui lui étoit d'autant plus précieux, qu'il avoit eû plus de peine à l'obtenir. La nouvelle épouse n'étoit pas moins contente de son sort. L'obéissance avoit fait en elle tout ce que la plus vive passion auroit fait dans une autre, & devenuë femme par raison, elle commença à aimer avec une tendresse sans égale un homme qu'elle ne sembloit qu'estimer étant fille. Cette tendresse ne fut point de celles qui naissent & meurent dès les premiers jours du mariage ; elle dura aussi long-tems que l'union des deux époux ; & la mort même de l'un des deux ne la pût éteindre dans le cœur de celui qui survêcut ; fondée uniquement sur le devoir & sur la vertu, elle fut à toute épreuve du côté de la Marquise, & si quelquefois le Marquis y donna quelque atteinte, ce fut moins par refroidissement de tendresse, que par la violence d'un penchant auquel il n'eut pas toujours le courage de résister.

Une alliance à laquelle tant de monde s'étoit intéressé, eut aussi un applaudissement général, dès qu'elle fut terminée ; on se faisoit un plaisir de voir réunies deux personnes qui sembloient faites l'une pour l'autre ; & l'on s'empressoit à les féliciter des douceurs que leur promettoit un mariage si bien assorti.

En effet , quelques obstacles qui se fussent présenté d'abord à celui dont nous parlons, il est constant que non seulement l'égalité du rang & de la fortune, mais plus encore la ressemblance d'humeur, de génie, & d'inclinations, paroissoit le rendre, pour ainsi dire, nécessaire entre M. de Montausier & Mademoiselle de Rambouillet. L'un & l'autre portoit un grand nom , & étoit formé d'un sang illustre ; tous deux étoient dans cet âge mûr où l'on conserve d'ordinaire les agrémens de la jeunesse, sans avoir les défauts qui en sont presque inséparables. Tous deux étoient

universellement estimez , & méritoient également de l'être , parce qu'on admiroit également dans tous deux une ame grande & élevée au-dessus du commun ; un courage capable des plus hautes entreprises ; une fidélité inébranlable pour leur devoir & pour leurs amis ; un désintéressement incorruptible ; une inclination bienfaisante ; un cœur sensible aux malheurs de l'humanité, qui leur faisoit rechercher avec ardeur toutes les occasions de soulager les malheureux, & qui les rendoit inconsolables, quand ils n'avoient pû les trouver ; une politesse dégagée de toute affectation ; un esprit juste & cultivé plus qu'il n'est ordinaire dans des personnes de leur condition ; un goût délicat pour les ouvrages ingénieux ; un discernement exquis pour en juger ; assez de capacité pour en composer, qui auroient fait honneur aux beaux esprits de leur siècles. Tant de belles qualitez étoient relevées par une piété

solide & par une modestie qui ne laissoit ignorer qu'à eux seuls tout ce qu'ils valaient.

Tels étoient les deux nouveaux époux ; mais parmi un si grand nombre de traits qui les rendoient semblables, il s'en trouvoit plusieurs autres qui mettoient entre eux une différence, & un contraste qu'il faut remarquer pour les mieux connoître. Le Marquis avoit souvent l'abord froid & sérieux ; la Marquise l'avoit toujours facile & engageant ; l'un n'étoit guai & ouvert qu'avec ses amis particuliers ; l'autre faisoit aux personnes indifférentes le même accueil qu'à ses meilleurs amis ; celui-ci n'étoit complaisant que par raison dans les choses qui n'étoient pas de son goût ; celle-là s'accommodoit tellement aux tems, aux lieux, & aux personnes, qu'on eût prit pour goût & pour inclination ce qui n'étoit dans elle que pure complaisance ; M. de Montausier ardent défenseur de la vérité & de la

justice, en prenoit souvent le parti avec une chaleur qui approchoit de la rudesse ; Madame de Montausier aussi zelée que lui pour l'une & pour l'autre, se contentoit de ramener avec douceur ceux qui s'en écartoient devant elle ; le Marquis par le principe d'une droiture inflexible, appelloit mal ce qui étoit mal, & bien ce qui étoit bien, sans s'embarasser des impressions que pourroit faire la sincérité ; la Marquise dont le discernement n'étoit pas moins fin, & qui n'étoit pas moins ennemie d'une flatteuse dissimulation, sçavoit se retenir dans les occasions délicates, & garder un silence discret, quand elle croyoit inutile ou pernicieux même de parler. La vertu dans l'un étoit grave & austère, dans l'autre elle étoit douce & aimable, l'un avoit le cœur bon & compatissant, mais il n'en sçavoit donner d'autres preuves que des services effectifs ; l'autre joignoit aux bons offices les démonstrations

trations les plus gracieuses de cordialité & de charité; enfin, pour achever leurs portraits, le Marquis sembloit être un des anciens Romains dont les défauts mêmes avoient leur source dans leur propre vertu; & la Marquise paroissoit être une de ces Héroïnes d'imagination, dans qui la vertu est sans mélange des plus légers défauts.

L'année même que M. de Montausier se maria, il étoit destiné à commander en Allemagne un corps de Troupes qui devoit faire les expéditions à part, & se joindre cependant dans le besoin à l'armée qu'y commandoit M. le Prince. Mais le Marquis ne voulant pas remettre son mariage au retour de la Campagne, demanda deux mois de congé pour conclure cette affaire, & les obtint. Sur ces entrefaites M. le Prince partit, & ayant trouvé son armée trop foible, il prit pour la renforcer une partie considérable des Troupes de

Montausier, & eût soin d'écrire en Cour, qu'on songeât à les remplacer. Les attentions du Ministre ne secondèrent pas celles du Prince. Pour dédommager le Marquis, on lui proposa d'autres emplois ; mais comme ils ne lui convenoient pas, il crut devoir les refuser, & aima mieux ne pas servir pour cette année, que de servir sans la distinction qui lui étoit dûë ; il avoit fait faire des équipages magnifiques ; il les vendit, fort chagrin de ne pouvoir partager l'honneur de cette Campagne fameuse par la bataille de Norlinguen, qui combla de gloire M. le Prince, & plongea la maison de Rambouillet dans l'affliction par la perte qu'elle y fit du Marquis de Pisany frere aîné de Madame de Montausier. Il étoit encore à la fleur de son âge ; & ses grandes qualitez l'avoient déjà mis au rang des Officiers les plus distinguez : il fut pleuré de tous ceux qui sçavoient estimer le merite ; mais M. de Mon-

3 Août
1645.

tausier prît plus de part que personne à la douleur d'une maison qui étoit devenuë la sienne en quelque sorte ; quoique cette mort ne lui fût pas inutile , ses regrets n'en furent pas moins sinceres ; il n'étoit pas de ces hommes interessez dans qui les grandes successions étouffent les sentimens de la nature. Il le regretta comme un ami , & ce qui étoit encore plus pour lui , comme un frere tendrement aimé par une épouse qu'il aimoit tendrement lui-même.

Cette perte vint l'affliger dans un tems où la conduite du Cardinal Mazarin à son égard lui donnoit de justes sujets de se plaindre. Ce Ministre, non content de lui avoir ôté les moyens de se signaler dans la plus belle occasion , & sous les yeux du plus grand Capitaine qui fut jamais , venoit de donner au Comte d'Harcourt le Gouvernement de toute l'Alsace , sans paroître faire attention que le Marquis de Montausier étoit Gouverneur

de la haute, & que les grands services qu'il y avoit rendus auroient mérité qu'on l'élevât plutôt que de l'abaisser comme on faisoit. Ses plaintes vinrent aux oreilles du Cardinal Mazarin, qui en reconnut la justice; il le fit nommer Lieutenant de Roi de la haute & basse Alsace avec des appointemens considérables; il fallut se contenter d'un titre sans réalité, & prendre pour récompense des appointemens qu'on assignoit alors plus libéralement, qu'on ne les payoit.

Lorsque M. le Prince fut revenu d'Allemagne, il témoigna au Marquis de Montausier combien il étoit fâché de ne l'avoir pas eu pour témoin & pour compagnon de sa victoire. Celui-ci pour prouver au Prince l'extrême envie qu'il avoit lui-même de servir sous ses ordres, lui promit de le suivre en qualité de volontaire à sa première expédition, & six semaines après, il lui tint parole. Dès qu'il scut la résolution

qu'avoit formée M. le Prince de finir cette campagne par quelque coup d'éclat, & qu'il s'étoit déterminé à l'attaque de Dunkerque, il ne balança pas à aller joindre l'armée ; il prévint les peines, les dangers, & la gloire d'une pareille entreprise, & jugea par-là qu'il étoit même de son avantage de s'acquitter de sa promesse. Les pleurs & les prières de Madame de Montausier qu'il laissoit enceinte ne purent l'ébranler, il se rendit en diligence auprès de M. le Prince qui le reçut avec la joye, que devoit naturellement lui causer la venue d'un homme aussi utile pour l'exécution, qu'il étoit sage & prudent pour le conseil.

On n'attend pas de moi que je m'arrête ici à décrire ce siege célèbre dont une main * plus habile a détaillé les circonstances glorieuses ; il suffit de dire que le Marquis de Montausier s'y signala à son ordinaire, par des actions de valeur qui auroient

M.

Sarrafin

passé pour des prodiges, si le Général même n'en avoit donné l'exemple, & n'avoit inspiré son audace guerrière à la plûpart des Officiers. C'est ce qui parut sur tout dans l'occasion dont je vais parler. M. le Prince étoit allé visiter quelques ouvrages qu'il faisoit faire, afin de les perfectionner par ses conseils, & d'animer les travailleurs par sa présence. Mais ce jour pensa être funeste à la France, & délivrer la Maison d'Autriche du plus redoutable ennemi qu'elle eût en ce tems-là. Pendant que le Prince donnoit ses ordres, un Ingénieur fut tué à ses côtez ; & comme si ce premier hazard eût été un avertissement pour un plus grand ; lorsqu'il repassoit dans les tranchées pour se rendre en son quartier, une volée de canon emporta la tête d'un valet de pied, qui étoit si près de lui, qu'il fut couvert de sang, & que les éclats du crâne de ce malheureux le blesserent au cou & au visage en plu-

M.

Sarrafin
Hilt, du
siege de
Dun-
kerque.

lieux endroits. Dans cet extrême péril il conserva un air serein & tranquille, & sembla oublier le hazard qu'il avoit couru, pour ne s'occuper que de l'intrepide fermeté de Messieurs de Damville & de Montausier, qui s'étant trouvé alors auprès du Prince, partagèrent aussi l'honneur de ce danger.

Après treize jours de tranchée ouverte, le Commandant Espagnol se voyant sans espérance d'être secouru, & de pouvoir résister plus long-tems à un Héros pour qui il n'y avoit rien d'invincible, capitula, obtint des conditions honorables, & rendit la Place, après l'avoir défenduë avec un courage & une habileté qui lui mérita les éloges même de son vainqueur.

Dunkerque
fut pris
le 11
Octobre
1646.

Le Marquis de Montausier ayant dégagé si glorieusement la parole, vint retrouver une épouse que son absence jettoit dans de continuelles allarmes; il passa auprès d'elle les deux

années qui suivirent le siege de Dunkerque, & vécut tranquillement au milieu d'une famille naissante, jusqu'à ce que le service du Roy l'appelât dans son Gouvernement, où le commencement des troubles qui agitérent la minorité de ce Prince, rendoient sa présence nécessaire.

1648. Personne n'ignore que dès que la Reine Mere Anne d'Autriche fut déclarée Régente du Royaume après la mort de Louis XIII. un grand nombre de personnes à la Cour & à la Ville firent des cabales secretes contre le Gouvernement, songèrent à profiter de la foiblesse ordinaire d'une minorité pour se rendre considérables, & couvrirent du spécieux prétexte du bien public, le dessein qu'ils avoient formé de s'élever aux dépens de qui il appartiendrait. Des Princes lassez de l'état de soumission & de dépendance où les avoit mis le Cardinal de Richelieu ; la Noblesse & la Robe trompées par les Chefs de la cabale
qui

qui sçavoient peindre avec les couleurs les plus odieuses, l'Etranger à qui la Régente avoit donné sa confiance; le Peuple de Paris séduit par la vûë de deux vains fantômes qu'on présentoit artificieusement à les yeux, l'un pour l'épouvanter, & l'autre pour le rassurer; le premier comme ennemi mortel de la Nation; le second comme pere de la Patrie. Telles furent les intrigues, & tels les Acteurs de la scène dont il s'agit. M. de Montausier vit tous ces mouvemens avec douleur, & bien loin de vouloir y prendre part, comme il en étoit sollicité de plusieurs endroits, il conserva toujours une fidélité inviolable à son Roi, que l'on attaquoit sous le nom de son Ministre, & se déclara par tout contre les Frondeurs. Il avoit parmi les mécontens, quelques-uns de ses meilleurs amis; mais il renonça dès-lors à tout commerce avec eux, bien résolu de ne leur rendre son amitié que quand ils se feroient

Le C.
Maza-
rin, &
le Con-
seiller
Bouffet

rendus à leur devoir. Ce fut dans ces sentimens qu'il alla à Angoulême avec Madame son épouse, laissant à Paris deux enfans, un fils & une fille, qu'ils avoient déjà eu de leur mariage. Arrivez dans leur Gouvernement ils n'oublierent rien, l'un par sa magnificence, sa liberalité, sa generosité & ses services; l'autre par sa douceur, son affabilité, sa politesse & ces graces dont on ne pouvoit se défendre, pour gagner les cœurs de la Noblesse & du peuple, & pour les contenir dans l'obéissance. Ils eurent la satisfaction d'y réussir, & de voir cette Province tranquille pendant tout le tems qu'ils y restèrent. Mais les premiers troubles de Paris dont on craignoit les suites dans les Provinces, ayant été pacifiées par le traité du premier Avril 1649. le

Mem.
de
Mon-
glat.

Marquis revint à la Cour avec son épouse. On ne les y reçut pas comme ils avoient lieu de l'espérer; le Cardinal Mazarin qui par politique n'accordoit des faveurs & des graces

qu'à ceux qui sçavoient le faire craindre, traita avec assez peu de ménagement M. & Madame de Montausier, parce qu'il étoit sûr de leur vertu & de leur inébranlable fidélité. Ils furent même avertis que son indifférence pour eux sembloit dégénérer en mauvaise volonté, & qu'il songeoit à leur ôter le Gouvernement d'Angoumois, peut-être pour revêtir de leur dépouille quelque personne, dont il vouloit s'assurer par des bienfaits; mais la Providence ne permit pas cette espece d'injustice.

Sur ces entrefaites, Madame de Braillac mourut, & en faisant le Marquis de Montausier son Légataire universel, elle lui laissa plus d'affaires que de biens. Cela ne diminua cependant pas sa reconnoissance, & plus touché de la bonne volonté de sa tante, que sensible à l'interêt, il ne songea qu'à exécuter tous les articles de son testament. Il faut dire en passant que jamais homme n'a si peu entendu le

I ij



procès que M. de Montausier, il ne vouloit pas même l'entendre ; son esprit vif & pénétrant pour toute autre chose, sembloit s'éteindre sur cette matiere ; incapable de tromperie & d'artifice, il se laissoit aisément tromper, parce qu'il ne se pouvoit persuader qu'on pût être moins droit & moins sincère que lui ; en un mot l'esprit de chicane étoit si éloigné de son génie, que dans cette occasion il sacrifia ses intérêts à son aversion pour le procès. Il engagea les parties à prendre des arbitres ; il adopta ceux qu'ils choisirent, quoiqu'ils ne les connût pas, & termina en un mois par un accommodement à la perte, une affaire qui auroit pu durer trente ans entre les mains d'un chicaneur habile. Il étoit à peine sorti de cet embarras domestique, quand il fut rappelé dans son Gouvernement, par une nouvelle guerre civile, où il eut beaucoup de part, comme on le verra par la suite de cette histoire.

LIVRE TROISIEME.

PEU de temps après le traité qui sembloit avoir mis fin aux troubles dont nous avons déjà parlé en passant , les factieux chagrins d'une paix qui les éloignoit du but qu'ils s'étoient proposé , n'omirent rien pour la troubler de nouveau. Dans ce dessein ils cherchèrent un Chef capable par sa réputation , son habileté , & son rang d'intimider la Cour , & de donner une couleur de justice, à leurs injustes projets. Personne par tous ces endroits , n'étoit plus digne de leur choix que M. le Prince , & le malheur de la France voulut qu'il eût alors quelque penchant à se laisser choisir. Les sollicitations des mécontents , le peu de part qu'on lui donnoit dans le Gouvernement , malgré sa qualité de premier Prince du Sang,

la froideur qu'on lui témoignoit à la Cour, où l'on souffroit avec peine, la fierté que lui inspiroit l'éclat de ses victoires, tout cela lui fit prêter l'oreille aux Frondeurs, & l'engagea à se déclarer contre le Roy.

On sçait que ses intrigues furent découvertes, & que la Reine le fit arrêter au Palais Royal, & conduire au Château de Vincennes, d'où quelque temps après il fut transféré au Havre de Grace; jusqu'à ce que par une révolution extraordinaire, le Cardinal Mazarin alla lui-même le mettre en liberté; on sçait encore que le Prince n'en conserva pas moins d'antipatie contre celui de qui il avoit reçu ce bienfait forcé, & que voyant le Ministre toujours consulté, & uniquement écouté de la Reine, quoi-
qu'elle eût consenti à son éloignement du Royaume, il se remit une seconde fois à la tête des mécontents, se jeta dans la capitale de son Gouvernement; traita avec les Espagnols,

Sept.
1651.

Bordeaux.

& se disposa à pousser les choses aux dernières extrémités.

La plupart des Seigneurs de la Saintonge & de l'Angoumois ayant suivi l'exemple funeste du Prince, & lui ayant livré un grand nombre de places de ce pays-là; le Marquis y courut pour s'opposer de tout son pouvoir au progrès de la Fronde. S'il avoit été capable de séduction, on peut dire que tout conspiroit à le séduire; le Cardinal le ménageoit peu, & fut long-tems sans lui donner les troupes dont il avoit besoin; M. le Prince, qui l'estimoit ne négligeoit rien pour l'entraîner dans son parti, en lui représentant que ce n'étoit pas au Roy qu'il faisoit la guerre, mais au Ministre, & qu'il étoit plus juste que les Princes du Sang eussent l'administration de l'Etat, qu'un étranger, dont il avoit lui-même reçu tant d'injustices. Quelques-uns des mécontents, qui souhaitoient passionnément de l'engager à les suivre, prenoient

un tour plus captieux pour ébranler sa fidélité. Ils le pressaient seulement de faire semblant de se révolter, afin d'intimider le Cardinal, d'obtenir par-là des graces qu'on lui refuseroit tant qu'il paroîtroit soumis, & de se rendre par la situation de son Gouvernement, médiateur entre la Cour & les Princes. On alla même jusqu'à lui faire craindre pour les jours de sa fille unique qu'il avoit laissée à Paris, & qui dans une émotion populaire, pourroit être immolée à la haine publique contre les Mazarins. M. de Montausier fut inaccessible à toutes ces attaques, & répondit constamment que par conscience autant que par honneur, un sujet ne devoit jamais prendre les armes contre les puissances légitimes, qu'il étoit à la vérité peu satisfait de la Cour pour le tems présent; mais qu'aussi il avoit reçu de la Reine des graces dont il conserveroit toujours une parfaite reconnoissance; que pour ce qui étoit

Depuis
mariée
à M. le
Duc
d'Uzès
pere de
celui
d'au-
jour-
d'huy.

de se faire craindre au Cardinal , cela feroit de trop méchant exemple , & qu'il aimoit mieux se montrer digne des graces par une fidelité à toute épreuve , que d'en arracher par une apparence de rébellion ; qu'il n'avoit peut-être pas sujet d'aimer le Ministre , & qu'au contraire l'inclination jointe à l'estime lui feroient volontiers donner son sang & sa vie pour M. le Prince ; mais que l'un étant contre le Roy , & l'autre sous sa protection , il poursuivroit & troubleroit de tout son pouvoir celui dont il étoit content , pour défendre & servir celui dont il ne l'étoit pas ; qu'enfin les dangers où il exposoit malgré lui une fille unique , que ses graces & ses vertus naissantes lui rendoient infiniment chere allarmoient sa tendresse ; mais qu'il esperoit que Dieu la garderoit , & que du reste il la sacrifieroit de bon cœur à son devoir.

La conduite du Marquis répondit parfaitement à des principes si no-

bles. Il trouva dans l'Angoumois un grand nombre de Gentilshommes, dont une partie avoit été déjà gagnée par les Seigneurs de la Rochefoucaut, zelez partisans des Princes, & l'autre fortement sollicitée de prendre le même parti. Mais en assez peu de tems il fit rentrer les premiers dans leur devoir, & vint à bout d'y retenir les autres, tant par l'autorité que lui donnoit sa charge, que par l'affection que lui avoient conciliée ses manieres franches & généreuses.

La premiere année de la guerre civile, il fit mille actions de valeur, que nous ne sçaurions rapporter ici en détail, parce que sa modestie les lui faisant oublier à lui-même, il ne prit aucun soin d'en faire passer la mémoire à la postérité. D'ailleurs comme il ne commandoit point en chef, tout ce qui se passa de mémorable pendant cette année, a été attribué au Général que le Roy avoit

mis à la tête de ses armées. Cependant il est certain qu'il contribua beaucoup & par ses conseils, & par son courage au secours de Cognac, & à la défaite des rebelles dans le combat de Tonnay-Charente; deux actions célèbres qui firent sentir à M. le Prince qu'il y a bien de la différence entre combattre les ennemis de l'Etat avec des troupes aguerries, & tirer l'épée contre son Roy avec de nouvelles levées, qui n'étant animées ni par l'intérêt public, ni par le leur propre, prennent la fuite dès qu'elles voyent le danger.

L'année suivante ne fut pas plus heureuse pour les factieux, dont les affaires se ruinoient de jour en jour. Le Marquis de Montausier ayant reçu un renfort de troupes que lui amena du Plessis-Bellièvre, forma le dessein de reprendre Saintes & Taillebourg, dont les rebelles s'étoient saisis, & de chasser de Talmond les Espagnols à qui on avoit livré cette place. La foi-

blesse de son armée , & la force des ennemis rendoit cette entreprise fort difficile ; mais sa constance , sa vigilance , & sa valeur l'en firent venir glorieusement à bout. La garnison de Saintes étoit nombreuse , & se préparoit à une vigoureuse défense ; mais ayant fait entr'autres une grande sortie , & mis les assiegeans en désordre dans les tranchées , le Marquis crut qu'en cette occasion il falloit faire le soldat pour être bon Capitaine. Il se mit à la tête de quelques Officiers qui couroient à l'allarme , ramassant un petit corps de soldats dispersez , il chargea les ennemis l'épée à la main , & les poussa jusques dans leur contrescarpe. Ils perdirent beaucoup de monde en cette rencontre ; de sorte que ne pouvant plus rien tenter de considerable , & désespérant de recevoir les secours qu'ils attendoient, ils se rendirent après onze jours de siège , à des conditions raisonnables. Le soldat victorieux n'étoit pas trop

disposé à les observer, & à épargner à la ville toutes les violences que sembloit autoriser la victoire ; mais le Marquis sçut modérer l'avidité de cette soldatesque, en châtiant avec sévérité ceux qui furent indociles à ses ordres, & en récompensant d'ailleurs ceux qui s'y soumirent. Il arrêta donc le pillage, mit à couvert de toute insulte le jeune M. de Lorge qui avoit défendu Saintes, & contint les troupes dans une discipline si exacte, que les habitans purent aisément s'appercevoir que c'étoit un pere qui vouloit s'en faire aimer par la clémence, & non pas un maître irrité qui cherchoit à s'en faire craindre même par de justes châtimens.

La prise de Saintes fut décisive pour le rétablissement de l'autorité Royale dans tout le reste de la Province ; bien-tôt après Taillebourg fut rasé & les Espagnols contraints d'abandonner Talmond. Dans le cours de cette expédition M. de Mon-

taulier fit paroître une habileté , un courage , & une activité surprenante ; & s'il manqua de diligence ce fut seulement à exécuter les ordres de la Cour, qui le pressoient de dégrader les terres des principaux Chefs de la fronde en ces quartiers-là. On lui avoit mandé en particulier de faire couper les forêts & raser les Châteaux de MM. de la Rochefoucaut ; mais jugeant ces punitions peu nécessaires au service , il suspendit l'exécution de ses ordres , & se contenta de faire couper une trentaine d'arbres, & abattre quelques tuiles d'une ferme qui appartenoit à cette illustre maison. Il en usa de même à l'égard de M. le Prince de Tarente , & de plusieurs autres Seigneurs du pays , par qui ce mélange judicieux de fermeté & de modération, le fit également aimer & respecter.

Tant d'heureux succès firent prendre à M. le Prince le parti d'abandonner la Guyenne, où les troupes n'osoient paroître devant celles du

Roy, & où il ne recevoit pas d'Espagne tous les secours qu'on lui avoit promis. Il laissa le commandement de l'armée qu'il y avoit à M. le Prince de Conti, & traversa avec des périls & des fatigues incroyables une grande partie du Royaume pour venir se mettre à la tête des troupes que les Ducs de Nemours & de Beaufort avoient mis sur pied pour son service. Avril 1652.

Le Prince de Conty continua les hostilitéz dans la Guyenne, & les Provinces voisines, avec aussi peu d'avantage que M. le Prince.

Le Comte d'Harcourt pour qui la victoire s'étoit déclarée, lui enlevoit tous les jours quelque place, tandis que M. de Montausier qui étoit demeuré en Angoumois rompoit toutes les mesures, & déconcertoit toutes les entreprises des Frondeurs de son côté. Il n'avoit que six à sept cens hommes de cheval, autant de Gentilshommes du pays, & deux ou trois

Le Mar-
quis
d'Ar-
gence.

Régimens d'infanterie , lorsqu'un Gentilhomme du Périgord lui fit sçavoir que les ennemis du Roy le tenoient assiégué dans son château de Contançay , & que s'il n'étoit promptement secouru , il se verroit dans peu contraint de se rendre. Le Marquis lui fit dire qu'il attendoit deux Régimens d'infanterie , & cinq cens chevaux que devoit lui amener le Comte de Brassac , & que dès qu'ils auroient joint , il voleroit à son secours. Il se mit néanmoins en marche , & étant arrivé sur les bords de la Riviere d'Isle , qui étoit entre lui & Contançay il apprit que le Marquis d'Argence ne pouvoit plus tenir ; cette extrémité détermina M. de Montausier , & sans attendre davantage le renfort qu'on lui amenoit , il fit passer par un gué inconnu aux ennemis un certain nombre de cavaliers avec chacun un soldat en croupe , & autant de munitions que lui pouvoit permettre le besoin qu'il en avoit lui-même

même. Le secours entra heureusement dans la place, & les assiégeans désespérant de la prendre, brûlerent le village & abandonnerent l'entreprise.

La petite armée du Marquis étoit campée sur l'autre bord de la rivière; & le lendemain ayant fait prendre les devants à son bagage, il se mit en marche avec ses troupes pour aller à la rencontre de celles qu'on lui devoit amener. Mais les ennemis ayant découvert un gué fort commode, & voyant le Marquis plus foible qu'eux des deux tiers, se mirent en état de passer l'eau, & de le poursuivre. Le Marquis fit alors usage de son experience, & continua sa marche feignant de vouloir se retirer, & & ayant sçu que les ennemis étoient à demi passez, il fit volte face, & tomba sur eux si à propos, qu'il défit leur avant-garde, & la renversa dans la rivière. Au commencement de cette action il remarqua que les Gendar-

mes d'Harcourt, qui pouvoient faire un escadron de quatre-vingt maîtres, n'agissoient pas selon les ordres; il se mit à la tête, & les conduisit à l'ennemi. Son exemple ne les rendit pas plus braves, ils le suivirent jusqu'à la portée du pistolet; mais quand ils virent le danger de plus près, ils prirent honteusement la fuite. Le Marquis essuya lui-seul tout le feu des ennemis, dont il fut bien-tôt enveloppé; il se défendit long-tems avec son épée toute sanglante, & à demi rompuë; mais malgré les prodiges de valeur qui le faisoient admirer des ennemis, il n'auroit pu manquer d'être pris sans une espece de miracle qui le sauva. La chaleur l'avoit obligé de quitter une casaque en broderie, & de prendre celle d'un de ses gens dont l'étoffe simple en sauvant sa liberté pensa lui couter la vie; en le voyant mal habillé & sans suite, on ne le prit pas même pour un Officier, & sans s'amuser à le faire prisonnier on ne

songea qu'à le tuer. On tire sur lui de toutes parts , & on tira de si près que ses habits étoient percez , déchirez & brûlez en plus de vingt endroits; chacun lui portoit son coup , de sorte qu'il en eut plus de soixante tant sur lui que sur son cheval , qui mourut après l'avoir heureusement sauvé du péril. Un Page qui le suivoit fut tué à ses côtez ; pour lui il reçut deux coups de pistolet dans le bras gauche, qui le lui cassèrent à l'endroit du coude , & trois coups d'épée , deux sur la tête , & un qui lui coupa presque entierement la main droite. Ces blessures ne lui firent point perdre courage; il rejoignit une troupe de Gentilshommes qui étoient accourus à son secours , & qui vinrent à bout d'écarter les ennemis , qui l'environtoient , de les faire repasser la rivière , & de se rendre de nouveau maître du gué.

Cependant M. de Montausier étoit tout couvert de son sang , qu'il per-

doit en quantité, & on résolut de le transporter à deux lieuës du champ de bataille, chez une personne de qualité, pour l'y faire panser ; mais avant que de partir, il eut soin qu'on songeât aussi à transporter les autres bleffez, & commanda à M. de Folleville Maréchal de Camp, de tenir ferme dans le poste où il étoit, avec ce qu'il y avoit de noblesse & de troupes réglées, bien assuré qu'une pareille contenance ôteroit aux Révoltez l'envie de revenir une seconde fois à la charge. A peine eut-il fait un quart de lieuë, qu'épuisé de sang & de fatigues, & se sentant défaillir, on fut contraint de le mettre à terre au pied d'un arbre sur une hauteur, d'où il pouvoit découvrir les deux armées. De-là il vit avec étonnement que ses gens n'étoient plus où il les avoit laissés, & que quelques cavaliers des ennemis repassoient la riviere ; il envoya sçavoir la raison de ce changement, pendant qu'un

Chirurgien de campagne lui mettoit un méchant appareil , qui ne put pas même arrêter le sang qui couloit de ses blessures. Bien-tôt on vint lui apprendre que son absence avoit changé toute la face des affaires , que ses troupes malgré leur victoire appréhendant d'être accablées par le nombre , avoient voulu se retirer ; mais qu'elles avoient commencé leur retraite dans un si mauvais ordre : que les ennemis , qui s'en étoient aperçus , avoient détaché quelques Coureurs pour les reconnoître ; qu'à la vuë de ces Coureurs la retraite étoit devenuë une véritable fuite , que les Frondeurs enhardis avoient fait passer la riviere à quelques escadrons pour soutenir leurs Coureurs , & qu'enfin le petit nombre avoit défait sans résistance ceux qui les avoient battus peu de tems auparavant.

A ces nouvelles qui l'affligèrent plus que ses propres maux , on jugea à propos de le remettre à che-

1652. val, de peur qu'il ne tombât entre
 7. Juin. les mains des Ennemis. Il fit sept
 lieuës du pays pendant la plus grande
 chaleur du jour, & arriva sur le
 soir chez un Gentilhomme d'Angou-
 mois, où en levant le premier ap-
 pareil, il connut que la blessure de
 son bras étoit mortelle. Cela ne l'em-
 pêcha pourtant pas d'écrire de sa
 main à Madame de Montausier,
 qu'elle ne s'effrayât point de ce qui
 s'étoit passé, que son mal ne seroit
 rien, & qu'il se rendroit le lendemain
 à Angoulême. Sur ces entrefaites Fol-
 leville entra dans sa chambre, & fon-
 dant en larmes, il le conjura de lui
 obtenir le pardon d'une faute, dont
 l'indocilité des Troupes avoit été la
 seule cause. Le Marquis étoit outré
 de douleur; mais il se vainquit, &
 épargnant à cet Officier infortuné
 des reproches qui l'auroient réduit au
 désespoir, il lui répondit simplement,
 qu'en rendant compte à la Cour de
 cette action, il se contenteroit d'expo-

fer le fait sans le charger ; qu'il eût cependant à se retirer. Le lendemain il fut mis dans un brancard qu'on lui avoit préparé ; & il arriva dans la Capitale de son Gouvernement, où sa présence rétablit la tranquillité , que l'affaire du jour précédent avoit fort troublée.

Dès qu'il y fut arrivé, l'Evêque, la Noblesse, & les Magistrats vinrent en foule lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa gloire , & à son malheur. Le Marquis étendu sur le lit de douleur, déchiré de coups , languissant, & sans force reçut tout le monde avec un air tranquille & serein, comme s'il eût été dans l'état le plus florissant. La première chose qu'il fit, fut de dépêcher à la Cour un Gentilhomme en qui il avoit beaucoup de confiance , & à qui il recommanda d'aller d'abord trouver M. de S. Maigrin son ami intime, & de l'avertir de l'extrémité où il étoit réduit, afin qu'il prît des mesures pour s'as-

surer du Gouvernement d'Angoumois , avant que d'autres pussent y songer. Ensuite il donna des ordres pour les autres blesez , & sur-tout pour les Gentilshommes à qui il avoit fait fournir des logements , & que Madame de Montausier ne laissoit manquer d'aucun secours. Enfin se voyant menacé d'une mort prochaine , il pensa à mettre ordre aux affaires de sa conscience ; pour cet effet

Le P. J. Simon. il appella un Jésuite estimé pour son éminente vertu , & se confessa à lui avec de grands sentimens de pitié. Depuis ce moment le Marquis eut toujours pour son Confesseur une confiance filiale , & le Confesseur conserva pour le Marquis une tendresse de pere jusqu'à sa mort , que son zele, sa mortification , & sa charité fit regarder comme précieuse devant Dieu.

Après que M. de Montausier eut rempli de la sorte tous les devoirs de fervent Chrétien , de fidelle sujet & de

de bon ami ; il fit venir ses Chirurgiens & leur dit , que comme il étoit persuadé que l'on ne pouvoit lui sauver la vie , il les prioit de le laisser mourir en repos , & de ne lui point couper le bras ; que cependant si cette opération leur paroïssoit salutaire , il s'abandonnoit à eux de bon cœur. Son bras étoit extraordinairement enflé , une fièvre ardente le consumoit , tous les matins & tous les soirs on employoit deux heures à panser ses playes ; on y appliqua plus de vingt fois tantôt le fer & tantôt le feu ; le malade fut deux mois entiers couché sur le dos sans pouvoir changer de situation ; jamais souffrance ne fut ni plus cruelle ni plus longue. Mais la patience & la fermeté du Marquis fut plus grande que son mal ; & l'on a sçu de M. l'Evêque d'Angoulême qui ne le quitta point pendant tout le cours de sa maladie , que jamais il ne l'avoit entendu pousser la moindre plainte ; seulement que

M.

François de Péricard.

quand on lui devoit faire quelque incision , il souhaitoit qu'on l'en avertît ainsi que du nombre des coups de ciseaux , afin qu'il pût d'avance se préparer à les souffrir. Au reste s'il souffroit en héros , c'étoit en héros chrétien ; il regardoit ses maux comme des châtimens du Ciel qui vouloit lui faire expier ses péchez dès cette vie , & dans cette pensée il remercioit le Dieu des vengeances qui le punissoit dans ses miséricordes , & baisoit humblement la main qui le frappoit pour le sauver. Ces dispositions édifiantes soutenoient Madame de Montausier dans la douleur qui l'accabloit , & les personnes qui l'assistoient pour le spirituel , en étoient si touchées qu'en pleurant sa perte prochaine par un sentiment d'amitié , elles souhaitoient presque par christianisme , de le voir mourir de la mort des Saints.

Mais enfin , Dieu le réservant pour le bonheur des Provinces & pour le

service d'un Roy à qui il vouloit prodiguer ses faveurs , M. de Montausier après avoir été pendant deux mois aux portes de la mort , se vit rappelé à la vie par la voix de ses Chirurgiens qui lui répondirent de sa guérison. La convalescence fut aussi longue que la maladie même , il lui fallut garder le lit encore deux mois entiers ; ce qui ne l'empêcha pas de vaquer à ses affaires , & de veiller à la sûreté de la Province qui lui avoit été confiée. Madame de Montausier malgré son affliction extrême , & les soins assidus qu'elle rendoit à son époux , lui aidoit encore à remplir les devoirs de sa charge , & l'on peut dire que pendant la maladie du Marquis , ce fut elle seule qui gouverna l'Angoumois. Les loüanges qu'ils reçurent l'un & l'autre de la Cour dans ces circonstances , les auroient bien dédommagés de leurs peines , si les récompenses qu'on répandoit ailleurs y avoient été jointes. Mais tandis que

ceux qui s'étoient fait craindre au Ministre étoient élevez aux premiers grades de la milice , ou décorez des Titres les plus brillans , on négligeoit le Marquis de Montausier jusqu'à lui refuser ses appointemens ; ou du moins jusqu'à se les faire demander plusieurs fois , comme si ç'eût été une grace , & non pas une justice qui lui étoit dûë. Ce traitement quelque dur qu'il fût , ne lui fit pas changer de conduite ; il étoit trop sensible pour n'être pas choqué du peu de cas qu'on paroïssoit faire de ses services , mais il étoit trop desintéressé pour mesurer sa fidélité à la récompense. Il continua donc de servir son Prince avec le même zele que s'il en eût reçu les plus signalez bienfaits , pendant que la Marquise fit un voyage à Paris , où la mort de M. de Rambouillet son Pere l'appelloit. Après avoir arrangé ses affaires domestiques , elle alla à la Cour. Le Cardinal Mazarin la reçut avec tous les dehors

d'une estime singuliere ; mais il étoit autant qu'il pouvoit les occasions de se trouver seul avec elle.

La Marquise de son côté ne cherchoit que le moment de lui parler sans témoins, & elle le trouva. Elle se plaignit au Ministre de l'oubli où il sembloit mettre un des plus fidelles serveurs du Roy, & lui ajouta avec une noble liberté, que M. de Montausier trouvoit le prix de sa fidelité dans sa fidelité même, mais que le tout monde n'étant pas de ce caractère, il étoit étonnant qu'un Ministre dont la politique passoit pour être si raffinée, donnât dans le Marquis un exemple qui paroissoit autoriser la révolte, & pouvoit ébranler ceux qui avoient été soumis jusqu'alors ; que la vertu de M. de Montausier ne devoit point empêcher qu'on ne lui rendît justice, & que moins il paroissoit avide des honneurs, qu'on lui refusoit, plus il s'en montroit digne.

Le Cardinal sentit toute la force :

de cette remontrance ; mais elle n'attira de lui que des excuses & des complimens, qui étoit tout ce que la Marquise en avoit attendu. Monsieur de Montausier apprit ces nouvelles peu agréables sans en être étonné, & continua avec sa tranquillité ordinaire, à remplir son devoir, jusqu'à ce que voyant le feu de la guerre Civile heureusement éteint par le Traité de paix que signa M. le Prince de Conty le 31. Juillet 1653. il quitta l'Angoumois où tout étoit tranquille, & vint joindre la Marquise son Épouse à Paris.

Les incommodités que lui avoient laissé ses blessures, dont il conserva de glorieuses marques le reste de ses jours, le mirent pour un tems assez considérable hors d'état de servir le Roy dans ses armées. Il alloit seulement quelquefois à Angoulême, & faisoit sa demeure ordinaire à Paris, ne se rendant pas moins digne d'estime par les vertus privées dans l'in-

térieur de sa famille , qu'il s'étoit signalé par les vertus guerrieres dans les Sieges & dans les Combats. L'Hôtel de Ramboüillet où il étoit logé lui fournissoit tous les agrémens capables de lui faire oublier les fatigues passées, & d'adoucir les chagrins qui avoient été jusques là presque les seuls fruits de ses services. Comme Madame de Ramboüillet dans un âge assez avancé , & avec une santé très-chancelante n'avoit rien perdu de la force, & de la vivacité de son esprit; elle étoit toujours l'ame de cette société de personnes galantes , polies, & sçavantes qui s'assembloient chez elle , ainsi que je l'ai déjà rapporté ailleurs. Le Marquis de Montausier reprit alors un nouveau goût pour les belles Lettres , dont l'amour ne s'étoit point rallenti par le tumulte des armes. L'entretien des gens sçavants joint à la lecture étoit sa plus ordinaire occupation. Il passoit sur les livres la plus grande partie des

jours & des nuits , de sorte que la Marquise lui en faisoit quelquefois des reproches , persuadée que cette application constante étoit peut-être la cause de certaine humeur sombre & mélancolique à laquelle il étoit assez sujet. Sa raison sçavoit pourtant lui faire prendre le dessus , & quelque sévérité qu'on lui ait reprochée, jamais homme ne garda mieux les bienséances , & cet extérieur de politesse qui dans le monde ne sont que trop souvent préférées aux qualitez les plus solides. Cet homme qu'une fausse apparence faisoit regarder comme farouche & insociable , étoit cependant assidu à faire sa cour , tendrement attaché à son Epouse , plein d'amitié & d'estime pour Madame & Mademoiselle de Ramboüillet , complaisant & obligeant jusqu'à la galanterie pour toutes les Dames , ami des divertissemens honnêtes , & attentif à procurer aux autres ceux qui pouvoient n'être pas de son goût.

M. ne faisoit pas sa cour avec l'empressement d'un homme qui cherche les faveurs de la fortune, mais en sujet fidele & affectionné qui rend ses devoirs à son Maître, & à ceux qui sont dépositaires de l'autorité Souveraine. Il avoit reçu des graces de la Reine, & il se croyoit obligé à lui en marquer sa reconnoissance; il avoit découvert dans le Roy, malgré sa jeunesse, un fond d'équité, de discernement, & de grandeur d'ame qu'il ne se laissoit point d'admirer, & qui lui avoit donné pour le jeune Monarque un zèle uniquement fondé sur l'estime, & dégagé de tout intérêt. Les Ministres connoissant son expérience & son habileté dans les affaires, cherchoient à l'entretenir pour profiter de ses lumieres & de ses conseils. Ce commerce avec les dispensateurs des graces, auroit ouvert à un homme moins désintéressé que lui un chemin facile aux honneurs, mais il en auroit trop coûté à sa franchise,

pour mettre à profit un pareil avantage. Quelqu'un le félicitoit un jour de ce qu'il pourroit, s'il le vouloit être l'ami d'un des deux Ministres. *Je le voudrois bien*, répondit le Marquis, *s'il vouloit des amis, mais je ne le veux pas, parce qu'il ne veut que des esclaves*. Toujours esclave lui-même de la vérité, on le voyoit cependant non pas la déguiser, & l'altérer; mais la cacher avec autant de soin, quand elle étoit fâcheuse, qu'il la disoit volontiers quand elle étoit agréable. Il gardoit ces ménagemens sur-tout avec les Dames dont la délicatesse veut être respectée; il cherchoit toutes les occasions de les louer, & il faisoit avec ardeur toutes celles qu'il trouvoit; il se faisoit une étude de leur procurer chez lui tous les divertissemens reçûs dans les maisons les mieux réglées, il prenoit part lui-même à leurs plaisirs; mais avec la dignité d'un homme qui accordoit à la seule politesse, ce que son âge ne

lui permettoit plus de donner à la passion. Le jeu étoit l'une de ces choses auxquelles il se prêtoit avec le plus de peine ; la Marquise ne l'aimoit pas beaucoup plus que lui ; mais tous deux par le même principe admettoient dans leur société un jeu modéré, qui servoit d'amusement & dont ils n'auroient pû voir sans horreur, les excès ruineux, où la corruption de notre siècle le porte aujourd'hui.

M. de Montausier aimoit naturellement la propreté, & la richesse des ajustemens ; mais regardant cette inclination comme un entêtement frivole de la jeunesse, il s'étoit réduit à des habits très-simples, & reservoit toute sa magnificence pour sa table & ses équipages, de sorte qu'en négligeant sa personne, il étoit toujours attentif à ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction de sa famille & de ses amis. Car il en avoit, quoiqu'en ait pû dire la calomnie ; son bon

cœur, son penchant à rendre service, & sa droiture, lui avoient attaché un grand nombre de personnes illustres à la Cour & à la Ville, qui l'aimèrent sincèrement & constamment, parce que personne ne portoit plus loin que lui la force de la véritable amitié. Après tout sa famille étoit le plus cher objet de sa tendresse. Il avoit encore pour son Epouse ces vifs sentimens qui précèdent, & qui ne suivent guère le mariage. Mais le plaisir le plus touchant qu'il goûtât alors étoit de voir croître sous ses yeux une fille, qui lui restoit seule de quatre enfans qu'il avoit eus, & qu'il aimoit uniquement. Madame de Montausier & Madame de Ramboüillet s'étoient chargées de son éducation, & le Marquis connoissoit trop leur vertu, pour douter des fruits que sa fille pourroit retirer de leurs exemples encore plus que de leurs leçons. Il se repositoit donc sur elles, de tout ce qui peut

former le cœur & l'esprit d'une jeune personne, mais il prit sur lui de l'instruire de sa religion. Il trouvoit qu'on négligeoit un peu trop cet article essentiel dans l'éducation des Filles, ou que sans leur graver profondément dans l'esprit les principes fondamentaux du Christianisme, on se contentoit de leur inspirer une dévotion superficielle, qui souvent dégénéroit en superstition, ou même qui faute de solidité, s'effaçoit entièrement dans le commerce du monde. Pour faire éviter à Mademoiselle de Montausier un écueil si funeste, le Marquis prit le soin de lui apprendre lui-même sa religion à fond, & il trouva des dispositions si heureuses dans son élève, qu'à l'âge de dix ans elle avoit lû l'Ancien & le Nouveau Testament, & répondoit à tout ce qu'on pouvoit lui proposer de plus difficile sur cette matiere. Au reste la discrétion & la modestie accompagnoit cette capacité prématurée, &

le Marquis en faisant puiser sa fille dans les sources sacrées de la Religion , n'avoit pas oublié de lui enseigner que la lecture des Livres saints n'est salutaire qu'à ceux qui la font avec un cœur humble & soumis, & qui ne prétendent pas soumettre à leur foible jugement les mystères souvent impénétrables , & toujours adorables qui y sont contenus.

Les leçons de M. de Montausier avoient d'autant plus de force , qu'elles étoient soutenues par ses exemples. Pénétré des vérités Chrétiennes, il en faisoit la règle de sa conduite, en toute occasion il les défendoit avec un zèle ardent contre les attaques du libertinage & de l'incrédulité ; aussi dévoué à la gloire de son Dieu qu'à celle de son Prince , il faisoit une profession éclatante de sa foi , & sa seule bravoure naturelle lui auroit fait regarder comme une indigne lâcheté, de rougir de l'Évangile. C'étoit par ce principe qu'il se croyoit obligé de

le faire respecter à ceux sur qui il avoit autorité ; qu'il instruisoit lui-même ses domestiques des devoirs attachés à leur Religion, qu'il les assembloit tous les soirs pour faire avec lui une priere commune, qu'il les obligeoit à observer régulièrement les pratiques ordinaires de la piété Chrétienne, sur tout à célébrer les grandes solemnitez par la fréquentation des divins mystères, & ce qu'on ne scauroit trop louer dans un homme du grand monde, en cela même il leur servoit encore de modele.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail des vertus & des occupations domestiques de M. de Montausier, parce que tout est grand dans les grands hommes, & qu'un Lecteur judicieux aime à voir ces traits imperceptibles qui échappent d'ordinaire aux Historiens, quoiqu'ils soient nécessaires pour peindre l'homme au naturel ; c'est dans la vuë de représenter le Marquis tel qu'il étoit, que je suis bien-

aïse d'avertir le Lecteur, que même au tems dont je parle, ses vertus n'étoient pas excusées de défauts, & qu'avec de la Religion & de la piété, son cœur se laissoit encore emporter quelquefois à cette passion malheureuse, à laquelle j'ai déjà fait remarquer qu'il n'étoit que trop assujetti. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que le Marquis de Montausier sentoit toute la honte de son esclavage, & qu'après bien des efforts secondez du secours céleste qu'il imploroit sans cesse, il vint à bout de briser ses fers, & de rentrer en possession de sa liberté, qu'il conserva heureusement jusqu'à la fin de ses jours.

Tranquille au dedans, estimé au dehors, Monsieur de Montausier jouissoit d'un bonheur solide qui lui faisoit regarder d'un œil indifférent tout ce qui flatte ou irrite l'ambition de la plupart des gens de qualité. Les titres & les distinctions honorables que l'on recherche avec tant d'empressement

aïe d'avertir le Lecteur, que même au tems dont je parle, les vertus n'étoient pas excusées de défauts, & qu'avec de la Religion & de la piété, son cœur se laissoit encore emporter quelquefois à cette passion malheureuse, à laquelle j'ai déjà fait remarquer qu'il n'étoit que trop assujéti. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que le Marquis de Montausier sentoit toute la honte de son esclavage, & qu'après bien des efforts secondés du secours céleste qu'il imploroit sans cesse, il vint à bout de briser les fers, & de rentrer en possession de sa liberté, qu'il conserva heureusement jusqu'à la fin de ses jours.

Tranquille au dedans, estimé au dehors, Monsieur de Montausier jouissoit d'un bonheur solide qui lui faisoit regarder d'un œil indifférent tout ce qui flatte ou irrite l'ambition de la plupart des gens de qualité. Les titres & les distinctions honorables que son recherche avec tant d'empresse-

Reine Mere par tendresse pour sa Maison, dont les malheurs la touchoient sensiblement, les goûta, & les appuïa de tout son crédit; le mariage de Savoye fut rompu, & la Cour revint à Paris. Alors les Négociations pour le mariage d'Espagne recommencerent ouvertement, & les deux Puissances résolurent enfin de travailler au traité qui devoit finir leur division. Le Roi d'Espagne chargea Dom Louis de Haro, & le Roi de France le Cardinal Mazarin de cette importante affaire; les deux Ministres ayant reçu leurs instructions, s'avancerent sur la frontiere, & choisirent pour le lieu de leur entre-vûë une petite Isle au milieu de la riviere de Bidassoa, qui sépare les deux Royaumes; cette Isle s'appelloit l'Isle des Faisans, & a conservé depuis, le nom de l'Isle de la Conférence.

Dès que le Marquis fut assuré que le mariage du Roi étoit sur le point de se conclure, il se rendit dans son

Gouvernement avec Madame & Mademoiselle de Montausier , pour y donner les ordres nécessaires en une pareille circonstance. La situation des lieux le mit à portée de faire sa Cour avec une dignité & une dépense digne de son grand cœur, & du Maître à qui il vouloit plaire. Au passage du Cardinal , il alla au-devant de lui à la tête de près de deux mille Gentilshommes , & le traita magnifiquement avec toute sa suite dans un lieu assez incommode ; mais que la Marquise rendit agréable par la manière gracieuse dont elle en fit les honneurs. Environ un mois après , M. & Madame de Montausier avec leur famille allèrent à Saintes où le Roi & la Reine Mere devoient passer dans peu. Ils y arrivèrent en effet vers le quinzième d'Aoust , & y demeurèrent trois jours. Pendant ce tems , toute la Cour fut régalée splendidement , & leurs Majestez parurent extrêmement satisfaites des soins &

de la générosité du Gouverneur. Le Roi même qui jusques-là avoit toujours été extrêmement réservé à parler, entretint souvent le Marquis, lui parla du siège de Saintes, loua sa fidélité pendant la guerre civile, & reçut avec bonté toutes les personnes distinguées par leur naissance & par leurs services, qu'il lui présenta. La Reine de son côté combla d'éloges & de caresses le pere, la mere & la fille, & les exhorta à suivre la Cour pour assister au mariage du Roi, qu'on ne doutoit pas qui ne se fît incessamment : le Roi joignit les invitations à celles de la Reine, & le Marquis passant par-dessus quelques difficultés qu'il avoit d'abord alleguées avec respect, se prépara à ce voyage, & alla sans tarder trouver la Cour à Bordeaux avec sa famille.

Comme pendant les derniers troubles il y avoit eu plusieurs personnes considerables de cette Ville exilées à Angoulême, où ils avoient reçu du

Marquis & de son épouse toutes sortes de bons offices, ils s'efforcèrent de leur rendre la pareille en cette occasion, & de reconnoître les obligations qu'ils leur avoient par des honneurs extraordinaires. Dès le soir de leur arrivée, une foule de gens de qualité allèrent les saluer, & s'empressèrent à l'envi, pendant le séjour qu'ils firent à Bordeaux, de leur donner tous les témoignages possibles de leur estime & de leur reconnaissance. L'accueil qu'on leur fit à la Cour ne fut pas moins flatteur pour eux. Le Roi fit éclater en leur faveur les sentimens d'une estime singulière, qui firent augurer aux Courtisans qu'enfin le mérite seroit récompensé. Le jeune Monarque parut touché sur tout de celui de Madame de Montausier : il lui parloit souvent avec une entière confiance, & la Marquise prévit après deux ou trois entretiens qu'elle avoit eus avec lui, toutes les merveilles qui rendront à jamais mé-

morale le regne de ce Prince.

Cependant les négociations pour la paix avançoient moins vite qu'on ne s'étoit imaginé; le Ministre d'Espagne autant par son génie adroit & rusé, que par la lenteur naturelle de sa Nation, arrêtoit long-tems le Cardinal Mazarin, sur les plus petits articles, & lui disputoit le terrain pied à pied. De sorte que la Reine jugeant bien que cette grande affaire ne se pourroit terminer entierement qu'au printems de l'année suivante, prit le parti, au lieu de retourner à Paris, de passer l'hyver en Languedoc, où elle espéroit que le Roi par sa présence engageroit les Etats de la Province à lui accorder un don gratuit plus considérable que s'il étoit absent. M. & Madame de Montausier ne purent suivre leurs Majestez dans ce voyage, mais ayant reçu un ordre obligeant de rejoindre la Cour lorsqu'elle seroit revenuë à Bordeaux, ils retournèrent à Angoulême, & y firent tous les

Octob.
1659.

préparatifs nécessaires pour paroître avec magnificence au mariage du Roi.

Un accident qui les affligea extrêmement les empêcha d'exécuter ce projet. Mademoiselle de Montausier qui en étoit le principal motif, & de l'établissement de laquelle ils commençoient à s'occuper, tomba malade de la petite verole dans ces conjonctures ; & quoi que ce fût moins sur le fragile avantage de la beauté, qu'ils pensoient à établir sa fortune, que sur sa naissance & ses biens, ils ne pûrent se résoudre à la montrer aux yeux d'une Cour brillante & délicate, avec les traces trop récentes de sa maladie : ils restèrent donc dans l'Angoumois tout le tems qu'ils devoient passer à Bordeaux, & ne revinrent à Paris que pour assister à l'entrée triomphante qu'y fit la nouvelle Reine.

LIVRE QUATRIEME.

1660. **L**Es bontez dont le Roi avoit comblé Monsieur & Madame de Montausier pendant le voyage de Guienne, les engagea à lui faire leur cour avec plus d'assiduité que jamais. Sa Majesté en les voyant plus souvent sentit croître l'estime qu'elle avoit déjà conçûe de leur mérite, & ne cherchoit que l'occasion de leur en donner des preuves éclatantes; en attendant, le Roi voulut qu'ils prissent part aux réjouissances de son mariage : l'hiver se passa en fêtes, où l'on admiroit également le bon goût & la magnificence d'un Prince, qui par l'un & par l'autre devoit comme Auguste faire monter les beaux Arts au comble de la perfection. Au printemps la Cour alla à Fontainebleau; & M. de Montausier l'y suivit avec la Marquise son épouse, & Mademoiselle.

telle sa fille qui n'en étoit pas un des moindres ornemens ; mais au bout de quelque tems les plaisirs qu'ils y gautoient furent troublez par la maladie dont la Marquise fut attaquée alors, & qui la mit dans un extrême danger. On ne sçauroit exprimer la douleur que cet accident causa au Marquis, dont la tendresse fut mise à la plus cruelle épreuve. On commençoit à employer l'émétique ; mais suivant le sort ordinaire des nouveaux remedes, celui-ci avoit plus d'ennemis que de partisans ; bien des gens le redoutoient comme un poison, & Madame de Montausier qui étoit dans cette opinion avoit conjuré son mari dès qu'elle tomba malade, de ne pas permettre que les Médecins en fissent usage pour elle. Le Marquis sans prévoir les conséquences, le lui promit, d'autant plus qu'il regardoit cette répugnance comme un instinct de la nature, qui se déclaroit contre une chose qui lui pourroit être nuisible.

Cependant les Médecins ayant épuisé tous les secrets de leur art, ne trouverent plus de ressource pour tirer la malade du péril où elle étoit, que dans le remede fatal dont l'usage leur étoit interdit ; ils s'en expliquèrent avec M. de Montausier, qui ne pouvant se résoudre ni à manquer de parole à la Marquise, ni à la priver du secours dont elle avoit besoin, prit enfin le parti de leur dire, qu'ils n'avoient qu'à faire ce qu'il convenoit sans lui en parler. Du reste, comptant plus sur l'assistance du Ciel que sur la force des remedes, il se mit en priere & demeura près de vingt-quatre heures dans un état capable de toucher les plus insensibles.

Ses vœux furent exaucez, la malade prit de l'émetique, & il fit si bien qu'on commença à espérer une prompte guérison. Elle se rétablit en effet peu-à-peu, mais le chagrin & les fatigues que sa maladie avoit causées au Marquis, le firent tomber ma-

lade à son tour, quoique moins dangereusement; le Roi qui ne les perdoit pas de vûë, s'informa souvent de leur santé, & paroissoit affligé lorsqu'il en apprenoit de mauvaises nouvelles. Une faveur signalée qu'il leur accorda en ce tems là même, ne contribua pas peu à les consoler des afflictions que Dieu leur envoyoit. Toute la Cour étoit en mouvement sur le choix qui se devoit faire bientôt d'une Gouvernante des enfans de France. La mort du Cardinal Mazarin avoit fait changer la face des affaires; mais quoique le Roi montrât déjà cette supériorité de lumières qui l'a rendu depuis l'admiration de l'Europe, on ne pouvoit croire que dans ces premiers commencemens, les Charges se pussent obtenir sans intrigues, & fussent données au seul mérite.

Arrivée
le 19
Mars
1668.

Cependant Madame de Montausier presque mourante encore, & n'ayant vû que les Médecins pen-

dant le cours de sa maladie, fut nommée Gouvernante des enfans de France; elle avoit actuellement la fièvre lorsque M. le Tellier vint de la part du Roi lui apprendre cette agréable nouvelle. Le Marquis tout languissant lui-même, se traîna au pied de Sa Majesté pour lui témoigner les vifs sentimens de reconnoissance dont lui & son épouse étoient pénétrez. Le Roi reçut leurs remerciemens avec cet air aimable qui donnoit un nouveau prix à ses bien-faits, & qui faisoit moins estimer ses graces, que la manière avec laquelle il les accordoit.

Sur la fin de l'année la Reine combla de joye le Roi & toute la France, en mettant au monde un Dauphin. Aussi-tôt Madame de Montausier entra en Charge & en fit les fonctions d'une manière qui justifia parfaitement le choix dont on l'avoit honorée. Le Marquis ne tarda guères à partager la faveur du Prince avec son épouse, & cela arriva sans aucune

1661.

1 Nov.

démarche qui pût le faire soupçonner d'ambition. La Cour n'avoit aucunement altéré sa vertu & son désintéressement ; il fut là comme il avoit été ailleurs , sincère , droit , ennemi du vice , de la flatterie & de la bassesse , servant ses amis avec chaleur , secourant les malheureux en toutes les rencontres , parlant hardiment pour les intérêts des uns & des autres , sans craindre de risquer pour autrui un crédit dont il ne se félicitoit que par l'avantage qu'il lui donnoit de faire du bien.

Une conduite si peu ordinaire dans ce pais , fit croire à bien des gens que l'air de faveur qu'avoit le Marquis changeroit , ou qu'il changeroit lui-même ; mais on se trompa. Le Roi le goutoit de plus en plus ; il étoit plus touché d'une légère louange de Monsieur de Montausier , que des plus grands éloges des autres , & voulant donner une preuve éclatante de son estime à un homme de ce caractère,

il le mit au nombre des soixante - trois
 1 Dec. Chevaliers du saint Esprit, que sa Ma-
 1661. jesté créa alors. Peu de tems après le
 Prince fut malade de la Rougeole,
 jusqu'à faire trembler pour une vie si
 précieuse. Le Marquis en fut plus
 allarmé que personne, & le Roi in-
 struit de la crainte & de l'affliction
 de ce fidele serviteur, l'ayant fait ap-
 peller : *Vous avez eu raison*, lui dit-il
 avec bonté, *de craindre de me perdre ;*
vous auriez perdu votre meilleur ami ;
je connois votre merite mieux qu'aucun
autre, & je veux le mettre en sa place ;
 les effets suivirent de près les pa-
 roles.

11 Mai Monsieur le Duc de Longueville en-
 1663. mourant laissa le Gouvernement de
 Normandie à ses enfans pour lesquels
 il en avoit obtenu la survivance : mais
 comme les deux jeunes Princes * n'é-
 toient pas encore capables d'exercer

* L'aîné n'avoit que dix-sept ans, & le cadet
 que treize ans ; c'est celui-ci qui étoit né à l'Hôtel
 de Ville de Paris pendant la fronde, & qui fut tué
 au fameux passage du Rhin.

cette importante Charge par eux-mêmes, & que le Roi n'étoit pas fâché de la faire administrer pendant quelque tems par un homme sur qui il pût compter, sa Majesté envoya chercher le Marquis de Montausier, qui ne songeoit à rien moins, & lui dit en le voyant approcher, qu'il lui donnoit le Commandement de Normandie, parce qu'il croyoit ne pouvoir mieux mettre cette Province qu'entre ses mains; que connoissant l'amitié que M. le Prince avoit pour lui, il ne doutoit pas qu'il n'aimât mieux le voir en la place de ses neveux, que tout autre; & qu'enfin sçachant par expérience que ses liaisons avec le Prince n'avoient pû lui faire oublier son devoir pendant la guerre civile, il étoit sûr de sa fidélité, dont il étoit charmé de le récompenser en cette occasion. M. de Montausier reçut cette grace avec toute la reconnaissance qu'elle meritoit, & elle en meritoit beaucoup, tant par l'import-

tance du poste qu'on lui confioit ; que par les revenus considérables qui y étoient attachez. En sortant de chez le Roi, il alla faire ses complimens à Madame de Longueville & à M. le Prince. L'un & l'autre persuadé de sa probité, & sçachant qu'il ne devoit cette place qu'au choix du Roi, lui firent une réception gracieuse, & lui parurent charmez que sa Majesté eust remis en des mains si fidelles un dépôt de cette conséquence. Le Marquis ne songea ensuite qu'à se préparer au voyage de Normandie ; il fit faire un équipage magnifique, & partit pour Roüen, où les esprits étoient assez partagez à son sujet ; mais toujours égal à lui-même, il sçut en peu de tems par ses manières nobles & généreuses, les réunir tous en sa faveur.

Aussi-tôt que le public fut informé du choix que le Roi venoit de faire de Monsieur de Montausier pour le Commandement de Normandie,

il n'y eut personne qui ne fût extrêmement curieux de sçavoir comment un homme qui étoit la droiture & la sincérité même, pourroit s'accommoder avec une Nation, qui par un préjugé vulgaire & sans fondement passe pour n'être ni droite ni sincère ; mais cette prétendue opposition de génie n'étoit pas le seul obstacle que le Marquis eût à surmonter.

Les Normans oubliant le caractère de leur Nation, & par une hauteur assez extraordinaire dans des peuples naturellement souples & patiens, s'étoient mis dans l'esprit que tout autre qu'un Prince du Sang étoit indigne de les gouverner. D'ailleurs on leur avoit dépeint M. de Montausier avec des traits qui le leur faisoient redouter comme un homme dur, qui alloit leur imposer un joug insupportable. Ces préjuges fâcheux étoient répandus dans le pais par un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité attachez à la Maison de

Longueville, qui croyoient leur fortune ruinée par le changement de Gouverneur. Telle étoit la disposition du Peuple & de la Noblesse à l'égard du Marquis, lorsqu'il arriva dans la Capitale de la Province.

Il n'y eut pas fait un long séjour que les préventions commencèrent à se dissiper ; n'étant sensible qu'au service de son Maître, il n'oublia rien pour écarter tout ce qui auroit pû s'y opposer, & travailla sans relâche à faire autant aimer que respecter le Prince qu'il avoit l'honneur de représenter. Honnêteté, prévenances, bons offices, affabilité, patience, libéralité : il mit tout en usage pour gagner les cœurs, & le succès passa ses espérances. Les premières personnes qu'il ramena, furent les Officiers qui avoient été placez par le Duc de Longueville, & les Seigneurs les plus distinguez de la Province, qui par jalousie ou par intérêt avoient paru mécontents de son élévation. Il parla

ou écrivit aux uns & aux autres d'une manière qui les toucha, & lui en fit autant d'amis; il entroit dans leurs chagrins, il approuvoit leurs plaintes, & ne cessoit de les louer de l'attachement qu'ils montroient pour les enfans de leur ancien Gouverneur; mais il leur représentoit avec douceur qu'après tout il n'étoit que le dépositaire d'un bien qui leur retourneroit bien-tôt; qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de changer les volontez du Roi; qu'il n'étoit pas Prince, mais qu'on trouveroit en lui un homme qui mettroit tout son bonheur à faire autant qu'il pourroit celui des autres.

Ces démarches qui marquoient si bien la droiture & son bon cœur, eurent tout l'effet qu'il en pouvoit attendre, il ne trouva de la résistance que dans le Parlement, où l'on voulut lui disputer quelques-uns des droits attachez à la place qu'il occupoit. On prétendit le traiter différemment.

de son prédécesseur, sous prétexte qu'on devoit à un Prince du Sang beaucoup plus qu'à un homme qui ne l'étoit pas. M. de Montausier remontra paisiblement aux députez du Parlement, que le pretexte allegué étoit frivole; que les honneurs qu'on avoit rendus à M. le Duc de Longueville étant des prérogatives incontestablement attachées à la qualité de Gouverneur, quiconque étoit revêtu du même caractère, devoit prétendre aux mêmes droits; qu'enfin la regle en ces occurrences est d'honorer l'homme du Roy, non à raison de sa qualité personnelle, mais à raison du Prince qu'il représente. Toutes ces raisons ne touchèrent point le Parlement; il persista dans sa résolution, & engagea même plusieurs personnes de qualité à chicaner mal-à-propos le Marquis de Montausier. Il comprit que pour terminer tous les procez qu'on lui suscitoit il falloit un Arrêt suprême, qui ne

laissast aucune ressource à la chicane & qui appuyât fortement la justice de sa cause ; elle étoit trop bonne pour n'être pas écoutée ; la Cour ordonna que non seulement on traitât M. de Montausier comme on avoit fait M. le Duc de Longueville , mais qu'on lui rendit encore certains honneurs que le Prince même n'avoit pas eus.

Ces ordres n'auroient peut-être servi qu'à alier les esprits, au lieu de les ramener, si le Marquis n'en avoit tempéré la rigueur par sa modération & sa modestie ; mais content de ce qu'il jugea nécessaire au service du Roy, il se relâcha sur bien des choses un peu dures, qu'il étoit en droit d'exiger. Une conduite si généreuse fut extrêmement goûtée ; on se rapprocha du Marquis, & à mesure qu'on l'approchoit de plus près, on reconnoissoit mieux l'injustice des préventions qu'on avoit prises trop légèrement contre lui. Sa table toujours

magnifiquement servie, & où tous les honnêtes gens étoient bien reçus ; son désintéressement qu'il avoit fait passer jusques dans ses domestiques, en leur défendant de rien prendre de ceux qui croiroient pouvoir se frayer par l'argent un accès plus facile auprès du maître ; la familiarité avec laquelle il alloit manger chez les particuliers qui l'invitoient, l'affection & la cordialité qu'il témoignoit à quiconque avoit recours à lui, en partageant leurs peines, épousant leurs intérêts, écoutant leurs raisons, pacifiant leurs différens, se consacrant tout entier à leur utilité, & s'employant avec autant de succès, que de zèle, pour servir les personnes mêmes qui lui étoient le plus opposées ; Tout cela fit dans la province un changement prodigieux à son égard ; ce n'étoit plus un homme fier, dur, impitoyable ; c'étoit un pere bon & tendre ; en un mot il vint à bout de se faire aimer à un point qu'il ne l'é-

toit pas davantage ; je ne dis pas dans sa propre patrie , mais dans sa famille même. Cet amour fondé sur la vertu constante du Marquis ne fit que croître avec le tems ; parce que le Marquis s'en montroit plus digne de jour en jour. Après avoir établi de cette sorte sa réputation en Normandie pendant huit mois qu'il y séjourna, M. de Montausier vint passer l'hyver à Paris , où l'établissement de Mademoiselle sa fille le retint plus qu'il n'avoit compté d'y rester.

Un grand nombre de partis considérables s'étoient offerts pour cette jeune Demoiselle , mais le Marquis aiant plus d'égard au mérite & à la vertu qu'à la noblesse & aux grands biens, en avoit rejeté plusieurs, parce qu'ils manquoient de ces qualitez essentielles. Il trouva enfin dans le Comte de Crussol, fils aîné du Duc d'Uzes, un gendre tel qu'il le souhaitoit. La bonne mine , les richesses , & la haute naissance étoit ce qu'il voyoit de moins

estimable dans ce jeune Seigneur ; sa douceur , sa sagesse , les inclinations nobles firent sur le Marquis une impression , qui le détermina à conclure une alliance que le Duc d'Uzez ne souhaitoit pas moins que son fils.

1664. Le mariage se fit le 6. de mars avec une magnificence digne de la qualité des nouveaux époux. Le Roy, les Reines, les Princes & tous les grands du Royaume prirent part à la joye de ces deux illustres maisons , & les félicitèrent à l'envi sur le bonheur dont cette union étoit un gage assuré pour elles. C'est de ce mariage qu'est sorti M. le Duc d'Uzez d'aujourd'hui, devenu l'aîné de sa maison, par la mort d'un frere qui fut tué les armes à la main dans la sanglante bataille de Nervinde.

Peu de tems après la cérémonie des nûces, le Comte de Crussol avide de gloire se déroba aux charmes du plaisir, pour aller faire essai de sa valeur en Hongrie, contre les ennemis du
nom

nom Chrétien. Le Marquis de Montausier qui se reconnoissoit à ses nobles transports, leur donna toutes les louanges qu'ils méritoient; il fit trouver au jeune Comte l'argent nécessaire pour une entreprise de cette nature, & lui donna pour l'accompagner dans le voyage le Lieutenant de ses Gardes, Officier dont il n'estimoit pas moins la probité, que la capacité dans les choses de la guerre.

A peine eut-il vû partir son gendre pour la Hongrie, qu'il alla lui-même demander son congé au Roy, pour retourner dans la province qui étoit confiée à ses soins. Mais ce Prince lui dit qu'il avoit besoin de lui ailleurs, & qu'il l'avoit destiné pour aller au-devant du Cardinal Chigi, neveu & Légat du Pape Alexandre VII. que l'on sçavoit devoir arriver incessamment à Marseille. Le sujet de sa Légation est assez connu. Personne n'ignore l'insulte faite à l'Ambassadeur de France en Cour de Rome

*May.**M. le
Duc de
Crequy*

Le 12.
Fevrier
1664.

par les Corfes, le ressentiment qu'en témoigna le Roy, la vengeance éclatante qu'il se dispofoit à en tirer, si on ne lui en faisoit les fatisfactions qu'il exigeoit, & le traité d'accommodement figné à Pife, par lequel entre autres articles le Pape s'engage à envoyer en France fon neveu avec la qualité de Légat à *Latere*, & le Cardinal Imperialé Préfet de Rome, pour faire au Roy une réparation convenable de l'affront fait dans la Capitale du monde Chrétien, au Miniftre du fils aîné de l'Eglife.

Le Marquis repréfenta au Roy avec fa fincerité ordinaire, qu'il ne fe croyoit guères propre à la commiffion, dont il plaifoit à Sa Majefté de le charger, que les Italiens étoient trop fins pour lui, & lui trop fimple pour eux, & que ce contraste auroit peut-être des fuites défagréables pour les étrangers, ou pour lui-même. Le Roy ne reçut pas fes excufes, & qui dit en plaifantant, *qu'à ce compte il*

n'auroit pas été bon pour les Normans, que cependant il avoit scû s'accommoder ^{1664.} à leur génie, & que l'évenement avoit fait voir qu'il étoit propre à tout. Cette réponse en le flatant, lui dictoit son devoir ; il s'y rendit, & fit ses préparatifs pour aller au-devant du Légat. Il partit vers la fin de May à la tête d'un détachement de la maison du Roy, & rencontra le Ministre de sa Sainteté à Lyon, d'où il l'amena par la Loire à Fontainebleau où étoit la Cour. En arrivant le Légat eut une audience secrète du Roy, après laquelle il trouva dans la galerie des Cerfs un repas superbe, préparé aux frais de M. de Montausier, qui l'ayant accompagné aux Audiences publiques, & à son entrée dans la capitale du Royaume, le reconduisit jusqu'au lieu d'où il l'avoit amené. Le Légat & tous les gens de sa suite s'en séparèrent avec regret ; ils avoient été charmez de sa politesse, de ses attentions, de sa générosité, & de cet es-

1664.

prit solide & aisé, par lequel il sçavoit s'ajuster aux différens génies, sans que le sien souffrît aucune altération; qualité qui le rendoit plus semblable aux Italiens, qu'il ne pensoit, & qui justifia parfaitement la réponse que le Roy lui avoit faite à cette occasion.

2. Août.

La maniere noble dont il s'étoit acquité de sa commission, & les grandes dépenses où elles l'avoient engagé, pour faire mieux connoître aux étrangers la grandeur du maître qu'il representoit, lui en attira de nouvelles faveurs, ou plutôt de glorieuses récompenses. Ce fut en ce tems-là que le Roy lui accorda des Lettres de Duc & Pair, & que non content de lui donner ce titre honorable, il donna aussi à la Duchesse sa femme le rang le plus distingué de la Cour, en la nommant Dame d'honneur de la Reine. Cette place étoit occupée auparavant par la Duchesse de Navailles, proche parente

de Madame de Montausier ; & celle-ci ne se vit qu'avec peine revêtuë des dépouilles d'une personne qui ne lui étoit pas moins attachée par les nœuds de l'amitié, que par les liens du sang. Elle n'avoit pas ignoré la disgrâce dont sa parente étoit menacée, & bien loin de songer à profiter de son malheur, elle n'oublia rien pour arrêter le coup, & pour la faire rentrer dans les bonnes grâces du Prince. D'ailleurs elle s'étoit si fort attachée à Monseigneur le Dauphin, qu'elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, préférant au droit de préséance annexé à la charge qu'on lui offroit, la touchante satisfaction de servir ¹⁶⁶⁴ pour ainsi dire de mere à un Prince destiné pour être un jour son Roy. Mais ses soins pour réconcilier Madame de Navailles, & ses raisons pour s'exempter de prendre sa place furent inutiles. Le Roy vouloit être obéi aussi-bien quand il faisoit des grâces, que quand il donnoit des ordres, &

pour ménager la tendresse presque maternelle , que la Duchesse avoit pour son élève , Sa Majesté lui dit qu'elle feroit les deux charges à la fois , & qu'elle conserveroit la place de Gouvernante de Monseigneur avec celle de Dame d'honneur de la Reine.

2. Août. Il fallut se soumettre à des commandemens si flatteurs ; Madame de Montausier prêta serment de fidélité pour son nouvel emploi ; & continua à faire les fonctions du premier , qui lui causoit cependant de continuelles inquiétudes.

L'obligation où elle se trouvoit d'être souvent auprès de la Reine l'empêchoit d'être assidue comme auparavant auprès du Dauphin ; & elle trembloit toujours que dans ces momens d'absence il n'arrivât au petit Prince quelque fâcheux accident ; ses craintes n'étoient que trop bien fondées, deux mois ne se passerent pas que pendant l'absence de la Gou-

vernante , Monseigneur tomba de son berceau , par la négligence des femmes , qui devoient y veiller , & Madame de Montausier ayant profité de cette occasion pour faire comprendre au Roy de quelle conséquence il étoit que la Gouvernante de M. le Dauphin fût toute entiere à lui. Sa Majesté goûta ses raisons , & reçut sa démission de la charge de Gouvernante⁴ des enfans de France , qui fut donnée peu de tems après à la Maréchalle de la Mothe.

On peut juger quelle devoit être dans ces circonstances la joie & la satisfaction du Duc & de la Duchesse de Montausier. Ils se voyoient comblez de biens & d'honneurs par un Roy , dont le discernement égaloit la puissance , & ils ne devoient rien à ses intrigues , que l'on n'emploie que trop souvent à la Cour pour s'y avancer , mais dont le succès fait bien moins d'honneur , que le pur choix d'un Prince éclairé , qui va lui-même.

me au-devant du mérite , & à qui
 il fuffit de le connoître pour le ré-
 compenser. Il ne faut pas croire pour-
 tant que la justice , que l'on rendoit
 au Duc de Montausier le mît à cou-
 vert de l'envie. Comme rien n'est
 plus injuste que cette noire passion,
 elle est irritée par la justice même ;
 ou plutôt blessée par tout ce qui fait
 plaisir aux autres , elle attaque indif-
 féremment ceux qui doivent tout à
 la fortune , & ceux qui ne doivent
 rien qu'à leur mérite.

Après tout , l'envie trouve quelque-
 fois de quoi se justifier en quelque sor-
 te dans le mauvais usage que l'on fait
 des faveurs & des graces ; mais le Duc
 de Montausier ne lui donna point ce
 prétexte , jamais personne n'a moins
 abusé de sa fortune que lui , il ne s'en
 servit que pour être plus utile à qui-
 conque réclamoit son secours ; & com-
 bien de familles encore subsistantes,
 pourroient rendre témoignage à son
 désintéressement & à sa générosité?

Il sembloit que sa droiture, son équité, son éloignement de la flatterie 1664.
prissent de nouvelles forces dans le 65.
séjour de l'intrigue & de la dissimu- 66.
lation; soit que ses vertus peu con- 67.
nues à la Cour y parussent avec plus
d'éclat par l'opposition des vices con-
traires, ou que la crainte d'être in-
fecté de leur contagion, le rendît
plus vigilant sur lui-même. Mais ce
que je ne puis m'empêcher de re-
marquer encore une fois, c'est que
tous les jours il assistoit au S. sacrifi-
ce de la Messe. Il prioit à certaines
heures marquées, & s'occupoit dans
d'autres, de quelque pieuse lectu-
re; il répandoit une partie considé-
rable de ses biens dans le sein des
pauvres, sur tout de ceux qu'une honte
pardonnable force à cacher leur
misere, & à attendre dans leurs som-
bres retraites, qu'une charité préve-
nante vienne leur offrir le secours
qu'ils n'osent demander. Quoiqu'il
n'eust jamais fait soupçonner son dé-

s'interessément pendant tout le tems qu'il passa dans les armées, il ne laissa pas d'envoyer en différens endroits, de quoi réparer abondamment le dommage qu'il y avoit pû faire ou par lui-même ou par ses gens. Sans écouter les faux prétextes dont la sensualité a coutume de se servir, pour se dispenser des loix penibles de la Religion; il observoit rigoureusement les jeûnes prescrits par l'Eglise, & sur ces sortes de matieres il ne consultoit ni ses Médecins, ni ses amis, mais uniquement son devoir & sa conscience. Depuis qu'il eut le cordon du S. Esprit, il s'aquita avec une scrupuleuse exactitude de certains exercices de piété, auxquels les statuts de l'ordre assujettissent les Chevaliers; & pour justifier une conduite, qui quoiqu'édifiante, ne laissoit pas d'être quelquefois censurée, il disoit que peut-être il n'auroit pas choisi ces sortes d'exercices, si la chose eût dépendu de lui; mais qu'il s'étoit engagé so-

lemnellement à les pratiquer, & qu'il falloit tenir ce qu'on promettoit, encore plus à Dieu qu'aux hommes. Sa piété dirigée par un jugement solide ne se fixoit point à ces menues observances, où les esprits superficiels s'arrêtent ordinairement. Il voyoit de grands devoirs attachez aux grandes Charges, & il ne reconnoissoit de vraie piété que dans l'accomplissement de ces devoirs. Il loüoit les autres dévotions, qui ont sans doute leur prix; mais il regardoit celle-ci comme nécessaire & indispensable: aussi le vit-on toujours appliqué à faire tout ce qu'exigeoient de lui les différens emplois dont il fut chargé, & il porta sa fidélité sur ce point à un degré de perfection, dont on voit bien peu d'exemples. C'est ce qu'on a déjà pû observer plus d'une fois jusqu'ici, & dont on verra bien-tôt des preuves encore plus éclatantes.

Cette vigilance à remplir les devoirs de son état, l'engageoit à aller

souvent en Normandie, quoiqu'il s'y aimât moins que dans d'autres endroits. Tout le tems qu'il y demeurait, étoit occupé, ou au service du Roi, ou à terminer les affaires des particuliers qui le choisissoient pour arbitre de leurs différens, ou à faire des réglemens utiles pour le bien public. Toujours attentif à la sûreté de la Province, & à l'avantage des peuples, il n'épargnoit pour cela ni soins ni dépenses. Dans le tems de notre première guerre avec la Hollande, il visita toutes les côtes & tous les ports de Normandie; par tout il mit des ordres si sages, qu'ils durent encore de nos jours, & que ses successeurs se sont fait gloire de les maintenir. Animé d'un zèle ardent & d'une charité vive, il ne songea pas moins à secourir les pauvres du pays, qu'à mettre le pays même à couvert des insultes de l'ennemi. Ayant scû que le P. Chorrán & un autre Jésuite, hommes vraiment Apostoliques, ré-

pandoient avec des succez merveilleux la parole de Dieu dans la Province, & que leur charité ingénieuse trouvoit mille moyens de soulager les malheureux, il appella les Missionnaires, & ayant conféré avec eux des établissemens que l'on pourroit faire pour l'utilité des pauvres, dans les lieux où ils étoient le plus abandonnez, il les chargea d'exécuter ces salutaires projets, & les assura que pour y réussir, ils pouvoient compter sur son crédit & sur ses biens. En effet les deux Jésuites soutenus par le Gouverneur qui leur donnoit hautement sa protection, & aidez de ses immenses libéralitez, que sa modestie tâchoit de dérober à la connoissance du public, firent des biens infinis dans la Normandie, où un grand nombre de misérables jouïssent encore des fruits de sa charité, dans les Hôpitaux, qui furent alors fondez sous ses ordres & à ses dépens.

Il semble qu'avec des dispositions 1668.

si chrétiennes, le Duc de Montausier ne devoit plus avoir de goût pour la gloire qui s'aquier dans les combats, & que d'ailleurs son âge & ses travaux passez, le mettoient en droit de ne plus rentrer dans la carrière. Mais outre que la vraie piété n'a rien d'incompatible avec un noble desir de se signaler pour le service de son Prince; sensible à l'honneur comme il étoit, il auroit eu honte de rester en repos, tandis que son Roi ne craignoit pas de quitter les plaisirs, que lui offroit la plus brillante Cour qui fut jamais, pour s'exposer aux fatigues de la guerre & des voyages, même dans les plus rigoureuses saisons. M. de Montausier ayant appris la résolution secrète que Louis avoit prise de s'emparer du Comté de Bourgogne, dans un tems où l'Espagne croyoit n'avoir rien à craindre de ses armes, sentit renaître en lui l'ardeur guerrière, & pria instamment le Roy de lui permettre de le suivre dans cette glo-

ieuse expédition. Il obtint aisément ce qu'il demandoit , & partit pour l'armée au commencement de Février 1668. Le Roi qui s'y rendit bien-tôt après , admira en plus d'une occasion son intrépidité & sa valeur , mais il ne lui donna pas moins d'admiration pour la sienne propre , en affrontant comme il fit les plus affreux périls. Au siège de Dole , ce Prince étant à reconnoître la place , un boulet de canon porta de la poudre jusques sur le Duc de Montausier , qui animé par l'exemple de son maître , & accoutumé à ne se pas ménager , l'avoit accompagné dans une visite si dangereuse. M. le Prince qui commandoit l'armée , renouvela pendant ce siège , tout ce que son courage héroïque lui avoit jamais fait faire de plus grand. On le vit entrer dans une demi-lune des ennemis , aux travers des mousquetades qu'on tiroit des bastions & de la Courtine , en tenant son fils le Duc d'Anguyen par la main , & avec

ce sang froid admirable qu'il sçavoit conserver au milieu de l'action la plus tumultueuse. Enfin il n'y eut personne qui ne se piquât en cette rencontre de la plus noble émulation , & quand la fortune n'auroit pas favorisé l'entreprise , la valeur seule en auroit assuré le succès. Les autres villes du Comté ne coutèrent pas si cher que la Capitale ; le Roi n'avoit qu'à se montrer pour s'en faire ouvrir les portes ; toutes se soumirent sans résistance à un Héros qui sembloit commander à la Nature même , & la conquête d'une grande Province défendue par plusieurs forteresses , par une nation depuis long-tems ennemie des François , & par les glaces de l'hiver , fut le fruit d'une seule campagne , & l'ouvrage de vingt-deux jours. Le Roi de retour à S. Germain , moins jaloux de sa gloire que touché des services qu'on lui rendoit , ne cessa de louer ceux qui s'étoient distingués dans cette expédition , &

Le
Roi par-
tit de S.
Ger-
main le
2. Fev.
& y re-
vint le
24.

On ne ſçauroit dire les éloges qu'il fit entr'autres du Duc de Montausier. Toute la Cour, ſoit par une véritable eſtime, ſoit uniquement pour parler le langage du Maître, s'empreſſa à célébrer les loüanges du Duc; mais celui-ci ſans ſ'en laiſſer éblouir, ne ſongea qu'à en mériter de nouvelles; & il en mérita en effet bien-tôt, en s'expoſant à un nouveau genre de périls, qui ne demandent pas moins d'intrepidité & de grandeur d'ame, que ceux qui ſe trouvent dans les ſièges & dans les batailles.

On apprit que la peſte faiſoit ſentir à Roüen ce qu'elle a de plus terrible, & que tous les quartiers de cette grande ville en étoient infectez. Le Duc de Montausier plus attentif que perſonne aux interêts d'une Province qui lui étoit confiée, fut des premiers averti du danger dont elle étoit menacée, & ne différa pas d'un moment à voler à ſon ſecours. L'honneur que lui avoit fait ſa dernière

campagne, la faveur du Prince, l'attachement que cette faveur même sembloit lui attirer de la part des Courtisans, rien ne put l'arrêter. On lui représentoit qu'il étoit contre la sagesse de s'exposer de sang froid à un péril certain; mais il répondoit à ces conseils timides, *que pour lui il croyoit les Gouverneurs obligés à la résidence comme les Evêques, & que si l'obligation n'en étoit pas si étroite en toutes circonstances, elle étoit du moins égale dans les calamitez publiques.* La Duchesse son épouse fut effrayée de sa résolution, & sans oser l'attaquer ouvertement, elle ne lui fit connoître que ce que son cœur ne pouvoit cacher, les cruelles allarmes où elle alloit être réduite pendant son absence. Mais le Duc surmonta généreusement cet obstacle, & plus touché de l'exemple héroïque de la Duchesse dans une pareille rencontre, que des larmes qu'il lui voyoit répandre, il aima mieux l'imiter, que de céder à

sa tendresse. Il partit pour Rouën ; & s'étant enfermé dans cette ville infortunée, il s'appliqua tout entier au soulagement de ceux que la peste avoit déjà attaquez , & à préserver ceux qu'elle avoit épargnez , jusqu'alors. Le bon ordre qu'il établit pour cela, les soins continuels qu'il prit, les visites journalières qu'il faisoit dans les lieux destinez à retirer les malades, les aumônes qu'il faisoit distribuer de tous côtez, les exemples de courage & de charité qu'il donnoit aux Ministres spirituels, & aux Magistrats, produisirent les plus salutaires effets. La fureur du mal se ralentit peu à peu, plusieurs malades furent sauvez, le cours de la contagion fut arrêté, dans l'espace de deux mois, l'air fut parfaitement purifié, & tout un grand peuple reconnu devoir principalement son salut au zele & à l'intrépidité de son Gouverneur. Quand il seroit encore resté dans les esprits quelques traces des anciennes préven-

tions, ce seul trait auroit pu les effacer. Aussi depuis ces tems malheureux M. de Montausier fut regardé par les habitans comme le Pere de la Patrie, & le souvenir de ses bienfaits, vivra aussi long-tems à Roüen qu'on y conservera la mémoire du terrible fléau, qui en fut l'occasion.

Les éloges dont il fut comblé dans la capitale de son Gouvernement, retentirent jusques dans la capitale du Royaume, & parvinrent bien-tôt jusqu'aux oreilles du Roy. Ce grand Prince joignit ses applaudissemens à ceux du public, & impatient de marquer sa satisfaction à un homme si utile à son Etat, il le fit revenir à la Cour, & l'admit en sa présence sans avoir pris aucune des précautions qui sont en usage contre la malignité d'un mal qui se communique même souvent, malgré les plus sages préservatifs. Le Roi ne crut pas que les louanges sincères qu'il donnoit au Duc de Montausier, fussent suffisantes pour

un mérite si rare ; il lui avoit déjà donné, il est vrai, des preuves plus solides de l'estime qu'il en faisoit ; mais il vouloit lui marquer d'une manière encore plus éclatante la confiance que lui inspiroit sa vertu, en remettant dans des mains si fidelles ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Dès le tems que le Duc avoit quitté la Cour pour se dévouer au salut de la Normandie, on formoit des intrigues pour la place de Gouverneur de Monseigneur le Dauphin, qui étoit en âge d'être retiré des mains des femmes. Peu de gens, comme il arrive d'ordinaire, se faisoient justice sur ce sujet ; parmi les personnes d'un certain rang, il n'y en avoit presque aucune qui ne fût persuadée que ce poste honorable lui étoit dû, & ceux qui avoient assez de modestie pour ne s'en pas croire capables, cherchoient parmi leurs parens ou leurs amis, quelqu'un qui fût propre

à remplir cet emploi. Le peuple qui dans ces sortes d'occasions, juge d'autant plus sainement, qu'il est moins préoccupé par l'intérêt personnel, & qu'il n'envisage que l'utilité publique, souhaitoit que le choix du Roi tombât sur M. de Montausier, dont l'équité & la droiture étoient connues de tout le monde. Beaucoup de gens pensoient en cela comme le peuple, & reconnoissoient en secret que personne ne convenoit mieux que le Duc, pour élever le jeune Prince. Mais les uns appréhendoient de le voir dans cette place, précisément à cause des vertus qu'ils lui connoissoient; les autres par un raffinement de malice, cherchoient à l'en écarter, en empoisonnant la plupart des qualités qui le rendoient préférable à ses concurrens, & en donnant à ses vertus, les noms odieux des vices opposés. On alla même jusqu'à jeter des soupçons sur sa Religion, & à lui faire un crime d'avoir été autrefois

engagé dans les erreurs de la Prétendue Réforme. Ces sortes de discours ne purent être si secrets qu'on n'en fût instruit dans la famille de M. de Montausier. Aussi-tôt qu'il fut revenu de Roüen, on ne manqua pas de lui rendre compte de tout ce qui s'étoit dit sur son sujet pendant son absence, & on le pressa vivement de se justifier dans l'esprit du Roi, qui peut-être se seroit laissé prévenir, & de faire en même tems quelques démarches, pour obtenir de Sa Majesté le Gouvernement de Monseigneur le Dauphin. Des conseils de cette nature n'étoient pas du goût de M. de Montausier; il les reçut sans se laisser persuader, & répondit à ceux qui les lui donnoient, que l'on n'avoit pas besoin de justification quand on n'étoit point coupable, & que sa conduite passée répondoit assez de ses dispositions présentes; que pour ce qui regardoit l'emploi de Gouverneur de M. le Dauphin, il y auroit de la

témérité & de la folie à le demander ; que le Roi étoit sans doute résolu à choisir le plus digne , & qu'assurément il ne croiroit pas sur sa parole un homme qui se proposeroit lui-même , qu'à la vérité il croyoit avoir quelques bonnes qualitez , mais qu'il s'en falloit beaucoup qu'il sentît en soi toutes celles qu'exigeoit l'emploi dont il s'agissoit ; que si contre son opinion le Roi l'honoroit de son choix , sa vanité en pourroit être flattée ; mais qu'il ne pouvoit souhaiter un honneur accompagné de tant de difficultez , & qui mettroit celui qui en seroit revêtu dans l'obligation de renoncer à tout le reste. Enfin il apportoit des raisons si solides , & il les disoit d'un air si pénétré , qu'on ne pouvoit s'empêcher de se ranger à son sentiment , & d'appuyer les répugnances qu'il témoignoit pour une chose , dont ses répugnances mêmes le montroient encore plus digne.

Fin du Tome premier.

MEMOIRES

DE

MONSIEUR LE DUC

DE

MONTAUSIER;

PAIR DE FRANCE,

GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR

LOUIS DAUPHIN

AYEUL DU ROY

A PRESENT REGNANT.

Ecrits sur les Mémoires de Madame
la Duchesse d'Uzés, sa fille.

*Par N****

TROISIÈME EDITION.

TOME SECOND.



A PARIS.

Chez ROLLIN, Fils, Quai des
Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. XXXVI.



LA VIE
DE M. LE DUC
DE
MONTAUSIER

LIVRE CINQUIÈME.



LE Roy après avoir mû- 1668.
rement réfléchi sur le choix
important qu'il avoit à fai-
re d'un Gouverneur pour
Monseigneur le Dauphin ; après avoir
balancé le mérite & les talens des
différentes personnes qui se présen-
toient à son esprit , ou qui lui étoient

Tome II.

A

18. Sep-
tembre.

recommandées , se fixa enfin sur le Duc de Montausier. Il n'ignoroit pas ce qu'en pensoient la plupart des Courtisans ; mais leurs discours malins ne purent offusquer ses lumieres, ni diminuer en rien l'estime qu'il avoit conçûe d'un homme que l'experience lui avoit fait connoître pour un des plus fides, des plus zelez & des plus vertueux Seigneurs de la Cour. Il l'envoya donc chercher, & l'ayant fait entrer secretement dans son cabinet, il lui dit : *qu'il le faisoit Gouverneur de son Fils, parce qu'il croyoit ne le pouvoir mettre en de meilleures mains.* Le Duc se jeta dans le moment aux pieds du Roy, le remercia avec un profond respect, & dit en lui embrassant les genoux, *qu'il ne s'arrêteroit pas à représenter à Sa Majesté son peu de capacité pour remplir dignement l'emploi dont elle l'honoreroit, puisqu'en le choisissant, elle avoit eu sans doute des raisons qu'il ne lui appartenoit pas de combattre ; mais qu'il l'as-*

furoit au moins qu'il étoit disposé à se rendre moins indigne de ses bontez, par un zele & une fidelité inébranlable, qu'au reste il supplioit Sa Majesté de songer que la bonne éducation de Monseigneur le Dauphin ne dépendoit pas uniquement des soins d'un Gouverneur, que les attentions de Sa Majesté seroient infiniment plus efficaces, & qu'il la conjuroit de ne les lui pas refuser. Soyez tranquille, reprit le Prince, je vous seconderai de façon que vous n'aurez sur cela rien à désirer. Ensuite il fit relever le Duc, & après s'être entretenu quelque tems avec lui des différents moyens dont il faudroit faire usage pour former la jeunesse du Dauphin; il le renvoya en lui défendant de découvrir à d'autres qu'à Madame de Montausier & à la Comtesse de Crusol, ce qui venoit de se passer. Le Roy pour quelques raisons, vouloit différer de quelques jours à déclarer son choix; mais le secret qu'il en fit ayant renouvelé les sollicitations

& les intrigues des prétendans , il s'en trouva tellement importuné que pour s'en délivrer , il déclara plutôt qu'il n'avoit résolu , que vainement on briguoit une place qui n'étoit plus à donner , & que celui en faveur de qui il en avoit disposé , étoit le Duc de Montausier.

Il ne restoit plus qu'à installer le nouveau Gouverneur ; le Roy le fit de la manière la plus obligeante. Le Duc étant venu par son ordre, Sa Majesté le présenta à la Reine & à Monseigneur, à qui il adressa ces paroles bien dignes de cet incomparable Monarque , & bien glorieuses pour le Duc de Montausier : *Voilà mon Fils un homme que j'ai choisi pour avoir soin de votre éducation. Je n'ai pas cru pouvoir rien faire de meilleur pour vous & pour mon Royaume. Si vous suivez ses instructions & ses exemples , vous serez tel que je vous desire ; si vous n'en profitez pas , vous serez moins excusable que la plupart des Princes dont on néglige*

de Montausier.

5

ordinairement les premières années ; & moi je serai quitte envers tout le monde, le choix que j'ai fait me mettant à couvert de tout reproche. M. de Montausier également touché des bontez de son Roy , & de la présence du jeune Prince qu'il lui confioit d'une manière si honorable , mit un genou en terre & dit au Dauphin en lui baissant tendrement la main : Recevez , Monseigneur cette marque de soumission & de respect d'un homme , qui pendant quelques années ne vous en donnera pas de pareilles , mais qui en devenant en quelque sorte votre Maître , n'oubliera jamais que vous devez être un jour le sien , & qui sera toujours prêt à sacrifier son repos , ses intérêts , & sa vie pour votre utilité.

Le Roy ne s'étoit pas trompé en comptant sur l'aprobation publique. Aussi-tôt que la nomination de M. de Montausier fut connue à Paris & dans les Provinces , tous les peuples en témoignèrent une joye ex-

traordinaire. On ne doutoit pas que l'héritier, de la Couronne ne devînt digne de la porter, sous la discipline d'un Gouverneur si capable de lui inspirer des sentimens conformes à sa haute destinée. On s'attendoit à voir dans le Dauphin une vive image de Louis le Grand, parce qu'on étoit persuadé que pour former le Fils, le Duc ne manqueroit pas de présenter sans cesse à ses yeux les héroïques vertus du Pere. On s'imaginoit déjà voir sur le Trône un Roy juste, humain, généreux & éclairé, parce que l'équité, la bonté, la grandeur d'ame & les lumieres du Gouverneur ne promettoient rien de moins. Enfin dans la crainte de perdre un jour le plus grand & le meilleur des Rois, on se consolait par l'espérance certaine où l'on étoit, que les leçons & les exemples du Duc de Montausier mettroient le Dauphin en état de remplir parfaitement une place qui deviendrait vuide toujours trop tôt. Ces

sentimens étoient communs à quiconque n'étoit animé que du zele du bien public. Il n'y avoit que les rivaux du Duc & les ennemis de la vertu qui fussent mécontens de la confiance dont le Roy l'honoroit ; mais tout ce que la malignité des uns, & la jalousie des autres purent inventer pour ternir l'éclat de son mérite, ne servit qu'à confirmer le Roy de plus en plus dans le choix qu'il venoit de faire. Il déclara au Duc que son intention étoit, que le Dauphin fust accoutumé de bonne heure au travail, & non pas à l'oisiveté & à la mollesse ; que la peine qu'il ressentoit d'avoir été trop ménagé dans son enfance, le rendroit moins indulgent pour celle de son Fils ; qu'il souhaitoit qu'on le fît non seulement honnête homme , mais encore sçavant s'il étoit possible, & que pour y réussir, il permettoit qu'on employât les réprimandes, les reproches , les punitions mêmes au besoin ; qu'au reste

il entendoit que le Gouverneur eût une pleine autorité sur les études, les exercices, les divertissemens, les compagnies & le choix des personnes qui approcheroient du Prince; que tous les autres Officiers de la Maison fussent subordonnez au Gouverneur, & que rien ne se fit en ce qui concerneroit l'éducation de Monseigneur le Dauphin, que par ses ordres ou de concert avec lui.

Revêtu de tous ces pouvoirs, le Duc de Montausier prêta serment pour les Charges de Gouverneur de Monseigneur le Dauphin, de premier Gentilhomme de la Chambre, & de Grand-Maître de la Garderobe, & se disposa à commencer les fonctions de son principal emploi. Le Président de Périgny étoit Precepteur du jeune Prince depuis un an; M. Milet fut nommé Sous-Gouverneur, & Joyeux premier Valet de Chambre. On nomma aussi trois jeunes enfans d'une naissance distinguée, pour être habituellement

habituellement auprès de Monseigneur *, étudier avec lui, & exciter dans son cœur cette émulation sans laquelle il est rare qu'on fasse de grands efforts.

Ces premiers réglemens étant faits, le Duc entra en exercice, & eut la consolation de voir bien-tôt, qu'il n'auroit pas souvent occasion de faire usage de toute l'autorité que le Roy lui avoit mise en main. Monseigneur le Dauphin étoit né avec les plus belles inclinations. Il étoit doux, affable, libéral, docile aux bons avis & aux instructions qu'on lui faisoit, il avoit l'esprit vif, la mémoire heureuse, le cœur bon & sensible aux miseres qui venoient à sa connoissance; ces qualitez de l'ame étoient accompagnées de toutes les graces du corps; en un mot on voyoit dès lors en sa personne les naissances de toutes ces ver-

*. De ce nombre étoit le jeune Comte de Sainte Maure, pere de M. le Comte de Sainte Maure, aujourd'hui premier Ecuyer du Roy.

tus, qui le rendirent dans la suite les délices de la France, & qui, lorsque la mort acharnée sur la famille Royale, vint l'enlever à l'espoir des Peuples, leur causèrent une douleur, dont ils n'ont pu se consoler, qu'en retrouvant dans le petit-Fils tout ce qu'ils avoient perdu dans son Auguste Ayeul. Tant de bonnes qualitez n'étoient peut-être pas sans quelques défauts ; mais s'il y en avoit, c'étoit uniquement de ceux qu'entraîne nécessairement après soi la tendresse de l'âge & l'indulgence avec laquelle les enfans des Rois sont élevez dans leurs premières années. L'inconvénient ordinaire de l'éducation que donnent les femmes, laisse au moins dans les enfans je ne sçai qu'elle mollesse qui leur fait haïr la peine, & une habitude de vouloir en tout satisfaire leurs inclinations & leurs desirs, contractée par la facilité de leurs Gouvernantes à leur laisser faire à peu près tout ce qu'ils vouloient.

C'est aussi là que se réduisoit tout ce que le Duc de Montausier trouva à réformer dans Monseigneur le Dauphin ; la docilité du jeune Prince lui en facilita le succès. En très-peu de tems il vint à bout de fixer la légèreté de l'enfance , & de dompter une humeur dont les vivacitez n'avoient été que foiblement réprimées. L'espace de six semaines que le Roy alla passer à Chambord, suffit pour opérer un changement que toute la Cour regarda comme merveilleux , & qui fit un grand honneur à celui qui en étoit la principale cause.

Du caractère dont étoit le Duc de Montausier , on n'a pas de peine à s'imaginer avec quel zèle & quelle application il s'acquitta de son nouvel emploi. Dès le moment que le Roy l'en eut chargé , il se regarda comme un homme qui n'étoit plus à lui-même , ni à sa famille , & à qui il n'étoit plus permis d'avoir d'autres vûes , que celles qui pou-

voient tendre à l'utilité de son disciple. Il crut avec raison que tout le Royaume alloit avoir les yeux ouverts sur lui ; & que la moindre négligence le rendroit coupable devant les Peuples, qui lui demanderoient compte des vices ou des vertus d'un Prince né pour faire un jour ou leur malheur ou leur félicité. L'idée sublime qu'il s'étoit formée de son emploi, & la multitude des devoirs qu'il y voyoit attachez, ne firent qu'exciter son courage ; il quitta tout pour les remplir dans toute leur étendue, & mit en œuvre tout ce qu'il avoit d'expérience & d'industrie pour y réussir.

Le plan qu'il se traça rouloit sur deux principes, qui malgré leur simplicité contiennent tout ce que demande l'éducation des enfans, surtout de ceux que leur naissance met au-dessus des autres hommes. Il faut éclairer leur esprit par des connoissances utiles & agréables ; il faut en-

core plus former leur cœur, soit en y faisant naître, soit en y entretenant des sentimens de Religion, d'honneur & de probité. M. de Montausier ne perdit jamais ces deux points de vûë; & l'on ne sçauroit dire à quels assujettissemens il se captiva pour arriver au but qu'il s'étoit proposé. Toujours occupé du désir d'y atteindre, c'étoit là l'unique objet de ses réflexions, persuadé que les maximes générales sont d'un foible secours pour se préserver des vices; si on ne prend soin de les appliquer dans les occasions, à mesure qu'elles se présentent. Il fut inséparable de Monseigneur le Dauphin, & le suivoit en tous les mouvemens pour étudier son caractère & connoître ses inclinations; il couchoit dans la chambre du Prince, & c'est un devoir dont il ne se dispensa jamais que pour les raisons les plus fortes; il assistoit à son lever & à ses prières, il le suivoit à la Messe; pendant l'étude il redevenoit écolier avec

son disciple ; il ne le quittoit pas plus dans les tems destinez au divertissement & au jeu , parce qu'il n'ignoroit pas que c'est alors que les enfans moins retenus montrent ordinairement ce qu'ils sont. La maniere dont ils prennent le plaisir , les sentimens qu'excite en eux le gain ou la perte , les réflexions & les discours que l'un ou l'autre fait naître , décèlent leur ame sans qu'ils y pensent , & instruisent parfaitement un homme attentif de ce qu'il doit cultiver ou retrancher dans son élève. Avec cette vigilance , le sage Gouverneur vit tout ce qu'il y avoit de bon dans le jeune Prince , peu de défauts , & des dispositions admirables pour la vertu. Un fond si riche ranima son zele , & il ne négligea rien pour en tirer tout ce qu'il promettoit.

Il goutoit déjà le fruit de ses travaux , Monseigneur le Dauphin faisoit des progres sensibles , le Roy les voyoit avec satisfaction , & les Cour-

tisans étoient forcez d'applaudir comme lui au succez de M. de Montausier , lorsque Madame son épouse ressentit les premieres atteintes de la maladie qui la mit au tombeau. C'étoit un mal extraordinaire, qui en diminuant peu à peu les forces du corps , alla jusqu'à affoiblir considérablement celles de l'esprit. Le triste état où la Duchesse fut réduite , pénétra le Duc de la plus vive douleur ; il l'aimoit tendrement , & le danger où il la voyoit , redoubloit encore sa tendresse ; les premieres incommoditez n'auroient cependant pas dû effrayer M. de Montausier , si un secret pressentiment ne l'eût averti du malheur qui le menaçoit. Madame de Montausier surmonta son mal pendant quelque tems , mais enfin il augmenta de telle sorte qu'il ne lui fut plus possible d'y résister , ni de le déguiser. Le Roy ayant jugé à propos que Monseigneur le Dauphin le suivît en Flandre , la Duchesse

n'y put accompagner Monsieur de Montausier, & après le voyage la Comtesse de Crussol qui étoit demeurée auprès de sa mere, ne la crut pas en état de paroître davantage à la Cour. Le Duc surpris de ne les y pas trouver à son retour de Flandre, vint promptement à Paris pour en sçavoir la cause. Alors on fut obligé de lui parler sans réserve & de lever le voile qui lui cachoit toute la grandeur du péril où se trouvoit son épouse. Il en fut consterné & dans l'affliction extrême qu'il en conçut, il n'auroit pas balancé à rompre les liens qui l'attachoient à Monseigneur le Dauphin, pour demeurer incessamment attaché au lit de la malade; mais il crut que Dieu demandoit de lui qu'il sacrifiât tout aux devoirs d'une charge à laquelle il avoit été appelé, plus pour le bonheur des autres que pour lui-même. D'ailleurs la Comtesse de Crussol lui promit de ne point quitter sa mere, & il connois-

1669.

soit trop le bon cœur de sa fille pour ne pas se reposer sur les soins ; il retourna donc à la Cour, & seulement une fois par semaine, il venoit voir par lui-même l'état de la malade, dont la Comtesse de Crussol lui mandoit exactement des nouvelles tous les autres jours. La maladie se tourna en langueur, & dans le cours de près de deux années, elle causa à la Duchesse de fréquentes défaillances, qui chaque fois faisoient trembler pour sa vie. M. de Montausier toujours instruit ou témoin de ces espèces d'agonies & de ces vicissitudes de mieux & de pire, étoit sans cesse entre l'espérance & la crainte. Il est plus facile de sentir que d'exprimer combien cette situation est douloureuse ; il y auroit sans doute succombé, si la foi & la religion ne l'eussent soutenu ; mais il trouva toujours dans ces sources les forces nécessaires, pour supporter en héros Chrétien le poids de son affliction. Elle ne put ralen-

tir le zèle dont il étoit en quelque forte dévoré pour l'avancement de son auguste Eleve , & il en donna vers ce tems-là une preuve bien signalée.

670.

Le Président de Perigny, précepteur de Monseigneur le Dauphin, étant mort, le Roy fut embarrassé sur le choix d'un sujet pour remplir cette place. L'esprit de discernement que Sa Majesté connoissoit en M. de Montausier, & l'envie de ne lui associer personne qui ne lui fût agréable, l'engagea à le consulter, ou plutôt à le laisser maître du choix. Le Duc sans hésiter proposa au Roy M. Bossuet, alors Evêque de Condom, & si connu depuis sous le nom de M. de Meaux. Ce ne fut point l'amitié seule qui porta M. de Montausier à lui donner son suffrage. Il avoit en ce tems-là des amis plus intimes que M. Bossuet, qui avec tout autre que cet illustre Prélat, auroient pû entrer en concurrence pour l'emploi de Pré-

cepteur du jeune Prince ; mais quelque idée qu'il eût de leur capacité, celle de l'Evêque de Condom lui parut fort supérieure , & il donna sa voix , au plus digne. Le Roy connoissoit tout le mérite de M. Bossuet ; il l'avoit entendu souvent prêcher les vérités Evangeliques avec cette vive éloquence & cette solidité de raisonnement , qui triomphoit des entêtements de l'esprit & de la perversité du cœur ; il sçavoit le courage avec lequel ce zélé défenseur de la vérité étoit déjà entré en lice avec les hérétiques , les fruits dont le Ciel avoit couronné ses premiers travaux , les illustres dépouilles qu'il avoit rem-
portées sur l'erreur , enfin la réputation qu'il s'étoit acquise par sa science, son zèle, & ses succès ; d'être une des plus fermes colonnes de la Religion, le fleau de l'hérésie, l'honneur de l'Episcopat en France & une des plus brillantes lumières de l'Eglise. Malgré des connoissances si favora-

Le Mar-
réchal
de Tu-
renne,
Made-
moisel-
le de
Duras,
&c.

bles au Prélat , le Roy parut incertain s'il suivroit le conseil de M. de Montausier : *Avez vous réfléchi*, lui dit-il quelques jours après , *sur ce que vous m'avez proposé ? Avez vous songé qu'un Evêque pourra ne vous pas accommoder.* Sire , répondit le Duc , *je ne cherche pas celui qui me conviendra le mieux , mais celui qui est le plus homme de bien , le plus habile & le plus propre à l'emploi auquel vous le destinés.* Si M. de Condom est tel , nous vivrons bien ensemble. *J'en ai garde de jamais rien exiger d'un Evêque , qui puisse déroger au caractère sacré & à la dignité respectable dont il est revêtu.* Une réponse si désintéressée détermina le Roy , & M. Bossuet fut nommé Précepteur du Dauphin ; cependant M. de Montausier ne crut pas avoir encore assez fait pour le jeune Prince , s'il ne mettoit auprès de lui un homme aussi versé dans la belle littérature que M. de Condom l'étoit dans la science de la Religion. Ce n'est pas

que ce grand homme en donnant sa principale étude à la Théologie & à la prédication, eût négligé les lettres humaines; il en connoissoit certainement toutes les beautés, & il avoit sçu en orner son esprit; mais enfin il n'en avoit pas fait son capital, & il étoit juste que pour instruire le Dauphin dans les belles lettres comme dans sa Religion, on lui donnât les deux plus excellens hommes que la France eût alors en ces deux genres.

Le Roy ne pouvoit que se louer du choix qu'il avoit fait du premier par le conseil du Duc de Montausier; il s'en rapporta encore à lui pour le second, & il n'eut pas plus de sujet de se repentir de sa confiance. Le Duc proposa à Sa Majesté, le célèbre M. Huet, depuis Evêque de Soissons & ensuite d'Avranches. Il l'avoit vû plusieurs fois chez Madame de Rambouillet, & en faisant la visite de la Normandie il avoit eu

occasion de l'entretenir familièrement & de le connoître à fonds. Il avoit admiré en lui , outre une profonde érudition , un goût singulier pour les langues sçavantes , dont il possédoit tellement toutes les délicatesses , que ses ouvrages de Prose ou de Poësie latine en particulier , au jugement des plus habiles connoisseurs , n'auroient pas été indignes du siècle d'Auguste. Le Duc jugea qu'avec ce talent M. Huet pouvoit beaucoup contribuer à perfectionner le jeune Prince , en lui découvrant ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs profanes pour orner son esprit , tandis que M. Bossuet pour lui former le cœur , seroit spécialement occupé à lui montrer de la maniere la plus solide , l'origine toute divine de notre Religion , ses progres rapides , malgré les efforts de l'enfer conjuré pour sa ruine , cette protection visible du Ciel qui l'a rendu inébranlable au milieu des plus violentes secousses , & qui l'a établie

trionphamment sur les débris des plus puissantes Monarchies. M. de Montausier flatté de ce projet en hâta l'exécution : Le Roy agréa M. Huet, & sans perdre de tems, le Duc lui fit sçavoir les intentions de Sa Majesté. L'Evêque de Condom connoissoit la capacité de M. Huet, & il fut charmé de l'avoir pour second ; l'amitié jointe à l'estime les unissoit depuis plusieurs années, & cette liaison étoit commune à l'un & à l'autre avec le Duc de Montausier. De cette sorte le Gouverneur & les Précepteurs agirent de concert pour le bien du jeune Prince confié à leurs soins, & il est aisé de comprendre quels fruits il retira des sçavantes instructions de trois Maîtres de ce caractère. Sans rien diminuer de l'honneur que fit aux deux Collègues l'éducation de Monseigneur le Dauphin, je ne craindrai point d'avancer que la principale gloire en est dûë au Gouverneur, puisqu'il est certain que pen-

Dis-
cours
sur
l'Hif-
toire u-
niver-
selle.

dant tout le tems que le Prince fut sous leur discipline, ils n'entreprirent quoique ce soit pour son avancement, qui ne leur eût été suggeré par le Duc de Montausier. Ce fut par ses conseils que M. Bossuet composa cet admirable discours, dans lequel il met devant les yeux de son Eleve, comme sous un seul point de vûë, ou comme dans un seul Tableau, l'histoire de tous les tems & de toutes les Nations du monde, moins pour lui apprendre la suite des siècles, la durée des Empires, & les étonnantes révolutions qui les ont renversez les uns après les autres, que pour lui faire sentir la conduite de la Providence qui a sçu tourner toutes ces révolutions mêmes à la gloire de son nom, & à l'établissement du culte par lequel il veut être honoré. Ouvrage inimitable en toutes ses parties, & où il est difficile de dire ce qu'il y a de plus digne d'admiration, ou la hardiesse du des-
sein.

sein , ou l'ordonnance des figures innombrables dont il est composé, ou l'expression vive & naturelle qui les anime, ou le beau tout qu'elles forment ensemble malgré leur immense diversité, en se réunissant toutes au même centre , qui est la Religion sainte que nous professons.

Ce fut encore par ses conseils, & sur un dessein de son invention que se firent les fameux Commentaires à *la Dauphine*. Le Duc en parcourant les anciens Auteurs, dont les écrits avoient toujours fait ses délices, s'étoit souvent trouvé arrêté, ou par certains tours inusitez, ou par des termes extraordinaires, ou par des obscuritez impénétrables à la plupart des Lecteurs. En vain pour s'éclaircir avoit-il eu recours aux premiers Commentateurs; Qu'y trouvoit-il? Un grand étalage d'une érudition mal placée; de longues explications des endroits les plus intelligibles; des citations fastueuses d'Auteurs Grecs & Latins,

de sçavantes observations sur des choses souvent indifférentes, quelquefois méprisables, & peu dignes des recherches d'un Sçavant; de belles dissertations pour justifier l'injure faite à un mot chassé de sa place, pour y en substituer un autre, qui ne vaut pas mieux, & qui vaut peut-être moins; & au milieu de tout cela, nulle lumière répandue sur les endroits obscurs, où l'on est tenté de croire que le Commentateur ne voyoit pas plus clair que ceux qui le consultent. Pour remédier à ce mal, M. de Montausier imagina un projet de Commentaire beaucoup plus parfait & plus utile. Il vouloit que quand le texte d'un Auteur est obscur par le caractère même du stile, & par le tour de la phrase, on mît au-dessus une exposition du texte même, dans un tour plus aisé, & d'une construction plus nette; si cette obscurité vient d'un terme singulier, ou d'un mot sous-entendu, qu'on expliquât ce terme sin-

gulier par un terme plus commun , & qu'on rétablît à la marge le mot que l'Auteur n'a pas crû nécessaire pour se faire entendre ; qu'enfin si la difficulté vient de certains faits historiques supposez par l'Ecrivain ou de certaines Loix , manières , ou coutumes que le commun des Lecteurs a droit d'ignorer , qu'on rapportât ces points d'Histoire ou de la Fable , qu'on développât ces Loix , ces coutumes , & ces manieres anciennes dans des notes courtes , simples , claires & dégagées de toute érudition superflue. Mais comme le plus grand fruit qu'on doit se proposer de recueillir en lisant les Auteurs , est de bien prendre leur goût , & de se familiariser en quelque sorte avec la langue dans laquelle ils ont écrit , en remarquant leurs tours , leurs expressions , & l'emploi qu'ils ont fait des mots ; le Duc souhaitoit encore qu'à la fin de chaque Auteur on ajoutât une table de tous les termes dont il s'est servi dans son ou-

vrage, & que ces termes se trouvaient répétez dans la table autant de fois que l'Auteur en a sçû faire de différens usages, soit pour en faire mieux connoître les diverses significations; soit pour apprendre la variété des constructions où le même mot peut se rencontrer. M. de Montausier communiqua son dessein à M. Huet, & le chargea de présider à l'exécution; celui-ci accepta la commission; & les libéralitez d'un Roi magnifique jointes à la gloire de contribuer à l'éducation du Dauphin étoient des attraits trop puissants, pour ne pas exciter à un si beau travail tout ce qu'il y avoit de Sçavans dans l'Europe. Mais avant que le Gouverneur pût voir le succès de son invention & de leurs veilles, il eut à essuyer les plus rudes coups dont un cœur sensible comme le sien puisse être frappé.

1671. La maladie de Madame de Montausier, après plus de deux années de

languueur & de défaillances presque continuelles, l'avoit enfin tellement épuisée de forces, que l'on vit approcher de bien près le moment qui termineroit sa belle vie. Le danger prochain de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, fit frémir le Duc de Montausier; il quitta la Cour pour quelque tems, & accourut auprès de la malade, résolu de ne s'en plus éloigner qu'il n'eût recüeilli ses derniers soupirs. En effet, il se tint constamment attaché auprès de son lit, moins encore pour lui procurer tous les soulagemens dont il étoit capable, que pour nourrir sa piété & entretenir sa foi par des discours ou des lectures édifiantes. La Duchesse dont la patience ne se démentit jamais au milieu de ses souffrances, n'écoutoit personne plus volontiers que son époux lui parler de Dieu & de l'éternité, parce que personne ne lui en parloit mieux que lui; mais ces entretiens qui consoloient la malade, re-

nouvelloient les allarmes du Duc, & le mettoient souvent dans un état qui le rendoit aussi digne de compassion que la malade même. Il faisoit réflexion qu'il préparoit à la mort une personne dont il eut de bon cœur racheté la vie au prix de la sienne ; cette pensée l'attendrissoit de telle sorte qu'il étoit obligé de se faire violence pour retenir ses larmes, & cette contrainte lui ôtoit quelquefois la respiration & le sentiment.

Si cependant quelque chose est capable d'adoucir l'amertume qu'il est si naturel de ressentir quand on voit une personne chérie prête à nous quitter pour jamais, c'est une assurance bien fondée, qu'en nous quittant elle va entrer en possession d'une éternelle félicité. Une assurance si consolante pour un Chrétien ne manquoit pas à Monsieur de Montausier ; son illustre épouse n'étoit pas moins distinguée par ses vertus, que par les agrémens du corps, & les talens de

l'esprit ; sa piété toujours égale fut pour elle un antidote invincible contre le poison flateur des passions, & l'air contagieux de la Cour & du grand monde ; dans la rude épreuve où le Seigneur la voulut mettre, sa vertu devint encore plus pure, & la rendit enfin mûre pour le Ciel. Dieu content de sa patience inaltérable, l'appella pour lui en donner la récompense, & pour lui mettre sur la tête une couronne bien plus précieuse que la fameuse guirlande dont elle avoit été couronnée pendant sa vie.

Elle mourut le quinzième de Novembre 1671. âgée de soixante-quatre ans, quittant le monde sans regret, & laissant sa famille dans la plus accablante affliction. En effet, le Duc fut frappé de cette mort comme s'il ne s'y fut pas attendu. Dès que la Duchesse eut expiré, il fut presque impossible de le détacher de ce douloureux objet, pour lui faire prendre un peu de repos. Bien-tôt il se dé-

roba à la vigilance de ceux qui l'avoient, pour ainsi dire, forcé de s'en séparer pour quelque tems; il alla malgré eux jeter de l'eau-benite sur le corps de la défunte; & cette cérémonie ayant renouvelé sa douleur, il se jetta à genoux, les bras & la tête appuyez contre le cercueil, & resta plus de deux heures dans cette touchante situation. Le triste appareil des obsèques fit encore plus éclater les sentimens de son cœur; plus d'une fois il mêla des sanglots au chant funebre des Prêtres, & lorsqu'on déposa le corps de la Duchesse dans le lieu destiné à sa sépulture, il eut besoin

Aux- que sa raison, ou plutôt celle des per-
 Carmé- sonnes qui l'accompagnoient, l'arrê-
 lites du tât. & l'empêchèt de suivre jusques
 Faux- dans le tombeau cette chere partie
 bourg de lui-même. A ces premiers trans-
 S. Jac- ports, succeda une tristesse plus mo-
 ques. derée en apparence; son courage & sa résignation aux volonteis du Ciel le calmèrent un peu; mais son silence,

les

ses soupirs & les larmes qui lui échappoient, cette soumission même aux ordres divins dont il s'armoit sans cesse pour se consoler, ne laissoient pas ignorer combien sa blessure étoit profonde. Il porta tout le reste de sa vie le trait dont il fut percé en ce funeste jour; la Duchesse fut toujours présente à son esprit, & pour s'en retracer incessamment la mémoire, les domestiques ne parurent plus qu'avec une livrée triste & lugubre, foible indice de la douleur toujours récente dont leur maître étoit pénétré.

L'affliction de la fille égala celle du pere : la Comtesse de Crussol donna pendant sa maladie & à la mort de la Duchesse les marques les plus éclatantes de sa tendresse & de sa piété. Renfermée dans la chambre de la malade pendant deux années entieres, elle renonça à tous les plaisirs que lui promettoient sa jeunesse & son rang, pour ne s'occuper qu'aux fonctions les plus pénibles & les plus gênantes

de la charité ; toujours attentive aux besoins de sa mere souffrante , une plainte , un soupir suffisoit pour la faire voler à son secours , & employer pour la soulager tout ce qu'elle avoit d'adresse & de zele ; les infirmités d'une mere , & encore plus la patience vraiment chrétienne avec laquelle elle les supportoit , les allar mes d'un pere & l'état violent où le réduisoit sa douleur retenue captive , déchiroient le cœur de la Comtesse : elle ne s'abatit point cependant tandis que son courage fut nécessaire pour soutenir le leur ; & lorsqu'enfin le moment fatal à la Duchesse fut arrivé , on vit son illustre fille également animée de sentimens de la nature & de ceux qu'inspire la Religion , exprimer ses regrets par les termes les plus sinceres , & se prosterner au pied des Autels , afin d'assurer autant qu'il étoit en elle , par de ferventes prières , le bonheur de celle qu'elle avoit perduë. Digne fille d'une telle mere ,

elle mérita que Dieu & la nature lui rendissent ce qu'elle avoit fait pour l'un & pour l'autre, & lui donnassent une postérité, qui non seulement soutint la gloire de sa naissance, mais qui eût encore pour elle ces sentimens tendres & respectueux qu'elle avoit conservez pour son incomparable mere, même au-delà du trépas.

M. le
Duc
d'Uzès.

Deux sœurs de la Duchesse de Montausier, dont l'une étoit Abbessé de saint Estienne de Reims, & l'autre Abbessé d'Hière, lui rendirent des honneurs funébres conformes à la dignité de la personne qu'elles pleuroient, & à la vive douleur que leur causoit cette perte. L'Eglise d'Hière fut choisie pour cette triste cérémonie ; & au milieu des saints mystères l'éloge de l'illustre morte fut prononcé par cet Orateur fameux, que sa douce éloquence rendit un des plus beaux ornemens de son siècle, que son rare mérite éleva au rang sacré des premiers Pasteurs, & que le Ciel

1672.
2 Jan.

M.
Flechier.

Oraison
funèbre
de Mad.
la Du-
chesse de
Mon-
taulier.

avoit favorisé d'un talent admirable pour louer les grands du monde dans la chaire de vérité, sans rien devoir à la flatterie, & sans intéresser la sainteté de son ministère. Au moins dans cette rencontre, il eut la consolation d'être à couvert des plus légers soupçons, & il n'eut pas de peine à donner des preuves de *la sagesse, de la modération, & de la patience* chrétienne que la Duchesse avoit constamment fait paroître dans les différens états de sa vie. On prévenoit l'Orateur, & en suivant l'ordre de son discours on admiroit, sans surprise, *cette femme forte, qui toujours fidèle à sa Religion, avoit résisté aux faiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil, dans sa plus grande élévation, & au milieu des applaudissemens les plus flatteurs, enfin à la douleur dans le tems de son abattement & de sa mort même.*

Le Roi, les Princes, les Seigneurs, toute la Cour prit part à l'affliction de la famille désolée; & la célèbre

Julie fut regrettée aussi universellement après sa mort, qu'elle avoit été généralement estimée pendant sa vie. Ces regrets publics ne servoient qu'à perpétuer ceux de M. de Montausier, & à entretenir sa douleur ; mais il la surmonta en Héros, & après avoir rendu à son épouse les derniers devoirs, il reprit l'exercice de son emploi, & travailla à l'éducation de Monseigneur le Dauphin, avec cette sérénité & cette tranquillité d'esprit que rien ne fut jamais capable d'altérer.

Tandis que l'Evêque de Condom & M. Huet s'employoient chacun selon son talent à former le jeune Prince, le Duc s'y livroit lui-même tout entier, comme s'il n'eût eû personne sur qui se décharger d'une partie du fardeau. Il ne suffit pas à un Prince destiné au Gouvernement des peuples de sçavoir sa Religion, & d'avoir du goût pour les ouvrages de l'esprit. Cette science & ce goût tout estimables qu'ils sont, doivent influencer

sur ses mœurs, & les grands principes qu'on lui a fait puiser, ou dans l'Histoire sainte, ou dans les Auteurs profanes, s'ils ne passent de la spéculation à la pratique, feront un Prince éclairé, & non pas un bon Roi. Dans cette idée, le Duc de Montausier suivoit toutes les actions du Dauphin, & chacune fournissoit matière à ses sages enseignemens. Une parole bien ou mal dite, une action louable ou irrégulière, un emportement, un caprice, un épanchement de joye, ou une saillie d'humeur & de chagrin ; les prieres, les études, les repas, les exercices du corps, les récréations, les jeux, les promenades, les compagnies, rien n'étoit négligé par cet habile maître, & rien de ce qu'il pouvoit y avoir de bien ou de mal en tout cela n'échappoit à sa vigilance, & ne manquoit de recevoir ou ses loüanges, ou sa censure ; ami de la verité, & ennemi irréconciliable de la flatterie, il s'appliqua sur

tout à faire aimer l'une, & haïr l'autre au jeune Prince. Son exemple donnoit de la force à ses instructions, & pour faire passer ses sentimens sur ce point, dans le cœur de son Eleve, il ne laissoit échapper aucune occasion de signaler sa droiture & sa sincérité.

La premiere fois que Monsieur le Dauphin monta à cheval, étant sorti du Parc de Versailles, il demanda ce que c'étoit que des chaumines qui se présentoient à ses yeux ; on lui répondit que c'étoient des maisons de Païsans, & comme il témoignoit avoir peine à le croire, M. de Montausier le fit descendre de cheval, & l'ayant fait entrer dans la premiere cabane qui se rencontra : *Voyez*, dit-il, Monseigneur, *c'est sous ce chaume, & dans cette misérable retraite que logent le pere, la mere & les enfans, qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos Palais sont ornez, & qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table.*

La piété étant la première règle de la conduite du Gouverneur, il vouloit aussi qu'elle fût la base de toutes les vertus qu'il inspiroit au Dauphin, & il eut toujours le courage de lui en faire pratiquer les devoirs avec toute l'exactitude que pouvoit comporter son âge & son tempéramment. Les Médecins du Prince plus attachés aux maximes de leur art qu'aux Loix de la Religion & de l'Eglise, décidèrent qu'il devoit être dispensé du Carême pendant sa jeunesse ; mais le Gouverneur s'opposa à l'ordonnance, & dit que le Dauphin étoit d'un âge assez avancé, & d'une santé assez forte pour observer l'abstinence prescrite. En vain pour le gagner on alléguait la qualité d'héritier présomptif de la Couronne ; le Duc inébranlable sur son principe, répliqua que les enfans des Rois, & les Rois mêmes étoient assujettis aux Loix de l'Eglise, & qu'ils devoient y être encore plus soumis que les autres, par l'obli-

gation que leur impole leur rang de donner l'exemple aux peuples. Pour terminer le différent, on proposa de s'en rapporter au jugement d'un Prélat; *Je le veux bien*, répondit le Gouverneur; *mais s'il décide contre moi, on ne trouvera pas mauvais que je m'en tienne à la parole de J. C. qui dit que si un aveugle mène un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice.* On crut l'ébranler en lui remontrant que si le Prince tomboit malade, on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui; mais il représenta à son tour qu'on auroit tort de le faire responsable des accidens qu'il ne lui étoit pas possible de prévoir, & qu'une crainte fondée sur un avenir incertain ne l'engageroit jamais à parler contre la justice & contre sa conscience; il fallut plier enfin & abandonner l'affaire à la discrétion du zélé Gouverneur, & l'on n'eut pas sujet de s'en repentir. Le Dauphin sous sa conduite fut élevé sans délicatesse; il alloit souvent

à la chasse, sans avoir trop égard ni au froid ni au chaud, il étoit occupé les journées presqu'entières à des exercices qui se succédoient les uns aux autres; ses répas étoient sobres, les divertissemens ordinaires étoient courts, & ne tarديوient pas à être remplacés par le travail; il observoit toutes les abstinences de l'Eglise, & tout cela ne servit qu'à confirmer sa santé, & à le rendre plus robuste à quinze ans, qu'on ne l'est communément à vingt-cinq. Il ne tomba que deux fois malade pendant tout le tems qu'il fut entre les mains de M. de Montausier, & le Duc lui-même que son zèle pour le bien de son disciple avoit rendu plus éclairé que personne sur le temperament du Dauphin, contribua aussi plus que les Medecins de profession au prompt rétablissement d'une santé si précieuse. Quelques gens trompez ou mal intentionnez voulurent profiter de ces petites maladies pour décrier le Gouverneur

dans l'esprit du Roi ; la Reine prévenue par la tendresse maternelle, se laissa aisément persuader, & prêta l'oreille aux discours de ceux qui pour la flatter attribuoient les incommoditez du jeune Prince, tantôt à une étude outrée, tantôt à des exercices trop violents, toujours à la sévérité exœssive dont ils prétendoient que le Duc de Montausier usoit envers son élève.

Le Roy étoit pere, mais l'amour paternel ne l'aveugla jamais ; il méprisa ces plaintes frivoles, & pour en arrêter le cours il dit une parole bien digne de sa grandeur d'ame & de sa pitié : *Je n'ai qu'un fils ; mais j'aime-
rois mieux qu'il mourût, que s'il n'étoit
pas honnête homme, & qu'il devînt par-
là nuisible à ses peuples.* Une déclaration si marquée des sentimens du Monarque, suspendit pour quelque-tems les coups que l'on vouloit porter au Gouverneur ; mais l'envie lassée de la contrainte où on l'avoit mise, ne cherchoit qu'une occasion

pour faire éclater sa voix , & attaquer avec plus d'avantage celui qu'el-
 1674. le vouloit perdre. Monsieur de Mon-
 tausier donna des armes à ses enne-
 mis sans y penser , en présentant au
 Dauphin un recueil de quelques-unes
 des Maximes qu'il avoit tâché de lui
 inspirer , & qu'il fut bien-aïse de lui
 laisser par écrit , afin qu'il eût la fa-
 cilité de s'en servir comme d'un mi-
 roir fidele ou il pût appercevoir les
 défauts ou les vertus.

Plan
 des Ma-
 ximes
 chré-
 tiennes
 & poli-
 tiques
 de M.
 de
 Mon-
 tausier.

On ne sçauroit parcourir ces Ma-
 ximes sans admirer la vertu , la sa-
 gesse , & le zèle de leur Auteur. Tou-
 tes vont à former un Roy selon le
 cœur de Dieu , pieux , humain , li-
 beral , généreux , équitable , prudent
 & modéré dans le conseil ; ferme &
 constant dans l'exécution ; un Roy
 enfin qui ne connoissant point d'au-
 tre politique que celle qui est ap-
 puyée sur la Religion , mette tout son
 bonheur à faire celui de ses sujets.
 Cette instruction est divisée en 3.

parties. La premiere traite des de-
voirs d'un Prince à l'égard de Dieu :
La seconde comprend ses obliga-
tions à l'égard de ses sujets , & la troi-
sième prescrit les regles de sa con-
duite à l'égard des Princes & des Etats
voisins. Les réflexions qui font tout
le corps de l'ouvrage sont simples ,
courtes , & naturelles ; un grand sens,
un fonds de raison admirable , une
longue expérience dont on voit qu'el-
les sont le fruit , un désir sincère d'être
utile aux peuples en instruisant ce-
lui qui doit les gouverner , en font
tout l'éloge & tout le prix. Sans faire
le Prédicateur ou le Prophète , le Duc
ne touche ce qui regarde la Religion
& la conscience que par rapport à la
politique ; *Un Prince qui a des Chré-
tiens pour sujets , doit , dit-il , par cet-
te seule raison vivre chrétiennement.*
*Quand la pieté ne devroit pas par elle-
même tenir le premier rang , il ne seroit
pas moins obligé par intérêt d'en faire
profession ; tant il est impossible de gou-*

gouverner sagement & heureusement sans elle.

De ce principe une fois établi, suivent naturellement tous les devoirs d'un Souverain à l'égard de Dieu.

» Ce Maître suprême exige les hommages & la soumission des Rois de la terre, comme ils ont droit eux-mêmes, d'exiger des peuples l'obéissance & le respect. Comment

» un Prince trouve-t'il mauvais qu'on ose violer ses ordres, tandis qu'il ose lui-même violer les Loix de son Dieu ? Qu'il sçache que s'il est au-

» dessus des Loix par l'élévation de son rang, il doit y être soumis par piété & par raison ; que les Loix divines assujettissent également le berger dans sa cabane, & le Mo-

» narque sur le trône ; que quant aux Loix humaines, si elles sont mauvaises, il ne doit pas forcer ses sujets à les observer, & que si elles

» sont bonnes, il doit s'y conformer le premier ; qu'il doit employer

„ l'autorité qu'il a sur elles à les cor-
„ riger & à les redresser , mais non
„ pas à les enfreindre. Qu'il n'oublie
„ jamais que son indépendance ne
„ l'exempte pas de rendre compte
„ un jour de son administration au
„ Roy des Rois , & que ce compte
„ sera d'autant plus rigoureux , que
„ pendant sa vie il n'aura rendu
„ compte à personne.

„ Quelqu'absolu que soit le pou-
„ voir des Souverains , ils sont pour-
„ tant forcez de subir le jugement de
„ deux Tribunaux incorruptibles qui
„ ne leur passeront rien , celui de
„ Dieu , & celui de la Renommée.
„ Dieu punira leurs mauvaises actions
„ avec la dernière rigueur dans l'au-
„ tre monde , & la Renommée qui
„ en publiera la honte dans celui-ci,
„ imprimera sur leur mémoire une
„ tache que la suite des siècles ne
„ pourra jamais effacer. Pour éviter
„ ce malheur , les Rois doivent étu-
„ dier leur Religion , s'instruire de

ce qui est proposé à leur foy, ac-
quérir quelque intelligence des divi-
nes Ecritures & une connoissance
raisonnable de l'histoire Ecclesiasti-
que : par là , ils seront en état de
juger de la capacité de ceux qu'ils
consultent ; ils sçauront consulter
comme il faut , & discerner les ju-
gemens & les Juges. Ils doivent se
persuader que ce n'est point le
sceptre & la couronne, mais la vi-
gilance , l'activité , la justice , l'a-
mour des peuples qui font les Rois ;
que comme Dieu a produit les
campagnes , les arbres , & les
plantes pour fournir aux hommes
par leur fertilité , dequoi subve-
nir à leurs différens besoins , il a
de même établi les Rois pour le
bien des Peuples , pour maintenir
la vigueur des Loix , châtier les
méchans , récompenser les bons ,
protéger les innocens , & soulager
les malheureux ; que semblables à
l'astre du jour qui ne refuse à per-
sonne

„ sonne sa chaleur & sa lumiere bien-
 „ faisante , ils doivent aussi répandre
 „ par-tout leurs graces & leurs bien-
 „ faits , plus sensibles au nom aimable Louis
 „ de Peres du peuple & de bien-aimé, XII.
 „ qu'aux titres pompeux, d'invincible Charles
 „ & de Conquérant. VI.

„ Images vivantes de la Divinité
 „ sur la terre , c'est par une applica-
 „ tion constante à procurer le repos,
 „ la tranquillité , l'abondance , & la
 „ régularité des mœurs dans leurs
 „ états , que les Princes peuvent ap-
 „ procher de leur adorable modèle.

„ Un Roy est mis sur le trône de la
 „ main de Dieu , pour être le pre-
 „ mier Chef de la Justice , le premier
 „ Directeur des Finances , le premier
 „ Général des armées , le Gouverneur
 „ de toutes les Provinces , le Tuteur
 „ de tous les pupilles , le Protecteur
 „ de toutes les veuves , le Pere de
 „ toutes les familles , le Défenseur de
 „ tout les opprimez , le Refuge de
 „ tous les misérables , le Vangeur de

„ tous les crimes. Sous le fardeau de
„ tant d'affaires dont il est incontes-
„ tablement responsable , pourroit-il
„ sans offenser le Seigneur dont il est
„ le Ministre , se laisser endormir dans
„ le sein de la mollesse & d'une hon-
„ teuse oisiveté ?

Après ces réflexions M. de Mon-
tausier examine en quoi précisément
doit consister la piété d'un Prince
sur le trône ; „ Ce n'est point , dit - il ,
„ excellemment , par une scrupuleuse
„ observance de certaines pratiques
„ de dévotion usitées dans les cloî-
„ tres , qu'un Roy doit montrer sa
„ religion & sa foy. Assister chaque
„ jour avec respect à la célébration
„ des divins Mysteres , se jeter de
„ tems en tems aux pieds du Roy des
„ Rois , & implorer son secours par
„ des prieres courtes , mais ferventes ;
„ maintenir l'honneur des Autels ,
„ contribuer par ses libéralitez à la
„ décoration des Temples , & à faire
„ subsister honorablement les Minis-

tres du Dieu vivant ; ne donner les
bénéfices Ecclésiastiques qu'à des
sujets d'une vertu & d'une capacité
éprouvée ; avoir soin que ceux qu'il
en aura pourvûs s'acquittent exac-
tement des devoirs qui y sont attri-
chez, & qui ne deshonnorent pas leur
ministere par une vie scandaleuse
ou par un usage prophane du pa-
trimoine des Pauvres ; respecter
cependant leur caractère & par son
exemple inspirer aux peuples la vé-
nération qui leur est dûë ; se servir
de tout son pouvoir pour réprimer
les novateurs en matiere de Reli-
gion ; les regarder comme des en-
nemis dangereux qui animez par
l'esprit de cabale sont toujours prêts
à secouer aussi-bien le joug de l'au-
torité royale , que celui des Pas-
teurs du troupeau de J. C. se sou-
venir pourtant que ce n'est point
par le glaive , mais par la persua-
sion , & si cette voye ne réussit point,
par la privation de toutes charges,

» distinctions , graces & prérogatives ;
» qu'il doit ramener à la vérité ceux
» qui l'ont abandonnée , & punir ceux
» qui demeurent opiniâtement attachés à l'erreur ; vaincre ses passions ; se défendre contre les amorces de la volupté & pour exciter son courage dans ce genre de combat , se remettre sans cesse devant les yeux le funeste exemple d'un David , d'un Salomon & de tant d'autres Princes , qui distinguez par une valeur & une sagesse extraordinaire , sont tombez , faute de constance , dans les plus honteux excès ; se déclarer hautement contre les impies & les libertins ; faire une guerre ouverte aux hypocrites , & aux flatteurs ; bannir de sa Cour la corruption & les scandales ; servir Dieu dans la sincérité de son cœur , & ne rien omettre pour le faire servir de même par tous les sujets ; voilà ce qui fait un Roy vraiment Chrétien , & c'est ainsi qu'un Saint

„ Louis sans rien perdre de sa grandeur & de son courage héroïque, a sçu se rendre sur le Trône aussi respectable par sa pieté, que terrible par ses armes.

Telle est l'idée des Maximes contenues dans le Recüeil dont nous venons de parler ; ce n'est que la premiere partie du dessein que le Duc de Montausier avoit dessein d'exécuter pour l'instruction de son auguste Eleve ; mais le tems & la santé , ne lui permirent pas de mettre la derniere main aux deux dernieres parties d'un ouvrage dont il ne s'est trouvé dans ses papiers que des lambeaux détachés & mal assortis. Nous en allons ramasser quelques-uns , qui par leur varieté & l'ordre dans lequel nous tâcherons de les exposer pourront faire moins regretter la perfection que leur Auteur auroit pû leur donner lui-même.

„ Ce n'est pas assez pour un Roy
„ d'être pieux & fidelle aux exercices

de sa religion , il ne rend point à Dieu tout ce qu'il lui est dû , tant dis qu'il ne remplir pas avec la même fidélité tout ce qu'il doit à ses sujets.

Les différens rapports du Prince avec ceux qui sont soumis à son Empire , & les conditions diverses des personnes dont il est le Maître , sont la juste mesure de ses devoirs à l'égard de ses peuples.

Egal par la nature aux autres hommes ; il doit être sensible à toutes les misères de l'humanité , & rejeter avec horreur tout ce qui peut rendre son gouvernement onéreux.

Le malheur des Princes , même les plus humains , est souvent de n'avoir jamais rien souffert , & faute d'une expérience personnelle ; de n'avoir pas l'idée de ce que l'on peut souffrir. Pour suppléer à ce défaut qui met obstacle aux effets de leur générosité naturelle , qu'il

seroit à désirer que toujours ils se
fissent instruire par des Ministres
fidelles , & que de tems en tems
ils s'instruisissent par leurs propres
yeux , de tant de miseres qu'on a
soin de leur cacher :

Seroit-ce avilir la Majesté Royale
que d'imiter avec précaution les
déguisemens usitez par plusieurs
Princes Orientaux , & de se mettre
à portée par cette innocent artifice
d'entendre les plaintes ou les bené-
dictions des peuples , sans avoir à
craindre que la vérité n'en soit al-
terée par la timidité , ou par l'en-
vie de plaire ?

On a vû des Rois pendant un
voyage, ou dans des parties de Chas-
se , entrer sans se faire connoître
dans des chaumines de laboureurs, &
dans des boutiques d'artisans, exami-
ner curieusement , & jusqu'au plus
plus grand détail les peines atta-
chées à leur condition , se mettre
au fait de leurs chagrins , & ap-

„ prendre par leur bouche ce qu'ils
„ auroient peut-être toujours ignoré;
„ que des millions d'hommes gémis-
„ sent dans la plus triste indigence,
„ tandis que les Princes nagent au
„ milieu des délices, & qu'il dépend
„ presque toujours d'eux seuls, de
„ faire cesser les misères, & de sécher
„ les larmes de tant de malheureux.
„ Un Roy est le pere du peuple :
„ quelles attentions, quelle bonté,
„ quelle affabilité, cette qualité ai-
„ mable ne fait-elle pas attendre de
„ lui ? & quel retour d'attachement
„ & de reconnoissance ne doit-il pas
„ lui-même espérer de son peuple,
„ s'il le traite véritablement en pere,
„ & s'il regarde tous ses sujets com-
„ me ses enfans ?
„ Les François plus qu'aucune au-
„ tre Nation du monde, ont pour
„ leurs Rois un respect mêlé d'amour
„ & de tendresse, qui depuis les plus
„ grands jusqu'aux plus petits les rend
„ extraordinairement sensibles au
bien

„ bien & au mal de leur Monarque ;
„ les prospéritez les font éclater en
„ transports d'allegresse ; les mal-
„ heurs quelque légers qu'ils soient
„ les jettent dans la consternation ;
„ l'intérêt & la gloire du Prince ,
„ fussent-ils séparés de l'utilité pu-
„ blique , trouvent également dans
„ tous les membres de l'Etat des dé-
„ fenseurs toujours prêts à lui sacri-
„ fier & leurs biens & leurs vies.
„ Heureux Princes de trouver dans
„ des sujets autant , je ne dis pas , de
„ de serviteurs , mais d'enfans affec-
„ tionnez ! Peuple heureux de trou-
„ ver dans les Princes qui le gouver-
„ nent dequoi justifier le tendre
„ amour qu'il a pour eux !

„ La qualité de Maître n'est pas
„ moins essentielle dans un Roy que
„ celle de Pere , & lui prescrit
„ des devoirs également indispen-
„ sables. Comme pere il doit se faire
„ aimer ; comme Maître il doit se
„ faire craindre & respecter : un pere

„ cesse d'être bon , quand par une
„ molle indulgence il souffre que ses
„ enfans mêmes méprisent les ordres,
„ & résistent à son autorité. Un Roy
„ ne travaille pas efficacement à ren-
„ dre les peuples heureux , lorsqu'il
„ ne réprime pas avec vigueur la
„ violence , l'indocilité , & la rébel-
„ lion. La dureté est un vice tou-
„ jours odieux , mais la fermeté est
„ une vertu toujours nécessaire.

„ Dispensateur absolu des graces &
„ des châtimens , un Roy doit les
„ distribuer avec la plus juste équité.
„ Il tient d'une main la balance , de
„ l'autre le glaive de la Justice ; la fa-
„ veur & la brigue ne doivent jamais
„ faire pancher l'une , l'autre doit ef-
„ frayer & punir le seul coupable.

„ Quoiqu'un Roy soit chargé du
„ Gouvernement , ce seroit une er-
„ reur de croire qu'il est obligé à tout
„ faire par lui-même. Qui veut tout
„ faire , ne fait rien , & souvent ces
„ vastes génies qui embrassent tout ,

» s'arrêtent à des minucies , tandis
» qu'ils négligent des affaires essen-
» tielles.

» Le grand art pour régner avec
» gloire est de sçavoir choisir des Mi-
» nistres éclairés , vertueux & vérita-
» blement zélés pour le bien public.
» Ce choix fait , il faut laisser à cha-
» cun dans son district , le détail des
» affaires , & se réserver le soin d'e-
» xaminer si leur conduite répond à
» l'idée qu'on a eue de leur capacité
» & de leur désintéressement en les
» employant.

» Un Roy est comme un pilote
» dans un Vaisseau , & comme le
» premier mobile dans le Ciel. Que
» diroit-on d'un Pilote qui laisseroit
» le timon pour faire lui-même les
» manœuvres nécessaires ? & tous ces
» corps celestes qui roulent avec tant
» d'ordre & de majesté sur nos têtes,
» d'où tiennent-ils leur mouvement
» sinon du premier mobile , qui , situé
» dans la région la plus élevée fait

“ tout mouvoir au-deffous de lui , par
“ une communication générale du
” mouvement qui lui est propre. C’est
” ainsi que du haut de son Trône , &
” sans s’abbaissier à des détails inutiles,
“ un Prince habile , vigilant & judi-
“ dicieux décide de tout , règle tout ,
“ anime tout dans l’Etat , par le mi-
“ nistère de ceux auxquels il com-
“ munique son autorité & sa puis-
“ sance.

“ Une probité exacte & fondée
“ sur la Religion ; un zèle sincere du
“ bien public ; un détachement par-
“ fait de son intérêt particulier ; une
” science consommée des affaires ac-
” quise par un long usage ; un esprit
” éclairé , vif sans précipitation , so-
” lide sans lenteur , une ame élevée ,
” ferme & constante , pour former
” de grands desseins & les executer
” avec succès ; un cœur bon & com-
” patissant , qui veuille du bien à tout
” le monde , & qui ne témoigne d’a-
” version , de haine , ni de dureté pour .

» personne ; une réputation illustre
» méritée par des services déjà ren-
» dus ; un âge mur ; un grand amour
» pour le travail : un courage que les
» difficultez , les menaces , les pro-
» messes , la peine & le plaisir ne puis-
» sent ébranler ; un abord aisé , des
» manieres affables , une disposition
» généreuse à sacrifier son tems , sa
» santé , ses biens pour le service du
» Prince & l'utilité des peuples. Tel-
» sont les qualitez nécessaires pour
» former un grand Ministre. Tel est
» le précieux trésor qu'un Roy sage
» doit chercher , & qu'il ne dérer-
» rera pas sans peine. Le vrai méri-
» te est modeste , & sur-tout il n'ai-
» me pas à se produire à la Cour.
» Souvent c'est dans le fonds d'une
» Province éloignée , que se ren-
» contrera sous le boisseau cette vive
» lumiere , qui éclaireroit un grand
» Royaume si elle étoit mise sur le
» chandelier , par un Roy assez zélé
» pour la chercher & assez heureux
» pour la trouver.

„ Une autre extrémité condamna-
„ ble , ce seroit d'être tellement préoc-
„ cupé de ses propres lumières , qu'on
„ regardât comme au-dessous de soi ,
„ de se servir des lumières des autres.
„ Lorsqu'une fois un Prince a eu le
„ bonheur de trouver un Ministre
„ dans qui la pieté & le désintéresse-
„ ment sont joints à l'habileté & au
„ génie pour les affaires , il en tire
„ un double avantage , parce que non-
„ seulement l'Etat en est mieux gou-
„ verné ; mais encore en ce que si
„ les choses ne réussissent pas , on ne
„ sçauroit s'en prendre qu'à la fortu-
„ ne , & que si elles réussissent , c'est
„ toujours sur le Prince qu'en rejaille
„ tout l'honneur.

„ Le présent le plus précieux qu'un
„ Roy puisse recevoir du Ciel , est un
„ cœur docile à la vérité , & aux
„ bons conseils , lors même qu'ils ne
„ sont pas agréables. Mais comment
„ la vérité lui fera-t'elle entendre sa
„ voix , s'il ne lui permet de parler

librement, & s'il ne reçoit pas ses
oracles, soit qu'ils soient favorables,
ou fâcheux, avec la même tran-
quillité.

Le plus sûr moyen de connoître
les vrais sentimens des personnes
que l'on consulte, est de cacher
soigneusement les siens, & c'est un
talent qu'un Roy doit acquérir,
quand il ne l'a pas reçu de la na-
ture. La finesse, la fourberie, l'ar-
tifice deshonnorent la Majesté du
trône; mais un secret impénétra-
ble sur les affaires importantes, une
discretion prudente, & une sage
dissimulation en sont les plus fer-
mes appuis. La franchise & la can-
deur sont le caractère commun de
nos Rois, & l'Histoire leur rend sur
ce point un glorieux témoignage;
mais quand ces aimables vertus
n'ont pas eû pour compagnes la
prudence, & la discretion, com-
bien de victimes n'ont-elles pas lais-
sé immoler par la perfidie cachée

Le Roy
Jean, &
le Roy
Fran-
çois I.

Louis
XI.

„ d'un ennemi artificieux. Un seul
„ de nos Monarques en prenant une
„ route opposée n'éprouva pas un
„ meilleur sort ; toujours trompé par
„ ceux qu'il prétendoit tromper lui-
„ même, il se vit plus d'une fois sur
„ le panchant de sa ruine ; tout occu-
„ pé de ses intrigues , il vécut sans
„ grandeur , & mourut peu estimé
„ de ses ennemis , plus rusez enco-
„ re que lui , & peu regretté de ses
„ peuples , à qui ses finesse avoient
„ été aussi nuisibles , qu'elles lui
„ avoient fait peu d'honneur.

„ Loin donc d'un Prince généreux,
„ & sur-tout d'un Prince Chrétien ,
„ cette maxime damnable dictée par
„ l'esprit de ténèbres , que qui ne sçait
„ pas dissimuler ne sçait pas régner , &
„ qu'entre les Potentats, le plus sage &
„ le plus habile , est celui qui sçait le
„ mieux tromper. Un sage tempéra-
„ ment de franchise & de réserve est le
„ grand secret pour régner avec gloire.
„ Ici comme ailleurs les deux extrê-

„ mitez sont dangereuses , l'Histoire
„ en présente deux exemples signa-
„ lez ; mais pour comprendre la dif-
„ ference qu'il faut mettre entre ces
„ deux excès , il suffit de songer que
„ l'on révère moins la mémoire de
„ Louis XI. que celle de François I.
„ Trois sortes de situations où les
„ Rois peuvent se trouver , deman-
„ dent d'eux une égale sagesse. Les
„ troubles intestins, les Guerres étran-
„ geres , & une longue paix.

„ Les troubles de l'Etat ont pour
„ cause , ou l'ambition des grands ,
„ ou le mécontentement des peuples.
„ Les premiers doivent être toujours
„ réprimés avec fermeté , parce que
„ la passion qui les anime ne sçauroit
„ jamais se justifier ; mais les seconds
„ doivent être ménagés , parce que
„ d'ordinaire ils ne se plaignent pas
„ sans quelque raison. Des imposi-
„ tions exorbitantes mises sans égard
„ aux facultez de ceux qu'on en ac-
„ cable , & exigées avec inhum

„ par des Financiers avides , excitent
„ pendant quelque-tems des gémisse-
„ mens, des plaintes & des murmures ;
„ bien-tôt , si l'on n'apporte point de
„ remède au mal , la douleur se change
„ en fureur ; les peuples épuisez cher-
„ chent à se dédommager, en dépouil-
„ lant ou même en immolant ceux
„ qu'ils regardent comme les au-
„ teurs de leur misère. Funeste ex-
„ trémité qui fait souvent retomber
„ sur le Monarque , la haine qu'on a
„ conçue contre ses Ministres , & qui
„ d'une plainte peut-être bien fondée
„ conduit à ces révoltes ouvertes que
„ nul prétexte & nulle raison ne peu-
„ vent autoriser ! C'est alors qu'un
„ Prince habile & sage fait éclater
„ les plus sublimes vertus la justice &
„ la bonté ; par l'une il punit les pre-
„ miers auteurs de la rebellion , &
„ châtie séverement ceux qui l'ont
„ occasionnée ; par l'autre il établit de
„ sages réglemens , qui puissent con-
„ tenir les exacteurs des tributs dans

„ les bornes de l'humanité , & les
„ peuples dans une juste obéissance.

„ Quoique la paix soit le plus grand
„ de tous les trésors , & que l'olive
„ pacifique orne aussi-bien le front
„ d'un grand Roy que les lauriers
„ militaires , il faut cependant quel-
„ quefois tirer l'épée & s'engager dans
„ des guerres indispensables. La né-
„ cessité seule doit les faire entrepren-
„ dre ; plus de prudence encore que
„ de valeur est nécessaire pour en as-
„ surer le succès , une défiance légi-
„ time de l'inconstance de la for-
„ tune en doit faire souhaiter la fin.

„ Qu'il est beau pour un Prince
„ généreux & bouillant de courage ,
„ de s'arrêter dans le cours de ses
„ victoires , de se contenter d'avoir
„ humilié ses ennemis , & de renon-
„ cer au vain titre de Conquérant ,
„ pour rendre le calme aux peuples ,
„ que le bruit de ses armes avoit jet-
„ té dans la consternation ! Mais la
„ paix qui fait la gloire du Prince

„ dont elle est l'ouvrage , doit faire
„ le bonheur de ses sujets. C'est un
„ tems de repos , & non d'oïiveté.
„ Faire fleurir le commerce ; procu-
„ rer le retour de l'abondance ; conf-
„ truire des édifices qui servent à
„ orner les Villes , ou à entretenir
„ le respect dû à la Majesté Royale ;
„ animer par les récompenses & par
„ des distinctions honorables ceux qui
„ cultivent avec soin les sciences &
„ les arts utiles ; se disposer de loin
„ à la guerre , & préparer les Troupes
„ à des batailles sérieuses par des
„ combats innocens , ce sont-là les
„ occupations qui peuvent faire d'un
„ Roy pacifique , un Roy mille fois
„ plus aimable & plus glorieux , que
„ ces Princes inquiets qui ne se plai-
„ sent que dans le tumulte des armes ,
„ & mettent tout leurs plaisir en ce
„ qui fait la désolation des autres.
„ Dans l'état où se trouve aujourd'hui
„ le monde , il n'est point de Roi quel-
„ que puissant qu'il soit , qui puisse

» avec prudence & sûreté , ou mé-
» priser ou négliger ses voisins : L'am-
» bition , l'intérêt , la haine ou la ja-
» lousie peuvent les armer & les
» unir contre lui ; il faut déconcer-
» ter leurs projets , rompre leurs in-
» trigues , dissiper leurs ligue , ga-
» gner les uns , ménager les autres ,
» ne se faire haïr d'aucun , mais se
» faire craindre , ou du moins respec-
» ter de tous.

Nous arrêterons ici le Lecteur , de crainte qu'une plus longue suite de maximes ne lui devint ennuyeuse ; il nous suffit d'avoir donné quelque idée de la noble hardiesse avec laquelle M. de Montausier découvroit à son Auguste Disciple des vérités , qu'on ne cache que trop souvent aux enfans des Rois. Le Gouverneur fut assez heureux pour les faire goûter au Dauphin ; ce jeune Prince les écoutoit avec docilité , & fit voir dans mille circonstances de sa vie , qu'elles s'étoient profondément gravées dans son

cœur ; malgré tout ce que les envieux du Duc de Montausier purent faire pour envenimer les intentions , & tourner en poison les préservatifs salutaires que son zèle offrit à son élève contre tous les dangers qui environnent le Trône. Le Duc fut attaqué de la manière la plus indigne ; on forma des complots pour le perdre , mais tous ces projets furent confondus , & la vertu du Gouverneur en triompha. C'est la cause , le progrès & les suites de ces intrigues qu'il nous reste à développer dans le Livre suivant.

L I V R E S I X I E M E .

SI les Maximes de M. le Duc de Montausier furent favorablement reçues du jeune Prince , pour qui il les avoit recueillies , elles n'éprouverent pas le même sort de la part d'une foule de courtisans corrompus , qui le regardoient comme des instrumens

de leur ruine. Le Dauphin se faisoit un devoir de parcourir le Recueil, & un plaisir de le montrer à toutes les personnes qui l'approchoient; mais la plupart de ceux à qui il en faisoit l'éloge, n'en jugeoient pas comme lui, & n'oublioient rien pour lui inspirer le mépris qu'ils affectoient eux-mêmes pour ce petit ouvrage. C'étoit se moquer selon eux, que de prétendre former un Roi sur ces regles, & sur ces principes; ils disoient que les Princes ne se doivent pas conduire de la sorte, que s'ils étoient si fidèles observateurs du droit & de la justice, & si rigoureux à punir la licence & le vice, ils seroient plus propres à conduire un Monastere, qu'à gouverner un Royaume, & qu'enfin on ne pouvoit bien réussir dans le gouvernement des peuples, lorsqu'on s'attachoit trop aux Maximes de la Religion. Ils ajoûtoient encore que le Gouverneur donnoit trop à son zèle, en voulant porter son élève à une per-

fection où nul homme ne peut atteindre, & en prétendant réunir en sa personne des qualitez que l'on n'a jamais veues ensemble; qu'il proposoit au jeune Prince les chimères d'un esprit malade pour regles de sagesse; qu'il tomboit visiblement dans cet excès de la justice que l'Ecriture condamne; & que s'il étoit louable d'écouter ses instructions, il étoit impossible de les suivre.

Le Duc de Montausier qui avoit prévû ces attaques, avoit eu soin aussi d'y préparer le Dauphin, & de lui fournir des armes pour le repousser. A la tête du Recueil dont nous parlons, il avoit mis une espee d'Épître ou de discours préliminaire, dans lequel il se propose d'engager le Prince à goûter la morale qu'il lui enseigne, par tous les motifs les plus capables de faire impression sur son cœur. Mais il insiste particulièrement à le prémunir contre les suggestions pernicieuses du libertinage & de la
flatterie

Ratterie ; il lui fait une vive peinture de ces lâches adulateurs, de ces Politiques impies ou de ces Ministres intéressés, qui pour faire leur cour, & pour couvrir leurs vèxations & leurs désordres, mettent en mouvement tous les ressorts imaginables pour fasciner les yeux du Prince, & écarter de lui jusqu'à l'ombre de la vérité. *Je prévois, dit le zélé Gouverneur à son Auguste élève, je prévois que ce Recueil, que je vous présente m'attirera la haine d'un nombre infini de gens, parce qu'il choque les intérêts & les desseins de ceux qui n'ont ni la crainte de Dieu, ni le bien public, ni le service du Roi devant les yeux, mais seulement leur ambition, leur credit, leur intérêt. Tous les ennemis de l'ordre & de la solide piété se déclareront contre moi, parce qu'ils trouveront leur condamnation dans ces Maximes ; ils s'efforceront de décrier les preceptes que je vous donne ; ils en feront des railleries ; il les traiteront de ridicules, de*

chimériques & d'impossibles ; mais j'aurai pour moi toutes les personnes qui font profession d'honneur & de vertu , qui seront charmées de voir inspirer aux Souverains des sentimens capables de les faire regner avec gloire , & de procurer la félicité publique.

Vous même , Monseigneur, continuez il , par votre sage conduite vous ferez le principal éloge de ces instructions , & vous justifierez leur auteur. Tout vous invite à les pratiquer , votre naissance vous y porte ; les heureuses semences de vertu que la main de Dieu a répandues dans votre ame , vous y préparent dès votre enfance. Le Roi vous y excite par les grands exemples qu'il vous donne de toutes les vertus Royales , par la peine qu'il prend de vous dresser lui-même des mémoires & des instructions pour vous faire marcher un jour sur ses traces glorieuses , & par les exhortations touchantes & solides , qu'il veut bien vous faire de tems en tems. Il n'est pas jusqu'à sa devise , qui ne vous apprenne les de-

voirs d'un grand Roi ; il a choisi le Soleil pour lui servir de corps, parce que cet astre est le modele de la conduite de tous les Souverains. Ils doivent comme lui, estre actifs, vigilans, infatigables, libéraux, & bienfaisans ; comme lui produire par tout l'abondance, distribuer les richesses, faire naître les fruits, disperser la lumiere, apporter la sérénité, dissiper les nuages, apaiser les tempestes, & répandre par tout leurs clartés, & leurs influences favorables.

Les précautions que le Duc avoit prises pour mettre le Dauphin à l'épreuve de la séduction, au lieu d'arrêter les séducteurs, ne servirent qu'à aigrir davantage contre un homme qui sçavoit si bien les démasquer & les faire connoître ; ils n'avoient pas seulement à décrier la vertu pour justifier leurs vices, mais ils avoient encore à se venger d'un ennemi redoutable, qui ne cherchoit pas moins qu'à les perdre sans ressource, dans l'esprit de son élève. Animez de cet

intérêt personnel, ils couvrirent leur vengeance sous le voile specieux de zele & d'attachement pour le bien solide du Prince ; ils renouvelerent les anciennes plaintes, & crièrent plus haut que jamais, que le *Gouverneur étoit un homme dur, & un maître impitoyable, qui sans égard pour la dignité & la délicatesse du Dauphin, l'élevoit comme un enfant destiné à gagner son pain à la sueur de son front : qu'il l'accabloit sous le poids du travail ; qu'il lui refusoit la plupart des divertissemens convenables à son âge & à son rang ; qu'il sembloit prendre à tâche d'en faire un pédant herissé de Grec & de Latin, & que si on n'y prenoit garde, il rendroit l'heritier présomptif de la Couronne bien plus propre à régenter un classe, qu'à gouverner un grand Royaume.* Ces discours furent écoulez & applaudis par tout ce qu'il y avoit de gens intéressés à flatter le jeune Prince, dont on briguoit déjà la faveur. Une troupe de jeunes gens de la premiere dis-

inction , formoient la Cour ordinaire du Dauphin ; & comme le Duc de Montausier le quittoit encore moins aux heures qu'il passoit à se divertir avec ses jeunes courtisans , qu'aux heures consacrées à l'étude. Il eut plus d'une fois occasion de mettre un frein à la licence d'une jeunesse, qui cherchoit à se rendre agréable par toutes sortes de moyens. Quoique le Gouverneur eût pour eux tous les égards qui étoient dûs à leur naissance , & qu'il leur ménageât auprès du Dauphin toute la considération qu'ils méritoient par cet endroit , il ne laissa pas de faire des mécontents par la franchise avec laquelle il les reprenoit , lorsqu'ils venoient à s'échapper , & par les suites que leur faisoit craindre son attention à écarter du Prince , ceux dont il soupçonnoit la vertu.

De ces jeunes gens , les uns étoient encore dans cet âge où l'on est ennemi de toute correction , & haïs-

soient le Gouverneur précisément parce qu'il étoit Gouverneur ; les autres plus âgez , & de mœurs moins innocentes avoient peur que les effets ne suivissent les menaces d'un homme , dont ils connoissoient l'incorruptible fermeté , & qu'ils ne reçussent enfin l'affront de se voir bannis de la Cour ; les parens bien loin d'être charmez de la discipline exacte où l'on vouloit faire vivre leurs enfans , se firent les défenseurs d'une folle jeunesse , & se plaignirent avec hauteur de ce qu'on sembloit vouloir les éloigner du Prince , & établir la fortune des uns sur les ruines des autres , que ces distinctions étoient odieuses , & qu'il n'appartenoit point au Duc de Montausier de les faire. Des courtisans corrompus , & des femmes coquettes , qui n'aspiroient qu'au moment de donner au jeune Prince le goût de la volupté , ne pouvoient sans murmurer se voir fermer tout accès auprès de sa personne , & joigni-

rent leurs plaintes à celles des autres. Des gens même de probité , à demi persuadés par des discours dont ils ne soupçonnoient pas la malice. Les meilleurs amis du Duc , ses parens, jusqu'à la Comtesse de Crussol sa fille , effrayée de cette espece de soulèvement général , crurent une partie de ce qu'on reprochoit au Duc ; & lui conseillèrent de donner quelque chose à la voix publique ; de se relâcher un peu de sa vigilance , & de ménager davantage la jeunesse qui approchoit de son élève ; que les mécontents le pourroient mettre mal dans l'esprit du Prince , & que c'étoit risquer à se perdre lui & sa famille.

La Reine , qui malgré sa piété & sa raison , écoutoit peut-être un peu trop la tendresse maternelle , fut alarmée de ce qu'on avoit soin de lui rapporter de la conduite du Gouverneur avec le Dauphin. L'étude , le travail , & la contrainte , quoique

modérée où l'on assujettissoit son fils, lui sembloient un fardeau intolérable, sous lequel elle trembloit qu'il ne succombât bien-tôt. Elle se plaignit plus amèrement que personne, & secondée par les ennemis secrets du Gouverneur, elle vint à bout de communiquer au Roi ses allarmes.

Jusques-là M. de Montausier avoit méprisé les vains discours, que des gens oisifs ou jaloux, tenoient sur sa conduite ; mais quand il vit qu'on cherchoit à le rendre suspect à son Maître, il se crut obligé de la justifier dans l'esprit de Sa Majesté. Pour cela il résolut de répondre par ordre aux différens reproches qu'on lui faisoit, & de mettre ses raisons par écrit, afin que le Roy pût les lire à loisir, pour en mieux sentir la solidité. Cette espece d'apologie est remplie de réflexions si sages, le stile en est si noble, & l'arrangement si beau, que je croirois faire tort à la mémoire de M. le Duc de Montausier, &

au public, si je ne la mettois pas ici dans toute son étendue.

A U R O Y.

„ Dans toute la France, & par-
„ ticulierement à la Cour, hommes
„ & femmes, sçavans & ignorans,
„ sages & insensés, parlent de l'édu-
„ cation de Monseigneur le Dau-
„ phin. Je ne m'en étonne pas, Sire,
„ puisqu'on n'est que trop porté à
„ raisonner bien ou mal des choses
„ dont on n'a pas à rendre compte,
„ Il n'est pas surprenant que tout le
„ monde s'entretienne d'une chose
„ qui interesse tout le monde. Mais
„ ce que j'admire, c'est que les per-
„ sonnes, mêmes les plus sages, par-
„ lent sur cette matiere sans connois-
„ sance de cause, & condamnent les
„ parties sans les entendre. On ne
„ voudroit pas regler la plus petite
„ affaire, sans en avoir pris aupara-

« sans aucun examen ; on s'érige en
» Juge , & on décide souverainement
» de la conduite qu'on doit tenir dans
» l'affaire la plus importante du
» Royaume.

» Mes censeurs condamnent pres-
» que toutes les manieres dont on
» s'y prend pour élever M. le Dau-
» phin , & disent avec confiance ,
» comme s'ils y avoient bien pensé ,
» ce qu'il faudroit faire au lieu de
» ce qu'on fait. Peuvent-ils donc
» croire ces gens si capables , que
» des personnes choisies par le Prin-
» ce du monde le plus éclairé , &
» qui d'ailleurs ne sont pas depour-
» vûes tout-à-fait de lumieres & d'in-
» telligence , ne voyent pas avec
» toute leur application , ce que
» voyent avec tant de facilité , des
» gens qui ne sont aucunement en-
» gagez dans l'affaire dont il s'agit ,
» & qui n'y pensent que par hazard ?
» Qu'ils ayent tant de bonne opi-
» nion qu'il leur plaira de leur suffi-

55 fance , mais qu'ils ne croient pas
22 si légèrement, que les autres soient
22 aveugles. Ils devroient au moins
22 suspendre leur jugement , & con-
22 sultcr sur une matiere de cette na-
22 ture , ceux qui voyent les choses
22 de plus près. Si l'on observoit cet-
22 te règle de la justice , on trouve-
22 roit que non seulement je vois ce
22 que voyent les autres , mais que je
22 vois encore beaucoup au - delà.
22 Ce qui ne vient point en moi d'u-
22 ne capacité supérieure , mais seule-
22 ment de ce que je pense sans cesse
22 aux devoirs de ma charge , & que
22 les autres n'y réfléchissent pas mê-
22 me quand ils en parlent. Le re-
22 proche le plus universel , est que
22 l'on fait trop étudier M. le Dau-
22 phin ; que son occupation ordinai-
22 re , est une occupation inutile ;
22 qu'il vaudroit mieux lui apprendre
22 à vivre ; que la science du monde
22 est la véritable science de ceux qui
22 sont nez pour commander ; qu'en-

» fin il est nécessaire qu'un Prince
» soit honnête homme , mais qu'il
» ne lui convient pas même d'être
» sçavant. Ces raisonnemens seroient
» justes , si nous négligions ce qui
» doit être notre but principal , &
» ce qui l'est en effet , pour songer
» uniquement à ce qu'il y a de moins
» essentiel.

» Mais si l'on étoit plus équitable
» & moins prévenu , on verroit que
» les enfans de quelque condition
» qu'ils soient , doivent être occu-
» pez , & qu'ils ne le sçauroient être
» plus utilement qu'à l'étude ; que
» le sort des Princes seroit bien mal-
» heureux , s'il falloit qu'ils se distin-
» guassent des particuliers par l'oisi-
» veté & par l'ignorance ; que M.
» le Dauphin donnant quelques heu-
» res à ses livres , & le reste du tems
» à la Cour , il apprend également
» les sciences par l'étude , & le mon-
» de par l'usage , & qu'enfin rien ne
» peut tant l'aider à être honnête

» homme, que le soin que l'on prend
» pour l'empêcher d'être ignorant.
» Le peu de tems même que M.
» le Dauphin donne à l'étude, n'est
» pas tout employé comme on se
» l' imagine à lui faire apprendre le
» Latin, & à lui faire expliquer les
» anciens Auteurs: On cherche &
» l'on trouve dans ces momens con-
» sacrez à l'étude, l'occasion de l'in-
» struire de toutes les choses qui
» conviennent à sa naissance & à son
» âge, de ce qu'il doit à V. M. &
» à l'Etat, aux particuliers, à soi-
» même, & sur tout à Dieu. On
» essaye de lui inspirer à tout propos
» l'honnêteté, la probité, la pieté,
» l'amour des peuples, l'honneur
» le desir de la vraye gloire, & tou-
» tes les autres vertus nécessaires à
» un grand Prince, & dignes d'un
» fils de V. M. Quel autre moyen
» pourroit être plus propre pour lui
» former ainsi l'esprit & le cœur?
» Le divertissement est fait pour dé-

» laisser l'esprit, & non pour le per-
» fectionner. Les Dames en l'entre-
» tenant ne songeroient qu'à lui plai-
» re ; les courtisans n'essayeroient
» qu'à le corrompre, en conversant
» avec lui, par des basses complaisan-
» ces, & par des flatteries dange-
» reuses. A quoi voudroit-on que
» M. le Dauphin employât le
» tems que nous lui faisons donner
» à l'étude ? Seroit-ce aux affaires
» de l'Etat ? il n'est pas encore en
» âge de s'y appliquer beaucoup. Se-
» roit-ce à la lecture ? N'est-ce pas
» étudier que de lire ? Seroit-ce aux
» exercices du corps ? N'en fait-il
» pas autant qu'il est nécessaire ? Se-
» roit-ce au jeu ? Oseroit-on dire que
» ce fût là la meilleure occupation ?
» Le dessein de V. M. est sans dou-
» te d'élever M. le Dauphin, de sor-
» te qu'il soit capable de régner ;
» qu'il connoisse l'obligation où est
» un Prince de s'appliquer au grand
» art de gouverner les peuples, &

„ qu'il apprenne qu'il est né pour
„ l'action & pour le travail, & non
„ pour le plaisir, l'oïveté & la mollesse.
„ Pour parvenir à ce but, il faut
„ l'accoutumer de bonne heure aux
„ exercices de l'esprit & du corps,
„ l'attacher fortement & assidûment
„ à l'étude, qui est la seule affaire
„ proportionnée à son âge, & ne lui
„ donner du tems pour se divertir,
„ qu'après qu'il s'est exactement ac-
„ quitté de ses devoirs, & qu'autant
„ qu'il est nécessaire pour délasser
„ l'esprit, fortifier le corps, & entre-
„ tenir la santé.

„ On ne sçauroit trop se represen-
„ ter combien les divertissemens dissi-
„ pent l'esprit des hommes les plus
„ raisonnables & les plus appliquez,
„ à plus forte raison celui des enfans
„ que l'âge, le peu d'expérience, &
„ souvent leur propre naturel rendent
„ ennemis de toute sorte d'applica-
„ tion. Ils se font une maniere de
„ vie voluptueuse, qu'ils veulent

„ après continuer. A peine com-
„ mencent-ils une partie de plaisir
„ qu'ils en proposent un autre, leur
„ imagination est toujours remplie
„ de la vaine idée de quelque diver-
„ tissement, ou présent ou à venir.
„ C'est là leur unique occupation,
„ dont ils se font une telle habitude,
„ que tout ce qui n'a pas ce goût,
„ leur devient amer & insupporta-
„ ble. Tous les momens qu'ils pas-
„ sent sans quelque amusement fri-
„ vole, leurs paroissent longs & en-
„ nuyeux. Rappelez les à des cho-
„ ses sérieuses, ils ne peuvent se ré-
„ soudre à y penser, ils tombent dans
„ l'abattement & dans la langueur;
„ leur esprit s'égare de lui-même, &
„ se détourne tout d'un coup de ce
„ qui est utile, vers ce qui est agréa-
„ ble.

„ Rien ne renverse tant l'ordre de
„ la société, que lorsqu'un Prince
„ qui en est le chef, ne s'occupe
„ que du jeu & du divertissement.

„ Il néglige ceux qui peuvent lui
„ inspirer la vertu , & n'aime que
„ ceux qui peuvent lui procurer des
„ plaisirs, il se met au-dessus des ré-
„ gles & des bien-séances, il ne peut
„ souffrir les compagnies ni les con-
„ versations les plus polies, & renon-
„ ce à tous ces devoirs publics de
„ civilité & d'honnêteté, qui obli-
„ gent également tous les hommes
„ de quelque qualité qu'ils puissent
„ être.

„ Mais ce qu'il y a de plus confi-
„ dérable, c'est que lorsqu'on élève
„ les Princes avec trop d'indulgence,
„ & dans des divertissemens perpé-
„ tuels, la coutume forme en eux
„ une dangereuse habitude, qui de-
„ vient ensuite une espèce de nécessité.
„ Quand les devoirs importans arrivent
„ avec l'âge; quand ils sont pressés par
„ les affaires & par les besoins de l'Etat
„ ils n'ont plus la force de résister au
„ panchant qu'ils ont pour le repos;
„ ils avoient crû qu'ils n'étoient nez

„ que pour le plaisir, & ils ont pei-
„ ne à se détromper ; de sorte que
„ souvent rebutez du travail, auquel
„ ils n'ont jamais été accoutumez,
„ ils sacrifient à leur nonchalance
„ leur intérêt même, & leur gloire.
„ Contens dans leur honteuse oisive-
„ té, pourvû qu'on ne les fatigue
„ point du récit importun de ce qui
„ se passe dans l'Etat.

„ Je ne prétens pas cependant
„ exclure de l'éducation d'un enfant,
„ tous les divertissemens. Il est juste
„ qu'on ménage un peu ces jeunes
„ esprits ; il leur faut de l'occupation ;
„ mais ils ont besoin aussi de relâ-
„ che. Comme il y auroit de la mo-
„ lelle à les laisser endormir dans l'oi-
„ siveté, de même il y auroit de la
„ barbarie à les laisser accabler par le
„ poids d'un travail trop rude, ou
„ trop assidu.

„ On se trompe, si l'on croit qu'il
„ faille élever les enfans qui doivent
„ être un jour dans le grand monde,

„ comme s'ils étoient déjà propres
„ à y jouir leur rôle. C'est un abus
„ de s'imaginer qu'il faille leur don-
„ ner la liberté de tout dire & de
„ tout faire comme à des personnes
„ plus mûres ; & les mettre de tou-
„ tes les parties ; comme si ce qui
„ fait naître le goût du plaisir & du
„ libertinage avoit besoin de s'ap-
„ prendre.

„ Quand leur humeur & leur com-
„ plexion les portent à la volupté,
„ comme d'ordinaire elles ne les y
„ portent que trop, ils n'ont besoin
„ ni d'enseignemens ni de Maîtres.
„ Ainsi il est nécessaire de les occu-
„ per dans leur première jeunesse
„ à des choses, auxquelles ils ne s'oc-
„ cuperoient pas dans un âge plus
„ avancé.

„ La principale est de leur appren-
„ dre avec soin tout ce qui peut les
„ rendre capable de s'instruire &
„ de se servir de maîtres à eux-mê-
„ mes, lorsqu'il ne leur conviendra

„ plus d'en avoir ; c'est de leur faire
„ aimer les Livres , & de les accou-
„ tumer à l'entretien de ces Docteurs
„ muets , dont les préceptes & les
„ conseils ne sont suspects ni de com-
„ plaisance ni d'interêt , qui blâment
„ sans déguisement tout ce qui est
„ blâmable , & qui louent sans fla-
„ terie tout ce qui est digne de louan-
„ ge ; chose infiniment avantageuse
„ sur tout aux Princes , à qui l'on
„ n'ose presque jamais dire la ve-
„ rité.

„ Pour détruire tout ce que je
„ viens d'avancer , on dira peut-être ,
„ Sire , qu'il ne faut que comparer
„ la maniere dont vous avez été éle-
„ vé , avec celle dont vous réglez
„ Mais que V. M. ne prenne pas
„ exemple sur elle-même. Si après
„ avoir été conduit avec trop d'in-
„ dulgence , & nourri au milieu des
„ plaisirs & des jeux , vous vous êtes
„ néanmoins trouvé le plus grand ,
„ le plus habile , & le plus vigilant

„ Roy du monde ; le Ciel ne fait pas
„ tous les jours des miracles.
„ C'en est un , Sire , que le mon-
„ de voit avec étonnement , que vous
„ vous foyez vous-même rendu ca-
„ pable de gouverner un grand Etat,
„ de commander de puissantes ar-
„ mées , de faire la félicité de vos
„ peuples , & d'abattre la fierté de
„ vos ennemis , avec le seul secours
„ de vos réflexions , & par la force
„ de votre excellent génie. Il est vrai
„ que V. M. n'a eu besoin ni de
„ maîtres , ni de directeurs , d'inf-
„ tructions , ni de préceptes , & que
„ Dieu lui a inspiré la science des
„ Rois , comme il inspira aux pre-
„ miers hommes les arts & les con-
„ noissances nécessaires au genre hu-
„ main. Mais , Sire , la capacité par-
„ faite ne descend pas toujours du
„ pere au fils , elle se donne aux uns
„ & se fait acheter aux autres ; & les
„ choses extraordinaires n'arrivent
„ pas ainsi coup sur coup.

„ La destinée de Monseigneur le
„ Dauphin n'est peut-être pas si heu-
„ reuse que la vôtre ; il doit peut-
„ être passer par le chemin des au-
„ tres hommes, acquérir par l'étude
„ ce que vous ne devez qu'à vos
„ propres lumieres, & se rendre grand.
„ par le travail , au lieu que vous
„ l'êtes devenu sans peine par la seule
„ force de votre esprit.

„ Qu'on ne dise pas non plus que
„ Monseigneur le Dauphin n'est plus
„ en âge * d'être contraint, & qu'il
„ est tems de le laisser maître de ses
„ actions. C'est précisément en cet
„ âge où les passions sont fortes, &
„ la raison foible, où l'on veut ardem-
„ ment ce que l'on veut, & où l'on
„ ne veut ordinairement rien de bon ;
„ c'est alors qu'on a plus que jamais
„ besoin d'être gouverné, parce qu'on
„ se laisse indiscrettement emporter

* Monseigneur le Dauphin avoit alors 13.
ans.

„ au mal , si l'on n'en est empêché
„ par quelqu'obstacle plus puissant
„ que la raison.

„ Cet obstacle est la seule autorité
„ des personnes vigilantes , fermes ,
„ résolues , & inflexibles , comme sont
„ les peres sages & éclairés , ou ceux
„ à qui ils ont remis le soin de l'édu-
„ cation de leurs enfans. Plus ils ont
„ d'élevation au-dessus du commun
„ par la fortune ou par la naissance ,
„ & plus long-tems il est d'usage de
„ les retenir sous la dépendance de
„ leurs Gouverneurs ; tout au plus
„ on en change le nom , mais sans
„ rien diminuer de leur autorité , afin
„ qu'ils puissent toujours modérer
„ avec discrétion la jeunesse de leurs
„ élèves , & les garantir par leurs
„ soins de tomber dans les précipi-
„ ces , où la légèreté , l'inexpérience
„ & la présomption , qui n'accom-
„ pagnent que trop ordinairement
„ cet âge , pourroit les entraîner.

„ Monseigneur le Dauphin a beau-

„ coup d'esprit, M. de Condom qui
„ s'y connoît mieux que moi, en as-
„ surera V. M. Il dit souvent des cho-
„ ses de bon sens, & raille quelque-
„ fois agréablement; il n'a ni mali-
„ gnité, ni haine, ni desir de ven-
„ geance. S'il donne quelque mar-
„ que de promptitude & de colere,
„ c'est sans emportement & sans sui-
„ te. Quand il veut il entend, il
„ comprend, il retient avec une mer-
„ veilleuse facilité, & c'est ce qui
„ nous console; mais il ne le veut
„ pas toujours, & c'est ce qui nous
„ afflige. Nous employons pour lui
„ inspirer l'amour des choses utiles
„ tous les ressorts que nous jugeons
„ propres à produire un effet si dé-
„ sirable; mais les distractions & les
„ langueurs d'esprit rendent quelque-
„ fois nos efforts inutiles, & les em-
„ pêchent de faire sur lui toute l'im-
„ pression que nous souhaiterions.

„ L'inapplication aux choses sérieu-
„ ses, & l'attachement aux amuse-
mens

„ mens frivoles , sont donc les seuls
„ ennemis qui s'opposent à notre
„ zèle ; mais si ces ennemis sont re-
„ doutables , je ne les tiens pas in-
„ vincibles , pourvû , qu'on les atta-
„ que comme il faut. Pour avancer
„ le progrès qu'on desire en Monsei-
„ gneur le Dauphin , rien ne lui se-
„ roit plus utile que l'entretien de
„ personnes agréables , gayer & de
„ bonne humeur , & en même tems
„ sensées , raisonnables , & vertueuses.
„ Ce seroit à mon gré le plus sûr
„ moyen de lui former l'esprit & le
„ jugement , de lui donner la con-
„ noissance nécessaire des choses du
„ monde , de lui inspirer des senti-
„ mens dignes de sa naissance , & du
„ rang qu'il doit tenir.

„ Par cette conduite on l'accou-
„ tumeroit insensiblement à se plai-
„ re dans la société des honnêtes
„ gens , & l'on ne sçauroit dire com-
„ bien dans une pareille école on
„ peut s'instruire en peu de tems. Ce

„ qui me paroît de difficile , c'est
„ de trouver des gens propres à ces
„ entretiens ; mais enfin la chose n'est
„ pas impossible , & les personnes
„ mêmes qui composent la maison
„ de Monseigneur le Dauphin , se
„ ralliant auprès de lui dans ses heu-
„ res de relâche , pourroient suffire
„ à ce dessein.

„ Mais un moyen plus efficace
„ encore , ce seroit , Sire , que V.
„ M. voulût bien se résoudre à dé-
„ rober de tems en tems une demi-
„ heure à ses autres affaires , faire
„ venir M. le Dauphin dans son ca-
„ binet , avec M. de Condom , ou
„ avec moi , & se rabaisser un peu
„ à la capacité des enfans , pour l'en-
„ tretenir. Vous lui feriez compren-
„ dre , Sire , l'amitié & la tendresse
„ dont votre cœur est rempli pour
„ lui ; l'intention que vous avez de
„ le rendre digne , par une bonne
„ éducation de l'honneur qu'il a d'être
„ votre fils : Que s'il ne répon-

„ doit pas aux soins de V. M.
„ & aux vœux de toute la France,
„ il s'exposeroit à perdre vos bonnes
„ graces, & à devenir le plus mal-
„ heureux Prince du monde, au lieu
„ qu'il sera infailliblement le plus
„ heureux, s'il prend avec ardeur
„ le dessein de remplir les vûes de
„ V. M.

„ Vos remontrances & vos exhor-
„ tations, Sire, seront sans doute
„ d'un grand poids, & nous serviront
„ pour lui mettre incessamment &
„ avec succès, les devoirs devant les
„ yeux. C'est un secret dont nous
„ nous sommes heureusement servis,
„ toutes les fois qu'il a plû à V. M.
„ de nous en fournir l'occasion; mais
„ comme ç'a été rarement, les sui-
„ tes n'en ont pas été longues.

„ Si Dieu bénit ce moyen, & que
„ Monseigneur le Dauphin en profi-
„ te, comme j'ai tout lieu de l'espérer,
„ V. M. pourroit lui communiquer
„ quelque affaire de moindre impor-

„ tance , lui faire connoître au com-
„ mencement ce qu'il y a à faire ou
„ à dire-la-dessus , lui demander mê-
„ me son avis , le corriger doucement
„ s'il n'étoit pas bon , & le louer s'il
„ étoit raisonnable. De mon côté
„ j'essairois en particulier de lui dé-
„ velopper plus en détail les raisons
„ de V. M. Si cela vous donne d'a-
„ bord quelque peine , Sire , j'ose
„ vous promettre , que vous en re-
„ cevrez à la fin une joie inconceva-
„ ble , & que vous en recueillerez
„ des fruits si doux & si abondans
„ qu'ils seront infiniment au-dessus
„ du travail que V. M. y aura em-
„ ployé.

„ Pour mettre la dernière main
„ à cet important ouvrage , je vous
„ conjure au nom de Dieu , Sire ,
„ & vous demande avec respect de la
„ part de Monseigneur le Dauphin ,
„ que vous ayez la bonté de conti-
„ nuer les excellens mémoires que la
„ passion ardente que vous avez de

„ le rendre digne de V. M. vous
„ a fait commencer pour son instruc-
„ tion. Si durant cette guerre que
„ vous seul soutenez contre tant de na-
„ tions rétinies ; vos occupations aussi
„ cotinuelles que glorieuses, ne vous ¹⁶⁷⁴
„ le permettent pas ; nous espérons ^{L'Empi}
„ que la paix , quand vous l'aurez ^{re, l'Es}
„ rendue à l'Europe par l'humiliation ^{pagne}
„ de ceux qui l'ont troublée , vous ^{& la}
„ en donnera le loisir. ^{Hollan}
^{de.}

„ Souffrez, Sire, qu'emporté par
„ l'ardeur de mon zèle pour le fer-
„ vice de Monseigneur, & pour ce-
„ lui de V. M. j'ose vous remettre
„ ses interêts & ceux de la France
„ entiere devant les yeux, pour vous
„ engager à achever un travail, qui
„ sans doute n'aura rien de pareil
„ pour la beauté & la solidité ; &
„ à communiquer dès à présent ce
„ qui en est déjà fait à celui pour qui
„ seul votre tendresse vous a porté à
„ le faire. Je puis vous assurer que
„ rien n'est si capable de profiter à

„ Monseigneur, il puisera dans cer-
„ te excellente source tous les prin-
„ cipes d'un sage & glorieux gouver-
„ nement, & il se sentira pressé du
„ noble desir de marcher sur les tra-
„ ces d'un Héros, dans qui le Ciel
„ a pris plaisir de rassembler toutes
„ les vertus royales, pour en faire
„ l'objet de l'admiration de tout l'u-
„ nivers.

„ J'ai reconnu, Sire, que rien ne
„ fait tant d'impression sur Monsei-
„ gneur le Dauphin, que ce qui
„ vient de vous, soit vos paroles, soit
„ vos lettres, soit vos exemples. La
„ lecture souvent réitérée de vos ins-
„ tructions, les graverait bien avant
„ dans son ame, & me donneroit
„ lieu de lui remontrer avec plus d'es-
„ pérance de le rendre attentif &
„ docile, tout ce que V. M. veut
„ qu'il fasse, & ce qu'elle veut qu'il
„ évite.

„ Voilà; Sire, les réflexions que
„ mon application à remplir exacte-

ment les devoirs du plus important
emploi de l'état , dont vous avez
bien voulu m'honorer , m'a fait
faire sur l'éducation & sur la per-
sonne de Monseigneur le Dauphin.
Mon zèle pour votre service , &
la crainte que la calomnie n'eût
surpris l'équité de V. M. & ne fût
venue à bout de lui rendre ma con-
duite suspecte , m'a porté à les lui
communiquer, persuadé qu'auprès
d'un Prince si éclairé , elles servi-
roient également à me justifier sur
le passé , & à m'assurer l'approba-
tion de V. M. pour l'avenir. Si j'ai
été par malheur téméraire ou in-
discret en quelque chose , mon ar-
dente passion pour votre gloire ,
& pour l'utilité de Monseigneur
le Dauphin , me fera pardonner
ma faute par un aussi bon Maître
que vous ; & si la longueur de mon
discours vous a ennuyé , j'espère
que l'importance de la matière me
servira d'excuse. Je me flatte mê-

» me que V. M. ne trouvera pas
» mauvais que je rapproche ici en
» peu de mots, ce que j'ai eu l'hon-
» neur de lui représenter plus au
» long.

» Il y a quatre choses à faire pour
» produire dans Monseigneur le Dau-
» phin tout l'effet que V. M. doit
» attendre de son éducation. La pre-
» miere est de ne le point abandon-
» ner à l'oisiveté & aux plaisirs, qui
» ne manqueroient pas d'amolir son
» cœur & , d'énervier son courage.
» La seconde est de lui faire conti-
» nuer ses études, qui sont si avan-
» cées, & qui ne lui serviront de rien
» s'il ne les acheve. La troisième est
» de l'obliger à s'entretenir ordinai-
» rement avec des gens d'esprit, &
» de vertu, qui puissent par des con-
» versations agréables & utiles, l'in-
» struire en le divertissant, & pres-
» que sans qu'il s'en apperçoive. Et
» la quatrième, qui seroit sans doute
» plus efficace que les trois autres en-
semble

» semble , est que V. M. lui fasse
» l'honneur de l'entretenir elle - mê-
» me avec familiarité , & de lui re-
» montrer avec douceur les devoirs
» & ses défauts.

» Rien n'a tant de pouvoir sur
» l'esprit d'un fils bien né , que les
» avis d'un pere sage , habile , & ver-
» tueux. La premiere de ces condi-
» tions se trouvant en Monseigneur
» le Dauphin , & toutes les autres en
» vous , Sire , la peine que vous au-
» riez prise seroit suivie de l'heureux
» succès que toute la France souhaite
» avec Votre Majesté.

Ce mémoire eut tout le succès que
M. le Duc de Montausier en pou-
voit attendre. Le Roi le lut avec at-
tention , & frappé de sa solidité , il
rendit une pleine justice au Gouver-
neur. Il fallut céder aux lumieres du
Prince le plus éclairé & le plus équi-
table qui fut jamais. La Reine se ras-
sura , & l'envie se vit condamnée au
silence. Depuis ce tems , le Duc rem-

plit sans contradiction , au moins déclarée , les devoirs de sa charge , & sûr de l'approbation de leurs Majestez , il ne se relâcha en rien sur ce qu'il croyoit avec raison être nécessaire pour la perfection de son élève. Il redoubla même son exactitude & sa vigilance ; & sans se laisser émouvoir par les mauvais offices qu'on pouvoit lui rendre sourdement auprès du jeune Prince , il demeura inébranlable dans son devoir , ne se laissa jamais d'écarter du Dauphin tout ce qui pouvoit le corrompre , & ne regarda dans sa conduite , que l'interêt de Dieu , la gloire du Roi , l'utilité de son disciple , & l'avantage du Royaume.

Il faut avoïer au reste que les mauvais conseils avoient peu de pouvoir sur l'esprit de Monseigneur. Naturellement ennemi du vice , ce jeune Prince n'avoit nulle peine à s'en défendre , & si quelquefois la légèreté de l'âge lui donnoit moins de goût

pour les vérités solides, ou les exercices sérieux, il sçavoit déjà par raison vaincre ses répugnances, & s'acquiescer sans effort de tout ce qu'on exigeoit de lui. L'estime dont le Roi honoroit le Duc de Montausier, le lui rendoit respectable ; à mesure qu'il avançoit en âge il l'estimoit lui-même de plus en plus, il écoutoit ses avis & les suivoit avec une docilité qui avoit quelque chose de bien consolant pour le Gouverneur. Il ne faisoit rien sans le consulter, & il ne craignoit rien tant que de s'attirer des reproches de sa part, parce qu'il sçavoit qu'il ne blâmoit jamais que ce qui méritoit d'être blâmé. Par le même principe il étoit extrêmement sensible à ses loüanges, & le moindre signe de son approbation le flattoit plus, que les applaudissemens souvent peu sincères des personnes qui formoient sa Cour.

M. de Montausier profita admirablement des heureuses dispositions de

son auguste élève, & de la tranquillité que le Roi lui avoit procurée dans l'exercice de son emploi. On voyoit le Prince se perfectionner sensiblement, & justifier la méthode de son Gouverneur par les heureux effets qu'elle produisoit en lui.

1680.

Enfin le Roi voyant le Prince son fils parvenu au point qu'il avoit désiré, & dans un âge convenable pour contracter une alliance, jetta les yeux sur les Princesses de l'Europe, qui n'avoient point encore d'établissement, & qui toutes aspiraient en secret à l'honneur d'être choisies. Marie-Anne-Christine-Victoire Princesse de Baviere, l'emporta sur ses rivales; la grandeur de sa naissance, son âge proportionné à celui du Dauphin, sa beauté jointe à toutes les vertus & à tous les talens qui peuvent faire l'ornement de son sexe, firent panacher la balance en sa faveur. Dès que les articles du mariage furent arrêtés, le Duc de Montausier

cessa d'avoir le titre de Gouverneur ; mais il ne perdit rien pour cela de son autorité sur Monseigneur , auprès duquel le Roi voulut qu'il restât encore quelque tems avec les droits de Gouverneur , dont il convenoit de supprimer seulement le nom. Ce changement ne laissa pas de lui procurer plus de liberté qu'auparavant ; quoiqu'il fût très-assidu auprès du Dauphin , avec six autres Seigneurs qu'il avoit conseillé au Roi d'attacher au jeune Prince par des bienfaits considérables ; son assiduité cependant ne l'empêchoit plus de revoir les livres & les sçavans , qui faisoient sa passion chérie , & qu'il avoit été pendant long-tems forcé de négliger.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit connoissance avec le fameux M. Despréaux. La maniere dont la chose se passa , fera également connoître & sa probité & son bon cœur. Le Duc avoit pris cet célèbre Poëte en aversion , à cause du mépris qu'il pa-

roît faire dans ses satyres des vers de Chappelain, dont M. de Montausier étoit le protecteur déclaré, depuis l'étroite amitié qu'il avoit contractée avec lui dès sa première jeunesse à l'hôtel de Ramboüillet. En toute occasion il faisoit éclater ses sentimens sur un homme qu'il regardoit comme coupable de calomnie à l'égard de son ami, & ayant sçu que le Roi avoit donné une pension à M. Despréaux, il ne put s'empêcher d'en parler d'une manière un peu dure.

Le Poëte n'ignoroit pas les sentimens du Duc à son égard, & il en étoit désolé. Pour gagner un homme dont l'estime & le suffrage étoient d'un si grand poids, il témoigna dans son Epître à M. Racine la peine qu'il ressentoit de n'avoir pû jusques-là les mériter, par ces deux beaux vers, où après avoir cité plusieurs Seigneurs de la Cour, dont sa Muse préféroit l'approbation aux applaudissemens du vulgaire, il s'écrie :

*Et plût au Ciel encor pour couronner
l'ouvrage,*

Ep. VII.
à M.
Racine.

*Que MONTAUSIER daignât y joindre
son suffrage !*

Un trait si obligeant fit sur le cœur de M. de Montausier tout l'effet que M. Despréaux s'en étoit promis ; le Duc commença dès-lors à revenir de ses anciennes préventions, & peu de tems après le sieur de Puimorin frere de l'Auteur des Satyres, homme fort connu & fort aimé à la Cour, étant venu à mourir, le Duc rencontra M. Despréaux dans la Galerie de Versailles, & lui marqua en passant le regret qu'il avoit de la mort de son frere. *Je sçais*, lui répondit M. Despreaux, *que mon frere faisoit grand cas de l'amitié dont vous l'avez honoré ; mais il en faisoit encore plus de votre vertu ; & il m'a toujours dit que les graces dont le Roi m'a comblé, & les bons traitemens que je reçois ici, ne peuvent réparer le malheur que j'ai eû de ne pou-*

voir mériter jusqu'à présent les bonnes graces du plus vertueux, & du plus respectable Seigneur qui soit à la Cour. Oublions le passé, lui répartit M. de Montausier, en l'embrassant, je veux être de vos amis comme je l'étois de votre frere, & pour commencer connoissance, venez, je vous en prie, dîner aujourd'hui avec moi. M. Despréaux depuis ce moment trouva toujours dans le Duc un ami généreux, qui lui demeura fidèlement attaché jusqu'au dernier jour de sa vie, & qui fut constamment l'admirateur sincère, ainsi que le sévère Censeur des nouveaux Ouvrages que cet illustre Poëte donna depuis au Public.

1681. Le Roi toujours attentif à marquer aux personnes qu'il estimoit, toute la considération dont il les jugeoit dignes, fit entrer le Duc de Montausier dans le secret d'une expédition qu'il méditoit, & qui eut tout le succès que la prudence consommée de ce grand Monarque lui en avoit fait

attendre. Il s'agissoit de se rendre maître de Stralbourg. Cette importante place avoit été cédée à Sa Majesté par les traitez de Munster & de Nimégue ; mais les Puissances intéressées sembloient avec le tems avoir oublié leurs promesses, & avoir pris le parti de ne les pas tenir. Le Roi averti de ces dispositions, forma le dessein de s'emparer d'un bien qui lui appartenoit : il fit avancer des troupes de ce côté-là, & résolut d'aller en personne soumettre cette Ville par la force, si elle refusoit de céder à la justice de ses droits. Il fit tous les préparatifs nécessaires pour un voyage de cette nature, & comme il avoit eû soin de cacher sa résolution, Sa Majesté partit subitement pour l'Alsace, au lieu d'aller de Fontainebleau à Chambord, où sur les bruits publics, on ne doutoit point que la Cour n'allât passer l'automne. Le Roi voulut que la Reine fût du voyage avec M. le Dauphin & Madame

la Dauphine , Monsieur & Madame , le Prince & la Princesse de Conti , le Prince de la Roche-sur-Yon , & un grand nombre de Seigneurs des plus distinguez. M. de Montausier y fut invité avec une distinction particulière ; le Roi le présenta à Monseigneur , & lui dit en termes très-honorables pour le Duc , qu'il souhaitoit qu'il prît M. de Montausier dans la calèche , *persuadé qu'il ne lui seroit pas moins utile en cette occasion , qu'il l'avoit été par le passé.* Monseigneur , autant par inclination que par déférence aux désirs du Roi son Pere , consentit de bon cœur à ce qu'on demandoit de lui , & fit le voyage tête à tête avec son ancien Gouverneur.

Le Duc mit à profit une occasion si favorable , & se servit de tout le loisir & de toutes les occasions que lui procura ce voyage , qui fut environ de deux mois , pour renouveler les sages instructions qu'il avoit autrefois

données au jeune Prince. Monseigneur les goûta d'autant mieux alors, que ce n'étoient plus les préceptes d'un maître ; mais les conseils d'un ami & d'un sujet fidele. Le Roi suivi de son Auguste famille visita toutes les Places de l'Alsace, & se rendit enfin dans la Capitale. A la vûe des Troupes de France qui s'étoient saisies de la tête du pont, elle avoit traité avec le Marquis de Louvois & le Baron de Monclar, pour rendre à Sa Majesté l'obéissance qui lui étoit dûë.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter avec quelle magnificence & quels témoignages d'allégresse les habitans de Strasbourg reçurent en qualité de Souverain, le plus glorieux & le plus aimable de tous les Rois. Il me suffira d'en observer une circonstance qui frappa singulièrement le Duc de Montausier, & qui peut-être ne sera pas moins goûtée par ceux qui liront cet Ouvrage. Quand leurs Majestez allerent dans la célèbre Eglise de Stras-

bourg pour y assister au *Te Deum*, le Prince de Furstemberg Evêque du lieu, les reçût à la porte, revêtu de ses habits Pontificaux, & dans une harangue Françoisé il dit au Roi entre autres choses : *Que se voyant rétabli par Sa Majesté en possession de cet Auguste Temple, dont les fureurs de l'hérésie l'avoient tenu si long tems exilé, il pouvoit dire à Sa Majesté, à l'exemple de simon, qu'il attendroit désormais la fin de ses jours sans inquiétude ; & qu'il quitteroit ce monde avec beaucoup de consolation, lorsqu'il plairoit à Dieu de l'appeler à lui.* Il fit remarquer au Roi que cette Illustre Eglise devoit son établissement à ses Augustes Prédécesseurs les Rois Clovis & Dagobert ; que l'un avoit posé la première pierre de ce somptueux Edifice, & que l'autre l'avoit fait ériger en Evêché en la dotant de plusieurs terres & d'amples revenus ; mais que Sa Majesté, par ce qu'elle venoit de faire pour elle, s'en rendoit comme le nouveau Fondateur d'une manière infiniment plus glo-

rieuse. Le Prélat ajouta en finissant, qu'il souhaiteroit avoir assez d'éloquence pour exprimer à Sa Majesté la joye que lui & son Chapitre ressentoient, en voyant ce que cette action vraiment digne d'un Roi très-Chrétien avoit d'avantageux pour la gloire de Dieu, & pour celle de Sa Majesté même ; mais que manquant de termes & de facilité à s'expliquer en François, il étoit contraint de resserrer dans son cœur & dans ceux de ses Chanoines les sentimens de respect, de reconnoissance, de tendresse, & de vénération dont ils étoient pénétrés pour sa personne sacrée, & de l'assurer simplement qu'ils ne cesseroient jamais en serveurs & sujets fideles, de pousser leurs vœux au Ciel, dans ce Temple où Sa Majesté venoit de rétablir le véritable culte, afin qu'il plût au Tout-puissant la combler de ses benedictions, Elle & toute la Famille Royale.

La
réduc-
tion de
Straf-
bourg.

La noble simplicité de ce discours, les circonstances où il se disoit, l'âge, la qualité, & le caractère de celui qui

le prononçoit, firent sur le Roi & sur toute la Cour une vive impression; mais M. de Montausier en fut attendri jusqu'aux larmes, & en conserva toujours le souvenir.

1681.

Le Roi toujours suivi de sa Cour, quitta Strasbourg fort satisfait de la disposition où il avoit vû les habitans à son égard, & y ayant laissé cinq à six mille hommes pour y bâtir une Citadelle; Sa Majesté reprit la route de France. Elle parcourut & visita toutes les Places fortifiées de la Lorraine & de la Frontière de Champagne, & revint heureusement à Saint Germain.

16
Nov.

M. de Montausier eut tout lieu lui-même d'être content de ce voyage; outre qu'il avoit été reçu avec des oignages extraordinaires de joye tém les peuples d'une Province dont par oit fait autrefois les délices; il av encore eu le plaisir flatteur de avoir es mêmes peuples charmez de voir clité & des manieres populaires

de M. le Dauphin, bénir le Gouverneur, qui par ses soins l'avoit rendu si digne d'un grand Roi dont il tenoit la vie, & de la Couronne qu'il devoit porter un jour. Le Duc ne goûtoit ces loüanges qu'autant qu'elles étoient d'heureux présages de la félicité publique, dont son Auguste Eleve pourroit être l'Auteur. Le bien de l'Etat & la gloire de son Maître étoient les seuls objets de ses desirs; il attendoit avec impatience le moment qui couronneroit ses vœux en donnant à Monseigneur un fils héritier des vertus d'un Pere & d'une Mere, qui étoient eux-mêmes l'amour & l'espérance de tout le Royaume.

Dieu ne tarda pas à l'exaucer, 1682.
Madame la Dauphine après deux ans de mariage mit au monde le Prince destiné à faire revivre les siècles heureux, & qui par l'ardeur de son courage, & les lumières de son esprit réunissoit dans sa personne ce

16
d'Août.

rare assemblage de talens, qui fait encore admirer le premier & le plus grand des Césars. Il avoit été donné à la France pour faire son bonheur; pour être le Pere du peuple, & le défenseur des Autels.

Mais nos iniquitez nous rendirent indignes d'un bien si précieux, & le Ciel qui nous l'avoit accordé dans sa miséricorde, l'enleva dans sa juste colère. Son courroux s'est calmé cependant, & la Providence touchée de nos douleurs à scû réparer nos pertes, en nous faisant retrouver dans l'Auguste rejetton d'une tige presque éteinte, toutes les vertus que nous avons si long-tems regrettées dans l'admirable Prince qui lui donna le jour.

Le Roi
regnant

Il semble que les peuples prévoyoiènt ce que devoit être le Duc de Bourgogne; sa naissance fut marquée par les transports de la plus vive allégresse; & le Duc de Montausier comme s'il n'eût eu plus rien à désirer après

après avoir été témoins des premières bénédictions que le Ciel commençoit à répandre sur son Eleve, songea dès ce jour à se retirer de la Cour, pour ne plus s'occuper que de l'autre vie, à laquelle il se sentoit appeller. Il ressentoit déjà les attaques d'un asthme qui lui fit souffrir de longues & ennuyeuses douleurs ; il supporta ses infirmités avec une confiance égale à celle qu'il avoit fait paroître dans les maux dont il avoit été déjà affligé. Celui-ci quoi que la cause en fût toujours présente, lui laissoit quelquefois des intervalles moins douloureux, qu'il employoit partie à la lecture & à l'entretien des Sçavants, partie à la Prière & à la méditation des vérités éternelles. Si quelque chose avoit pû le rendre moins sensible au triste état où il se voyoit réduit, ç'auroient été les premiers succès, & les éclatantes victoires de M.
lui racontoit les actions de valeur de

Prise de
Philif-
bourg;
le 1.
Nov.

ce jeune Héros ; mais son cœur pénétré de la joye la plus pure , lui faisoit verser des larmes , lorsqu'on lui disoit que le Prince , digne Fils de Louis le Grand , & digne Eleve de son sage & vertueux Gouverneur , se faisoit encore plus aimer que craindre , & n'étoit pas moins chéri des peuples par sa bonté , que redoutable aux ennemis de l'état par son courage.

Il trouvoit encore un grand adoucissement à ses maux dans les tendres entretiens qu'il avoit avec sa fille qui fut constamment auprès de lui , comme elle avoit été auprès de la Duchesse sa mere pendant le cours de sa maladie. Cette pieuse Dame faisoit approcher souvent du lit du malade le jeune Comte de Crussol son fils , pour recevoir les instructions salutaires , & la bénédiction de cet Isaac mourant ; & l'on ne sçauroit dire avec quelle tendresse , & en même tems avec quelle force le Duc faisoit pas-

fer dans le cœur de son petit fils les grands sentimens de piété, d'honneur & de probité, dont il étoit rempli lui-même. Le jeune Comte les recevoit avec une docilité pleine de respect, & les conservoit profondément gravez dans son ame, résolu d'en faire l'unique regle de sa conduite.

Cependant l'heure fatale du Duc de Montausier approchoit; les atteintes de son mal devenoient plus violentes, & l'on commençoit à désespérer de sa vie. Le danger prochain où il se trouvoit, allarma tout le monde, lui-seul l'envisagea d'un œil intrépide. La Providence avoit conduit à Paris le célèbre M. Flechier, Evêque de Nîmes; ce Prélat qui étoit attaché au Duc par la plus solide amitié, & qui ne songeoit alors qu'à en reserrer les nœuds, fut sensiblement touché de les voir prêts à se rompre pour toujours: il demeura auprès de son ami, & lui rendit tous les

devoirs que pouvoit demander une amitié vraiment chrétienne, jusqu'au moment qu'il eut la triste consolation de recevoir ses derniers soupirs. En effet, si les amis & les parens de M. de Montausier avoient lieu de s'affliger de le voir mourir, il étoit bien consolant pour eux de le voir mourir en Chrétien, & en prédestiné. Sa piété & sa foi se renouvelèrent aux approches de la mort; il n'eut pas besoin qu'on l'avertît de se préparer pour ce terrible passage; sa religion l'en avertissoit assez: il fit une humble confession de ses fautes, & reçut le saint Viatique & l'Extrême-onction avec les sentimens les plus vifs de douleur, d'amour & de reconnoissance; son esprit toujours présent, & sa langue toujours libre, lui permirent d'exprimer jusqu'à la fin tout ce qu'il sentoît dans ces instans; quelquefois jettant un regard sur ses honneurs, ses titres, & ses prospérités temporelles, il s'écrioit en soupirant,

Seroit-il possible, mon Dieu, que ce fût là ma récompense ! Puis comptant les nombreuses années d'une vie, dont il se reprochoit de n'avoir pas fait un assez bon usage : *Quatre-vingt ans*, disoit-il, *quatre-vingt ans*, Seigneur, *passés à vous offenser*. Alors une sainte frayeur des jugemens divins le saisissoit ; mais la confiance chrétienne venant au secours : *J'approche*, ajoûtoit-il, *du trône de votre grace ; je vous amène un pecheur qui ne mérite point de pardon ; mais vous m'ordonnez de le demander ; la miséricorde en vous est au-dessus de la justice ; le Sang de votre Fils adorable, ô mon Dieu, n'a-t-il pas esté repandu pour moi ; & n'est-il pas le Sang de l'Agneau qui efface les pechez du monde ?* Ce fut dans ces pieules ardeurs d'une foi comparable à celle des Patriarches, que ce nouveau David après avoir marché devant le Seigneur dans la vérité, dans la justice & dans la droiture de cœur, éprouva les plus salutaires effets de la divine

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate & iustitiâ & recto,

*corde te-
cum,
custodif-
ti ei mi-
sericor-
diam
gran-
dem.* 3. *Reg. c.*
5. misericorde, & mourut en saint le
dix-septième jour de May de l'année
1690. âgé de quatre-vingt ans moins
cinq mois, étant né le sixième d'Oc-
tobre 1610. il fut enterré auprès de
son illustre épouse dans une Chapelle
des Carmelites du Faubourg S. Jac-
ques à Paris. Jamais homme ne fut
honoré de regrets plus sincères &
plus glorieux que M. le Duc de
Montausieur. Le Roi, Monseigneur
le Dauphin, les Grands de la Cour,
& les Seigneurs de sa Maison, les
Sçavants de France, & ceux des Païs
étrangers, pleurerent sa mort comme
celle ou d'un fidele ami, ou d'un pere
tendre, ou d'un généreux Protecteur.

On prévint le tems destiné à offrir
pour le repos de son ame un sacri-
fice solennel, & à faire son éloge
funébre; on l'estima plus que jamais
au moment même qu'on le perdoit
pour toujours; l'idée de ses vertus se
retraca plus vivement dans les esprits,
& toutes les voix se réunirent pour

comblé de loüanges un homme, qui malgré l'éclat de son mérite, n'avoit pas laissé d'être exposé quelquefois aux traits d'une maligne censure.

On rappelloit avec admiration ces rares qualitez qui l'avoient rendu respectable pendant sa vie, & qui assuroient son bonheur après sa mort; cet amour pour la vérité qu'il avoit toujours défenduë aux risques mêmes de ses plus chers intérêts; cette droiture & cette probité inflexible qui avoit toujours fait l'unique regle de ses démarches; cette piété solide, & digne des premiers tems, qui avoit fait de lui un Chrétien de bonne foi, sans superstition & sans hypocrisie; cette charité généreuse qui l'avoit fait regarder comme l'azile des malheureux & le pere des pauvres, ces lumières, cette capacité, & ce goût pour les sciences qui avoient tant contribué à faire fleurir les beaux Arts, & à faire donner au mérite l'estime & les récompenses qui lui étoient,

dûës; cette fidélité pour son Prince à l'épreuve des plus délicates tentations, & qu'il avoit tant de fois scellées de son sang; enfin cette valeur vraiment héroïque, signalée par tant d'actions éclatantes, si hautement reconnüe, & si glorieusement récompensée par un Roi qui étoit lui-même le Héros de son siècle.

Telle fut la justice que toute la France, & j'ose le dire, que toute l'Europe rendit à M. de Montausier, dès que la mort lui eut fermé les yeux. Par tout on regretta sans feinte & sans flatterie un Seigneur *vaillant dans la guerre, sçavant dans la paix, respecté parce qu'il étoit juste, aimé parce qu'il étoit bien-faisant, & quelquefois craint parce qu'il étoit sincère & irréprochable.*

La suite de la narration ne m'ayant pas permis de rapporter certains traits de M. le Duc de Montausier, qui sont cependant fort propres à le faire mieux connoître; je crois qu'on me

sçaura

Oraison
funebre
de M.
de
Mont-
tausier
par M
Fle-
chier.

ſçaura gré de les ramaffer ici.

Un jour que le Curé de Rambouillet, homme ſimple & ſans façon, lui diſoit en dînant avec lui des véritéz affez déſagréables ; un de ſes Valets de Chambre lui témoigna qu'il ſ'étonnoit de ce qu'un homme de ſon rang ſouffroit qu'on lui parlât avec tant de hardieſſe ; *Pourquoi ne le trouvais-je pas bon ?* répondit le Duc ; *on a droit d'être hardi, quand on dit la vérité.*

Il dit à-peu-près la même choſe, lorsqu'on lui fit entendre que *Moliere* l'avoit pris pour modèle en faiſant la fameuſe Comédie du *Misanthrope* : on cherchoit à l'irriter contre l'Auteur de cette pièce, mais il répondit toujours : *je n'ai garde de vouloir du mal à Moliere, il faut que l'Original ſoit bon, puisſque la copie eſt ſi belle.*

Le ſeul reproche que j'aye à lui faire, c'eſt qu'il n'a pas imité parfaitement ſon modèle, je voudrois bien être comme ſon Misanthrope ; c'eſt un honnête homme.

Il disoit en parlant des ambitieux :
*Ce sont ou de glorieux , qui se démentent
en faisant des bassesses , ou des mercenai-
res qui veulent être payez.*

A la guerre il réprima toujours
avec sévérité l'ardeur du soldat pour
le pillage ; il avoit des égards pour
les ennemis ; & disoit ordinairement
en ces sortes d'occasions , *Faisons-leur
craindre notre valeur , & non pas notre
cupidité.*

Il avoit le cœur si bon & si tendre,
malgré tout ce qu'on pouvoit dire de
sa dureté, que jamais il n'a pû se
trouver à un Conseil de guerre, ni
donner sa voix pour condamner à
mort.

Quelques personnes lui faisant re-
gretter de n'avoir point de fils qui pût
faire revivre son nom, il leur disoit :
*Je ne comprends pas la manière de pen-
ser de la plupart des peres & de meres sur
cet article. En meurt-on moins , & en
est-on moins mort , pour ne laisser que des
filles après soi ?*

Sa piété étoit vive & ardente, & il étoit si pénétré de respect lorsqu'il assistoit aux saints Mystères, que dès qu'il voyoit quelqu'un ou causer, ou se tenir dans une posture peu respectueuse, il élevoit la voix, & l'avertissoit de son devoir.

Il n'a point attendu pour se donner à Dieu, que la vieillesse l'eût rendu moins propre pour le monde. Dans l'état le plus florissant de sa fortune, il menoit une vie vraiment chrétienne; il avoit en Dieu une confiance parfaite, & il est aisé de s'en convaincre par les prières touchantes qu'il lui faisoit tous les jours pour lui & pour toute sa famille, & que j'ai sous les yeux, écrites de sa propre main.

Il aimoit extrêmement les Livres; c'étoit sa plus forte passion; mais il semble qu'il n'en a jamais aimé aucun plus que celui des Evangiles; il l'avoit lû cent treize fois; pendant sa dernière maladie, il l'eut toujours entre

les mains , il le baisoit souvent , aussi-bien que l'image de J E S U S - C H R I S T crucifié ; & l'on peut dire que cet homme si vrai , & si droit , expira dans le sein de la vérité.

F I N.



LA GUIRLANDE DE JULIE,

POUR

MADemoiselle
DE RAMBOUILLET,
JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

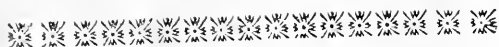
Depuis Duchesse de Montausier,
premiere Dame d'honneur de la
Reine Marie-Therese d'Autriche,
& Gouvernante des Enfans de
France.



M. DCC. XXIX.

A V E R T I S S E M E N T.

L Orsque Monsieur le Duc de Montausier recherchoit en mariage Mademoiselle de Ramboüillet , il forma le dessein en l'année 1640. de lui présenter le jour de sa fête , un bouquet de Fleurs routes poétiques. L'exécution n'étoit pas difficile à une personne qui connoissoit aussi-bien que lui les routes du Parnasse. Cependant il s'associa dans cette entreprise les plus célèbres Poètes de son tems, qui travaillèrent à l'envi à composer la *Guirlande*, dont il vouloit couronner l'illustre *Julie*. On a déjà imprimé quelques-unes de ces petites pièces de Poësie ; mais il n'en a point encore paru de Recüeil si complet, que celui dont on fait ici part au Public. M. le Duc d'Uzés qui le tient de M. le Duc de Montausier son grand pere maternel, a bien voulu le communiquer , persuadé que le goût & la délicatesse de ce petit Ouvrage , pourroit servir d'ornement à la vie du grand homme qui en fut l'inventeur, & qui contribua le plus à le perfectionner.



M. L E M A R Q U I S
DE MONTAUSIER

sous le nom de Zephire.

A J U L I E.

M A D R I G A L.

R Ecevez ; ô Nymphé adorable ,
Dont les cœurs reçoivent les loix ,
Cette Couronne plus durable ,
Que celles que l'on met sur la tête des Rois :
Les fleurs dont ma main la compose ,
Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au fir-
mament ;
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure inces-
samment ,

M iij

Et tous les jours la belle Flore,
Qui me chérit, & que j'adore,
Me reproche avecque courroux,
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle,
Que j'en ai fait naître pour vous.

I. M. DE MONTAUSIER.





LA COURONNE Imperiale.

MADRIGAL.

JE suis ce Prince glorieux,
 De qui le bras victorieux,
 A terrassé l'orgueil d'un redoutable Empire.
 Au plus froid des climats je me sentis brûler
 Par un nouveau soleil que l'univers admire,
 Et que celui des cieus ne sçauroit égaler.
 Du rivage inconnu de l'aspre Carélie
 Où la mer sous la glace est toute ensevelie;
 Le flambeau de l'amour mes voiles condui-
 fant,
 Je vins pour rendre hommage à l'auguste
 Julie.
 Mais jugeant ma Couronne une indigne
 présent

Je voulus conquérir le riche Diadème
 Dont jadis les Césars en leur pompe suprême
 Eurent le front si reluisant :
 Au comble d'un succès qui les peuples
 étonne.

Vainqueur des ennemis & vaincu du mal-
 heur,

Je rencontrai la mort dans le champ de
 Belonne.

L'Amour vit mon désastre & flatant ma
 douleur

Me convertit en une illustre fleur ,
 Que de l'empire il nomma la Couronne.
 Ainsi je fus le prix que cherchoit ma valeur,
 Ainsi par mon trépas j'achevai ma conquête.
 En cet état , Julie , accorde ma requête
 Sois pitoyable à ma langueur ,
 Et si je n'ay place en ton cœur
 Que je l'aye au moins sur ta tête.

LA COURONNE
Imperiale.

MADRIGAL.

Bien que de la Rose & du Lys ,
Deux Rois d'éternelle mémoire
Fassent voir leurs fronts embellis ;
Ces fleurs sont moindres que ta gloire ;
Il faut un plus riche ornement
Pour récompenser dignement
Une vertu plus que Royale.
Et si l'on se veut acquiter ,
On ne peut moins te présenter
Qu'une Couronne Imperiale.

I. DE MALLEVILLE.



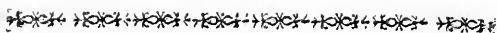
LA COURONNE
Imperiale.

MADRIGAL.

Quelque diverfité que le parterre étale
Je me trouve fans effroi :
La Couronne Imperiale
Est feule digne de toi.
Tant de fleurs que la nature
Esmaille de fa peinture ,
N'ont rien qu'on doive eftimer ;
Voy l'éclat qui m'environne ,
Moi feule fais la Couronne
Que tant d'autres enemble ont peine de
former.

I. SCUDERY.





L A R O S E.

M A D R I G A L.

A Lors que je me voi si belle & si brillante,
lante,

Dans ce teint dont l'éclat fait naître tant
de vœux

L'excès de ma beauté moi-même me tour-
mente,

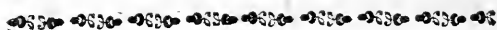
Je languis pour moi-même , & brûle de
mes feux,

Et je crains qu'aujourd'hui la Rose ne fi-
nisse

Par ce qui fit jadis commencer le Narcisse.

I. M. HABERT.
Abbé de Cerisy.





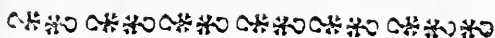
L A R O S E.

M A D R I G A L.

DEvant ce teint d'un beau sang animé ;
 Je ne paroïs que pour ne plus paroître,
 Je n'ai plus rien de ce lustre enflâmé
 Que de Vénus le sang avoit fait naître,
 Le vif éclat de ce teint nompareil
 Ma fait pâlir , accuser le Soleil
 Sécher d'envie, & languir de tristesse.
 O sort bisarre ! ô rigoureux effet !
 Ce qu'à produit le sang d'une Déesse ;
 Le sang d'une autre aujourd'hui le défait !

2. M A L L E V I L L E.





L A R O S E.

M A D R I G A L.

Assise en Majesté sur un trône d'épines,
Je porte le sceptre des fleurs,

Qui cèdent à l'éclat de mes graces divines,
Quand l'Aurore au matin m'arrose de ses
pleurs ;

Mais , beauté que le monde adore

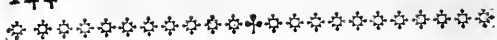
Et qui sçait doucement ravir ,

J'estime beaucoup plus l'honneur de vous
servir ;

Que celui de régner dans l'empire de Flore.

2. M. DE MONTAUSIER,





L A R O S E.

M A D R I G A L,

SI vous n'aviez banni l'ardeur démesurée
 Qui du cœur des mortels fait triom-
 pher l'amour ,

Ma beauté près de vous seroit mal assurée,
 Aux chaleurs de l'Eté je ne dure qu'un jour,
 Mais un sort plus heureux en ce lieu m'en-
 vironne ,

Le tems dont le pouvoir de toute chose or-
 donne ,

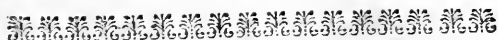
Par vos charmes puissants se trouve sur-
 monté

J'ai de vous obtenu la faveur désirée ,
 Et sur votre visage , où régne la beauté ,
 Je suis d'éternelle durée.

I. COLLETET.



L A



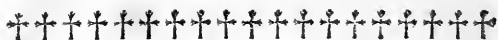
L A R O S E.

M A D R I G A L.

Quoique la fable nous raconte
 Jamais la Reine d'Amathonte
 Ne changea ma couleur , ni mon lustre
 ancien ,
 Si quelque trait de flâme , à ma neige sallie,
 C'est de honte que j'ai, que le teint de Julie
 Est estimé plus frais , & plus beau que le
 mien.

2. *Idem.*





LE N A R C I S S E.

MADRIGAL.

JE consacre, Julie, un Narcisse à ta gloire;
Lui-même des beautez te cède la victoire.
Etant jadis touché d'un amour sans pareil,
Pour voir dedans l'eau son image,
Il baissoit toujours son visage,
Qu'il estimoit plus beau que celui du soleil;
Ce n'est plus ce dessein qui tient sa tête basse,
C'est qu'en te regardant il a honte de voir
Que les Dieux ont eu le pouvoir
De faire une beauté qui la sienne surpasse.

3. DE MONTAUSIER.



LE NARCISSE.

MADRIGAL.

JE suis ce Narcisse fameux
 Pour qui jadis Echo répandit tant de
 larmes ,
 Et de qui les appas ne cèdent qu'à vos char-
 mes ,
 Qui viens pour vous offrir mes vœux ;
 Qu'on m'accuse, belle Julie,
 D'avoir en ce dessein plus de témérité
 Que je n'eus jamais de folie
 Adorant ma propre beauté.
 Je ne puis m'empêcher de commettre ce
 crime ;
 Je le trouve trop glorieux ;
 Oyez donc ce discours que ma pâleur ex-
 prime ,
 Et qui ne s'entend que des yeux ;
 Si vous me voyez le teint blême ,
 Ce n'est plus moi, c'est vous que j'aime,



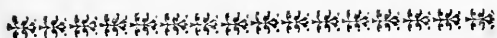
LE NARCISSE.

MADRIGAL.

E Pris de l'amour de moi-même
 De Berger que j'étois, je devins une
 fleur,
 Faites profit de mon malheur
 Vous que le Ciel orna d'une beauté su-
 prême
 Et pour en éviter les coups
 Puisqu'il faut que tout aime, aimez d'autres
 que vous.

I. M. HABERT.
C. de l'Artillerie.





LE NARCISSE.

MADRIGAL.

Quand je vois vos beaux yeux si brillants
& si doux

Qui n'ont plus désormais rien à prendre
que vous,

Leur éclat m'est suspect & pour vous j'a-
préhende,

Souvent ce riche don est chèrement vendu,
Je sçai que ma beauté ne fut jamais si grande.
Chacun sçait toutefois comme elle m'a
perdu,

2. M. HABERT.
Abbé de Cerisy.





L' A M A R A N T E.

M A D R I G A L.

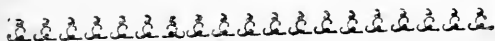
JE suis la fleur d'amour qu'Amarante on
appelle

Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux,
Roses, retirez-vous : j'ai le nom d'immor-
telle ,

Il n'appartient qu'à moi de couronner les
Dieux.

I. GOMBAUD.





L'ANGÉLIQUE.

MADRIGAL.

Recevez mon service, adorable Julie;
Seule que la nature a fait naître ac-
complie,

Ah! que j'estimerai mon destin glorieux
Si votre belle main sur vos cheveux m'ap-
plique !

Je suis favorite des Cieux
Je porte le nom d'Angélique;
Mais je n'ignore pas qu'au jugement de tous
Je la suis beaucoup moins que vous.

5. M. DE MONTAUSIER,





L'ANGELIQUE.

MADRIGAL.

Quand toutes les fleurs prennent place
Sur l'yvoire de votre front,

Il faut que par raison je fasse
Ce que par audace elles font,
Et certes si la voix publique,
Me nomme par tout Angelique
Et me donne tant de renom
Je répons mal à ces louanges,
Et ne mérite plus mon nom,
Si je ne couronne les Anges.

3. MALLEVILLE.



L'OEILLET.



L' OE I L L E T.

M A D R I G A L.

Bien que dans l'empire des fleurs
 J'espère emporter la couronne
 Dessus toutes mes autres sœurs
 Au moins si la beauté la donne ;
 Devant ton teint vif & vermeil ,
 De qui l'effet plus grand que celui du soleil,
 Des cœurs les plus gelez fond la plus dure
 glace ,
 Mon éclat se ternit & mon lustre s'efface ;
 Mais dessus tes cheveux je reprends ma
 beauté ,
 Et j'emprunte de toi ce que tu m'as ôté.

6. M. DE MONTAUSIER.





LA FLEUR DE THIN.

MADRIGAL.

Sans beauté, sans grandeur, sans éclat,
& sans grace

Je nais, par un arrêt de mon injuste sort,
Incapable d'un bel effort

Pour acquérir l'illustre place

Ou mon ambition m'ose faire aspirer.

Toutefois, ô belle Julie,

Si de tes doux regards tu daignes m'éclairer

Je renaîtrai par-eux de tant d'attraits rem-
plie,

Que j'aurai sujet d'espérer

De rendre ta couronne & ma gloire accom-
plie.

Sois donc favorable à mes vœux,

Embellis ma laideur, relève ma bassesse;

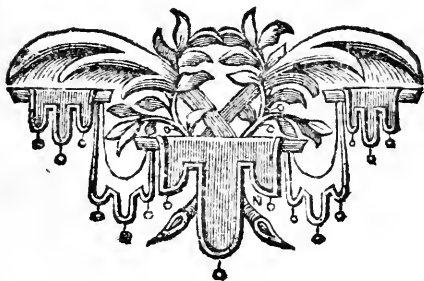
Des destins montre toi maîtresse ,
 Mets moi malgré leur haine en un état heu-
 reux.

La nature pour moi non moins barbare
 qu'eux ,

En vain t'oppose ses obstacles ;

Tes beaux yeux chaque jour font de plus
 grands miracles.

I. M. D'ANDILLY, *filis*.



nejfa nejfa nejlen nejfa nejlen nejfa nejlen nejlen nejlen nejlen

LE J A S M I N.

M A D R I G A L.

Cause de tant de feux , source de tant
de pleurs ,

Julie , accorde ma requête ,

Comme à toutes ces autres fleurs ,

Donne-moi place sur ta tête.

Contre le lustre de mon teint

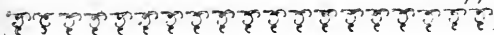
L'éclat des plus beaux Lys s'éteint ;

Par-tout ailleurs je leur fais honte ,

Seulement dans ton sein leur blancheur me
surmonte.

7. M. DE MONTAUSIER.





L' A N E M O N E.

M A D R I G A L.

JE m'offre à vous belle Julie ;
 Mais ne refusez pas mes vœux ;
 La couronne qu'on met dessus vos beaux
 cheveux
 Sans moi ne peut être accomplie.
 Je dois entre les fleurs tenir le premier
 rang :
 On ne sçauroit cueillir que parmi les épines
 Cette fleur que Vénus fit naître de son sang,
 Et je n'en mêle point à mes beautez divines ;
 Mais l'éclat de votre beauté
 M'accuse de témérité ,
 Je céderai toujours aux Roses
 Tandis qu'elles seront sur votre teint écloses.

8. *Idem.*

O iij



LA VIOLETTE.

M A D R I G A L.

Fleur sans ambition, je me cache sous
l'herbe,

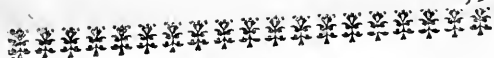
Modeste en ma couleur, modeste en mon
séjour ;

Mais si sur votre front je me puis voir un
jour,

La plus humble des fleurs, sera la plus
superbe.

I. A N O N Y M E.





LA VIOLETTE.

MADRIGAL.

DE tant de fleurs, par qui la France ,
 Peut les yeux & l'ame ravir ,
 Une seule ne me devance ,
 Au juste soin de te servir ;
 Que si la rose en son partage
 Fait gloire de quelque avantage ,
 Que le Ciel daigne lui donner ,
 Elle a tort d'en être plus fière ,
 J'ai l'honneur d'être la première
 Qui naîsse pour te couronner.

4. MALLEVILLE.





L E S L Y S.

M A D R I G A L.

Merveille de nos jours dont les charmes
vainqueurs,

Ravissent les esprits, & regnent dans les
cœurs,

Rare présent du Ciel, adorable Julie;

Lorsque toutes les fleurs d'un émail pré-
cieux,

Viennent rendre à l'envi ta Couronne
embellie,

C'est sur moi que tu dois arrêter tes beaux
yeux.

De la Reine de l'air je suis la fleur divine;

Ma blancheur de son lait tire son origine,

Il se fait voir encor sur mon teint sans
pareil;

Et le Dieu dont les Loix forment la des-
tinée,

Veut que le plus grand Roi qu'éclaire le
Soleil

Ait de moi seulement le tête couronnée.

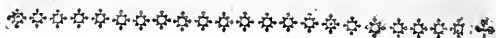
Au temple de Thémis je préside avec lui,
Son trône glorieux est mon illustre appui,
La Valeur de ce Mars fait pour moi des
miracles.

Et je dois espérer que par son bras puissant
S'accompliront bien-tôt les célèbres Oracles
Qui me promettent place au-dessus du
croissant.

Mais parmi ces grandeurs, le bruit de
ton mérite
A me donner à toi si fortement n'invite,
Que je veux de ma gloire enrichir ta beauté;
En vain toutes les fleurs dans leur pompe
suprême
Se vantent de t'orner d'un Royal Diadème,
Leur plus superbe éclat n'a point de Majesté.

Nulle autre que le Lys sans audace n'aspire
A te rendre un honneur qui soit digne de toi;
Elles parent ton front, & je t'offre un empire.
Puisqu'en te couronnant, je t'égale à mon
Roi.

L. M. D'ANDILLY,



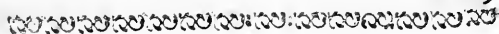
LES LYS.

MADRIGAL.

LE plus ardent de tous mes vœux
 Est de couronner tes cheveux.
 Et je croi, si je ne me flatte,
 Que je puis aspirer à cet honneur nouveau ;
 Car par moi ton visage est beau,
 Et par moi de nos Rois le Diadème éclatte ;
 Mais j'ai plus de gloire cent fois
 Et je tire plus d'avantage,
 D'éclater dessus ton visage
 Que dessus la tête des Rois.

9. M. DE MONTAUSIER.





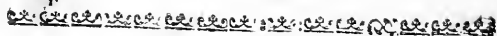
L E S L Y S.

M A D R I G A L.

REçois le Lys que je te donne,
 Pour en former une Couronne,
 Par qui ton pouvoir soit dépeint ;
 C'est l'ornement que je t'apréte :
 Pour rendre ce qu'on doit aux Lys de ton
 beau teint,
 Il t'en faut mettre sur la tête.

S. MALLEVILLE.





L E L Y S.

M A D R I G A L.

DEvant vous je perds la victoire,
 Que ma blancheur me fit donner,
 Et ne prétends plus d'autre gloire,
 Que celle de vous couronner.

Le Ciel par un honneur insigne
 Fit choix de moi seul autrefois,
 Comme de la fleur la plus digne
 Pour faire un présent à nos Rois.

Mais si j'obtenois ma requête,
 Mon sort seroit plus glorieux :
 D'être monté sur votre tête,
 Que d'être descendu des Cieux.

I. DES REAUX TALLEMANT.



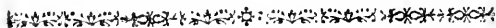


L E L Y S.

M A D R I G A L.

JE puis mettre entre les loüanges,
 Qui me rendent si glorieux,
 D'avoir fleury dedans les Cieux
 Cultivé de la main des Anges;
 Mais, certes, c'est y retourner,
 Que de pouvoir vous couronner,

I. M. MARTIN.

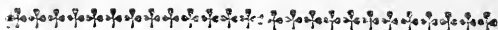


L E L Y S.

M A D R I G A L.

QUe j'ai d'honneur à cette fois,
 Que j'ombrage ces belles tresses !
 Je ne couronnois que les Rois,
 Et je couronne les Déeses.

2. *Idem.*



L E L Y S.

M A D R I G A L.

U N divin Oracle autrefois,
 A dit que ma pompe & ma gloire,
 Sur celle du plus grand des Rois
 Pouvoit emporter la victoire;
 Mais si j'obtiens, selon mes vœux,
 De pouvoir parer vos cheveux,
 Je dois, ô Julie adorable,
 Toute autre gloire abandonner;
 Car nul honneur n'est comparable,
 A celui de vous couronner.

I. M. C.



Les Lys que je vous donne,

LES LYS.

MADRIGAL.

Belle, ces Lys que je vous donne,
 Auront plus d'honneur mille fois
 De servir à votre couronne,
 Que d'être couronnez aux armes de nos
 Rois.

2. ANONYME.





L A T U L I P E.

M A D R I G A L.

JE fus un Berger autrefois
 Qui poussé d'une belle audace
 Alla cueillir dessus Parnasse
 Des lauriers plus fameux que les lauriers
 des Rois.

Ce généreux désir d'une éternelle gloire,
 Ne m'empêcha pas de servir,
 Avec les filles de mémoire,
 Les mortelles beautés qui me sçurent ravir ;
 Mais mon ame fut si volage,
 A tant d'objets divers elle rendit hommage,
 Et les Bergères si souvent,
 En me reprochant leurs caresses,
 Se plainquirent que mes promesses
 Se perdoient parmi l'air, dessus l'aîle du
 vent; Qu'amour

Qu'amour vint d'une main puissante
 Me transformer en cette fleur,
 Qui comme j'eus l'ame inconstante,
 Est inconstante en sa couleur;
 Miracle de nos jours, si mes yeux t'eussent
 vûë,
 Avec tous ces apas dont le Ciel t'a pourvûë,
 Mon cœur n'eût point été léger;
 Mais mon sort me console, & pour ma
 gloire ordonne
 Depuis què j'ai l'honneur d'embellir ta
 Couronne,
 Que mes vives couleurs ne pourront plus
 changer.

M. GODEAU.





L A T U L I P E.

M A D R I G A L.

JE suis le plus brillant ouvrage
 Dont le pinceau de Flore embellit les Etez,
 Et sur les autres fleurs j'ai le même avantage
 Qu'a le feu de tes yeux sur les autres clartez ;
 Mais dans l'éclat qui m'environne
 Et qui de cent couleurs relève mes beautez,
 La gloire que le Ciel me donne
 D'être une fleur de ta couronne
 A pour moi de si doux appas ,
 Que bien que de ma mort ma gloire soit
 suivie ,
 Pour mourir d'un si beau trépas ,
 J'aime mieux la mort que la vie.

L. M. ARNAUD, de Corbeville.





LA TULIPE, AU SOLEIL.

M A D R I G A L.

BEl astre à qui je dois mon être & ma
beauté,

Ajoute l'immortalité

A l'éclat nompareil dont je suis embellie;

Empêche que le tems n'efface mes couleurs,

Pour Trône donne moi le beau front de

Julie;

Et si cet heureux sort à ma gloire s'allie,

Je serai la Reine des fleurs.

2. M. C.





L A T U L I P E,
nommée flamboyante.

M A D R I G A L.

PErmettez-moi, belle Julie,
De mêler mes vives couleurs
A celles de ces rares fleurs
Dont votre tête est embellie;
Je porte le nom glorieux
Qu'on doit donner à vos beaux yeux.

RO. M. DE MONTAUSIER.





LA JONQUILLE.

MADRIGAL.

DAns la fable ni dans l'histoire
 Il ne se parle point de moi,
 Je ne me puis vanter de posséder la gloire;
 De descendre du sang ni d'un Dieu, ni
 d'un Roy;
 Mais la passion véritable
 Que vous témoigne ma couleur,
 Plus qu'une plus illustre fleur
 Me doit rendre recommandable.
 O beauté qu'on doit adorer !
 Permettez-moi de vous parer,
 Et je m'estimerai cent fois plus glorieuse,
 Que celle dont l'histoire est cent fois plus
 fameuse.

11. *Idem.*





L'HYACINTHE.

MADRIGAL.

JE n'ai plus de regret à ces armes fameuses
 Dont l'injuste refus précipita mon sort,
 Si je n'ai possédé ces marques glorieuses
 Un destin plus heureux m'accompagne à la
 mort ;

Le sang que j'ai versé , d'une illustre folie
 A fait naître une fleur , qui couronne Julie.

I. M. le M. de R.



L'HYACINTHE.

MADRIGAL.

DEpuis mon changement tout l'univers
remarque

Que d'un triste & muet discours

Je me plains qu'en mes plus beaux jours

J'ai ressenti la rigueur de la Parque ;

Mais je cesse de murmurer ,

Et l'extrême plaisir que j'ai de te parer ,

Efface maintenant la plainte

Que mes feüilles portoient empreinte.

12. M. DE MONTAUSIER.



L'HYACINTHE.

MADRIGAL.

D'Un éternel bonheur ma disgrâce est
suivie,

Je n'ai plus rien en moi qui marque mon
ennui,

Autrefois un soleil me fit perdre la vie,

Mais un autre soleil me la rend aujourd'hui.

3. M. C.



L'HELIOTROPE.



L'HELIOTROPE, OU TOURNESOL.

M A D R I G A L.

A Ce coup les Destins ont exaucé mes
vœux ,

Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie ;

Pour elle , Apollon , je t'oublie ,

Je n'adore plus que ses yeux ;

C'est avec leurs attraits qu'amour me fait
la guerre ,

Je quitte le Soleil des cieux ,

Pour suivre celui de la terre.

13. M. DE MONTAUSIER.





L E S O U C Y.

M A D R I G A L.

SI l'on vous donne un lys, un œillet ;
une rose,

Je vous veux présenter aussi
Un triste & languissant soucy,
Le sort ne me laisse autre chose ;
Je souffre une telle douleur
De vous offrir la moindre fleur
Qu'on verra dans votre couronne,
Que je deviens ce que je donne.

14. *Idem.*





LE SOUCY.

MADRIGAL.

F Aut-il donc que la rose ait sur moi l'avantage ,

D'étaler ses beautez dessus votre visage ,

D'y charmer tous les cœurs , & d'y donner des loix ?

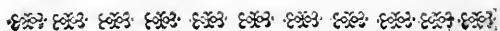
Luisez , astre vivant , dessus ma dernière heure ,

Une jalouse ardeur ordonne que je meure

Pour un second soleil , une seconde fois.

2. M. HABERT,
C. de l'Artillerie.





LE SOUCY.

MADRIGAL.

NE pouvant vous donner ni sceptre ni
couronne ,

Ni ce qui peut flatter les cœurs ambitieux,
Recevez ce Soucy qu'aujourd'hui je vous
donne ,

Pour ceux que tous les jours me donnent
vos beaux yeux.

3. *Idem.*



LE SOUCY,
AU SOLEIL.

MADRIGAL.

Q Uoi que tu sois pourvû d'un éclat
nompareil,

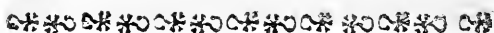
Ce n'est pas de ton feu que je suis embel-
lie,

Si je suis la fleur du soleil,

C'est du soleil qui luit dans les yeux de
Julie,

2. M. COLLETET.





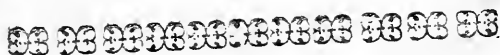
L E S O U C Y,
sous le nom de Clytie.

M A D R I G A L.

Mortels, qu'on ne m'accuse pas
D'être infidele ni volage,
Bien qu'un miracle de cet âge
Ait pris mon ame en ses appas ;
Je puis sans crime, & sans folie,
Chérir cet objet nompareil ;
Aimer Apollon, ou Julie,
C'est toujours aimer le Soleil.

6. MALLEVILLE





LE SOUCY, sous le nom de Clytie.

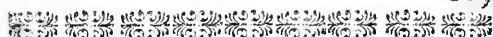
MADRIGAL.

JE suis & l'amante, & l'image,
 De l'Astre étincelant qui regne dans les
 Cieux,
 Et je puis sans orgueil, prétendre à l'avantage
 De parer son front glorieux ;
 Mes rivales ont eu l'audace,
 Dans leur plus superbe appareil
 De t'oser demander ma place ;
 Mais, incomparable soleil,
 Plus digne de mes vœux que celui qu'on
 adore,
 Nulle dans l'empire de Flore
 Ne me peut disputer cet honneur sans pareil ;

Je n'exalte point ma naissance ,
 Je ne vante point mes appas ;
 Pour concevoir cette espérance ,
 J'ai ce que les autres n'ont pas ,
 De rayons éclairans je suis environnée
 Et telle est ma destinée
 Que tu ne peux qu'à moi cette gloire don-
 ner ;
 Qui pourroit qu'un soleil , un soleil cou-
 ronner ?

2. M. D'ANDILLY , fils.





LA P E N S E'E.

M A D R I G A L.

Vous qui suivez l'amour dont le feu
vous égare,

Ne jetez point les yeux sur un objet si rare,
C'est avecque respect qu'il en faut appro-
cher ;

Quoi que de ses beautez votre ame soit
blessée,

Apprenez que les mains n'ont pas droit d'y
toucher,

Et que cet heur n'est dû qu'à la seule pensée.

3. M. COLLETET.



LES SOUCIS ET LES PENSÉES.

MADRIGAL.

Lorsque pressé de mon devoir,
 Je veux t'offrir une Guirlande
 Ta beauté m'ôte le pouvoir
 D'accomplir ce qu'il me commande;
 Ce qui te la fait mériter.
 Empêche que tu ne l'obtiennes,
 Ton beau teint ne peut supporter
 D'autres merveilles que les siennes,
 Par lui la rose est sans couleur,
 Les œillers ont perdu la leur,
 Les tulipes sont effacées,
 Les lys n'ont plus de pureté
 Et pour toy rien ne m'est resté
 Que des Soucis & des Pensées.

LA FLEUR - D'ORANGE.

M A D R I G A L.

DU Palais d'Emeraude , où la riche
nature

M'a fait naître & régner avecque majesté ,
Je viens pour adorer la divine beauté ,
Dont le Soleil n'est rien qu'une foible peinture.

Si je n'ai point l'éclat , ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs :
Par mes douces odeurs je suis plus accomplie ,

Et par ma pureté plus digne de Julie ,
Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées
Qui meurent dès quelles sont nées
Et de qui les appas ne durent qu'un matin ;

Mon sort est plus heureux , & le Ciel favorable ,

Conserve ma fraîcheur , & la rend plus durable ,

Ainsi charmant objet, rare présent des cieux,
Pour mériter l'honneur de plaire à vos
beaux yeux ,

J'ai la pompe de ma naissance.

Je suis en bonne odeur en tout tems , en
tous lieux ,

Mes beautez ont de la constance ,

Et ma pure blancheur marque mon innocence.

J'ose donc me vanter en vous offrant mes
vœux

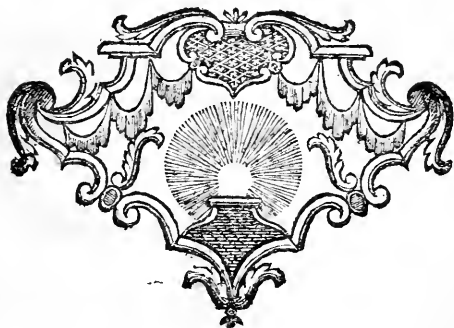
De vous faire moi seule une riche couronne.

Bien plus digne de vos cheveux ,

Que les plus belles fleurs que Zéphire
vous donne.

Mais si vous m'accusez de trop d'ambition ,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire ,
Condamnez ma présomption ,
Et me traitez en téméraire ,
Punissez , j'y consens , mon superbe dessein
Par une sévère défense ,
De m'élever plus haut , que jusqu'à votre
sein
Et ma punition sera ma récompense.

3. M. C.





LE SAFRAN.

MADRIGAL.

JE viens m'offrir à vous pour parer vos
cheveux,

Divin objet de mille vœux,

Par qui toute ame est enflâmée ;

La nature mere des fleurs,

Pour me distinguer de mes sœurs

De langues ma toute formée,

Mais aimable Julie, il le faut avouer,

Je n'en ai pas encore assez pour vous louer.

15. M. DE MONTAUSIER.





L A F L A M B E.

M A D R I G A L.

JE ne crois pas que ces Guirlandes
 Dont chacun vous fait des offrandes,
 Conservent toutes leurs couleurs,
 Si votre bel œil les éclaire,
 Je m'attends bien de lui voir faire
 Des Flambes de toutes les fleurs.

S. MALLEVILLE.





L A F L A M B E.

M A D R I G A L.

P Armi toutes ces autres fleurs ,
 Recevez cette flambe, ô Julie adorable,
 C'est le vivant portrait des mortelles dou-
 leurs

Que cause dans mon sein une playe incu-
 rable,

Pour vous montrer l'état de mon cœur
 consumé,

Je ne pouvois choisir qu'un objet enflâmé.

16. M. DE MONTAUSIER.





LE MUGUET.

MADRIGAL.

J'Abandonne les bois dont les feuillages
sombres,

Malgré l'astre brûlant qui répand les clartez,

Conservent ma fraîcheur sous leurs épaisses
ombres,

Pour venir rendre hommage à tes rares
beautez ;

Mais je crains en voyant l'éclat qui t'en-
vironne,

Que ton feu sans pareil

Ne me soit plus fatal que celui du Soleil.

N'importe toutefois, quoi que le Ciel or-
donne,

Ou j'embellirai ta couronne ;

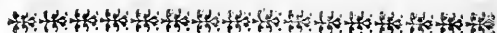
Ou mourant au feu de tes yeux,

Mon sort égalera le sort des demi-Dieux.

I. M. DE BRIOTE.

Tome II.

R.



LA FLEUR DE GRENADE.

M A D R I G A L.

DAns l'empire fameux de Flore & de
Pomone.

Mon Pere a mille enfans qui portent la
Couronne ;

Mais préférant mon sort au leur

J'ai mieux aimé demeurer fleur

Avec le vif éclat dont je suis embellie ;

Afin de m'offrir vierge à la chaste Julie.

O perte favorable ! ô change précieux !

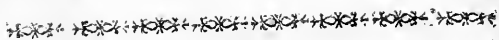
Je quitte une gloire mortelle,

Pour l'immortel honneur de parer cette
belle,

Et le destin des Rois , pour le destin des
Dieux.

4. M. C.





LA FLEUR DE GRENADE.

MADRIGAL.

D'Un Pinceau lumineux l'astre de la
lumiere

Anime mes vives couleurs ,

Et régnañt sur l'Olimpe en sa vaste carrière ,

Il me fait régner sur les fleurs

Ma pourpre est l'ornement de l'empire de
Flore ,

Autrefois je brillai sur la tête des Rois ,

Et le rivage More

Fut sujet à mes loix ;

Mais méprisant l'éclat dont je suis embellie ,

Je renonce au flambeau des Cieux

Et viens , ô divine Julie ,

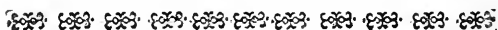
Adorer tes beaux yeux ;

Pour vivre par leur feu d'une plus noble
vie ,

R ij

Je viens, par une belle ardeur,
 A la honte du Ciel achever ta grandeur ;
 Il te devoit une Couronne ;
 Et moi, je te la donne.

2. M. DE BRIOTE.



LA FLEUR D'ADONIS.

MADRIGAL.

SI quelque soin vous tient de vous rendre
 immortelle,

Et de voir votre nom par le monde semé,
 Rendez vous à l'amour, ne foyez plus re-
 belle,

Si je fleuris encor, c'est pour avoir aimé.

9. MALLEVILLE.



LA PERCE-NEIGE.

M A D R I G A L.

Fille du bel astre du jour,
 Je nais de sa seule lumiere,
 Alors que sans chaleur , à son nouveau re-
 tour ,

Des mois il ouvre la carriere.

Je vis pure & dans la froideur,
 Et mon teint , qui la neige efface,
 Conserve son éclat dans l'extrême rigueur
 De l'hyver couronné de glace,
 Fleurs peintes d'un riche dessein,
 Que le chaud du Soleil fait naître,
 Et qui peu chasteement ouvrez votre beau
 sein

Au Pere qui vous donna l'être;
 Vous qui sans pudeur aux Zéphirs

Souffrez découvrir vos richesses ,
 Et vous laissant toucher à leurs foibles sou-
 pirs ,
 Ployez sous leurs molles caresses ;
 Osez-vous peu modestes fleurs ,
 Prétendre couronner cette beauté sévère ?
 Et ne craignez vous point les cruelles froi-
 deurs
 Dont elle sçait punir une ame téméraire ?
 N'ayez plus cette vanité
 Puisque seule je dois obtenir l'avantage
 D'orner de son beau chef l'auguste majesté ,
 Lorsque de tous les cœurs elle reçoit l'hon-
 mage ,
 Au trône de la pureté ,

I. MONMOR HABERT.



LA PERCE-NEIGE.

MADRIGAL.

Sous un voile d'argent la terre ensevelie,
Me produit malgré sa fraîcheur,

La Neige conserve ma vie,

Et me donnant son nom, me donne sa
blancheur;

Mais celle de ton sein, n'empareille Julie,

Me fait perdre aujourd'hui le prix

Que je ne cède pas aux Lys.

3. M. DE BRIOTE.





LE PAVOT.

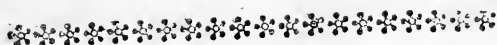
MADRIGAL.

Accordez-moi le privilège
 D'approcher de ce front de neige ;
 Et si je suis placé , comme il est à propos ,
 Auprès de ces Soleils que le Soleil seconde ,
 Je leur donnerai le repos
 Qu'ils dérobent à tout le monde.

3. SCUDERY.



L'IM-



L'IMMORTELLE.

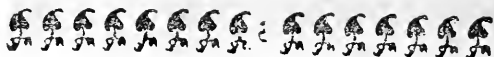
MADRIGAL.

Foibles fleurs à qui le Destin
 Ne donne jamais qu'un matin ,
 Reconnoissez votre folie ;
 Moi seul dois prétendre à couronner Julie ;
 Digne objet des plus dignes vœux ,
 Placez-moi dessus vos cheveux.
 J'aspire à cet honneur , faites que je l'ob-
 tienne :
 Ainsi puisse le Ciel vous combler de plaisirs
 Faire que tout succède à vos justes desirs ,
 Et que votre beauté dure autant que la
 mienne.

4. *Idem.*

Tome II.

S



L'IMMORTELE BLANCHE.

MADRIGAL.

Donnez-moi vos couleurs, tulipes,
anemones,

Oeillets, roses, jasmins, donnez-moi vos
odeurs,

Des contraires faisons, le froid ni les ardeurs

Ne respectent que les couronnes

Que l'on compose de mes fleurs;

Ne vous vantez donc point d'être aimables,
ni belles,

On ne peut nommer beau ce qu'efface le
tems;

Pour couronner les beautez éternelles,

Et pour rendre leurs yeux contens,

Il ne faut point être mortelles.

Si vous voulez affranchir du trépas

Vos brillants, mais frêles apas,
 Souffrez que j'en sois embellie
 Et si je leur fais part de mon éternité,
 Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
 Et dignes de parer sa divine beauté.

5. M. C.



LE MELEAGRE.

MADRIGAL.

JE vais finir pour Julie ;
 O que mon destin est beau !
 La glorieuse folie !
 Dieux le superbe tombeau !
 Je suis fleur, & fus jadis homme,
 Mon sort une autre fois se trouve au même
 point ;
 Car un feu secret me consume,
 Qui me brûle, & ne paroît point.

5. SCUDERY.

S ij

*Noms des Auteurs de la Guirlande ,
avec le nombre des Pieces que
chacun y a mises.*

M. Le M. depuis Duc de Montausier,	16
M. d'Andilly ,	1
M. d'Andilly, fils ,	2
M. C. peut-être <i>Conrart</i> ,	5
Madame de Scudéry ,	5
M. de Malleville ,	9
M. Colletet ,	3
M. Habert C. de l'Artillerie ,	3
M. Habert, Abbé de Cerisy ,	2
M. Arnaud de Corbeville ,	1
M. des Reaux Tallemant ,	1
M. Martin ,	2
M. Gombaud ,	2
M. Godeau ,	1
M. le M. de R.	1
M. de Briote ,	3
M. de Montmor-Habert ,	1
Anon ,	2



TABLE

DES MADRIGAUX

DE LA GUIRLANDE DE JULIE,

Avec les noms de leurs Auteurs.

A

Accordez-moi le privilege, page 200
Le Pavot, de M. de Scudery.

A ce coup les Destins ont exaucez mes vœux,
L'Héliotrope de M. le M. de M. ^{177.}

Alors que je me vois si belle & si brillante,
La rose de M. Habert, Abbé de Cerisy, ¹⁴¹

Affise en Majesté sur un trône d'épines, 143
La rose; de M. le M. de M.

B

Bel Astre à qui je dois mon estre & ma
 beauté,
La tulipe de M. C. ¹⁷¹

Belle ces Lys que je vous donne, 167
Les Lys de M. Desmaretz.

Bien que dans l'empire des fleurs, 153
L'œillet de M. le M. de M.

Bien que de la Rose & du Lys, 139
La Couronne Imp. de M. de Malleville.

C.

Cause de tant de feux, source de tant
 de pleurs, 156
Le Jasmin, de M. le M. de M.

D.

Dans la Fable ni dans l'Histoire, 173
La Jonquille, de M. le M. de M.

Dans l'empire fameux de Flore & de
 Pomone, 194
La fleur de Grenade, de M. C.

Depuis mon changement tout l'univers
 remarque, 175.
L'Hyacinthe de M. le M. de M.

De tant de fleurs par qui la France, 159
La Violette de M. de Malleville.

Devant ce teint d'un beau sang animé, 142
La Rose de M. de Malleville.

DES MADRIGAUX, &c. 207

Devant vous je perds la victoire, 164

Le Lys de M. des Reaux Tallemant..

Donnez-moi vos couleurs tulipes, anemo-
nes, 202

L'Immortelle blanche de M. C.

D'un éternel bonheur ma disgrâce est
suivie, 176

L'Hyacinthe de M. C.

Du Palais d'Émeraude, où la riche nature,
187,

La fleur d'Orange de M. C.

D'un Pinceau lumineux l'astre de la lumière,
195

La fleur de Grenade de M. de Briote,

E.

E Pris de l'amour de moi-même, 148

Le Narcisse de M. Habert C. de l'Ar-
tillerie.

F.

F Aut-il donc que la rose ait sur moi
l'avantage, 179

Le Soucy de M. Habert C. de l'Artillerie.

Fille du bel Astre du jour, 197

La Perce-Neige de M. de Montmor-Habert.

- Foibles fleurs à qu'il le destin, 201
L'Immortelle de M. de Scudery.

J.

- J**'Abandonne les bois dont les feuillages
 sombres, 193
Le Muguet de M. de Briote.

- Je consacre, Julie, un Narcisse à ta gloire, 146
Le Narcisse de M. le M. de M.

- Je fus un Berger autrefois, 168
La Tulipe de M. Godeau.

- Je m'offre à vous belle Julie, 157
L'Anémone de M. le M. de M.

- Je n'ai plus de regret à ces armes fameuses, 174
L'Hyacinthe de M. le M. de R.

- Je ne crois pas que ces Guirlandes, 191
La Flambe de M. de Malleville.

- Je puis mettre entre les louanges, 165
Le Lys de M. Martin.

- Je suis ce Narcisse fameux, 147
Le Narcisse de M. le M. de M.

DES MADRIGAUX, &c. 209

Je suis ce Prince glorieux , 137

La Couronne Imper. de M. Chapelain,

Je suis & l'amante, & l'image , 183

Le Soucy de M. d'Andilly fils.

Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on
appelle, 150

L'Amarante de M. de Gombaud.

Je suis le plus brillant ouvrage , 170

La Tulipe de M. Arnauld de Corbeville,

Je vais finir pour Julie , 203

Le Méléagre de M. de Scudery.

Je viens m'offrir à vous pour parer vos
cheveux , 190

Le Safran de M. le M. de M.

L.

LE plus ardent de tous nres vœux , 162

Le Lys de M. le M. de M.

Lorsque pressé de mon devoir , 186

*Les Soucis & les Pensées de M. de
Malleville.*

M.

Merveille de nos jours dont les char-
mes vainqueurs , 160

Les Lys de M. d'Andilly.

Tome II.

T

Mortels qu'on ne m'accuse pas, 182
Le Soucy de M. de Malleville.

N.

NE pouvant vous donner ni Sceptre
 ni Couronne, 180
Le Soucy de M. Habert, C. de l'Ar-
 tillerie.

P.

PArmi toutes ces autres fleurs, 192
La Flambe de M. le M. de M.

Permettez-moi belle Julie, 172
La Tulipe nommée Flamboïante, de M.
 le M. de M.

Q.

QUand je vois vos beaux yeux si brillans
 & si doux, 149
La Narcisse de M. Habert, Abbé de
 Cerisy.

Quand toutes les fleurs prennent place, 152
L'Angelique de M. de Malleville.

Que j'ai d'honneur à cette fois, 165
Le Lys de M. Martin.

Quelque diversité que le parterre étale, 140
La Couronne Imper. de M. de Scudery.

DES MADRIGAUX, &c. 211

Quoique la Fable nous raconte, 145

La Rose de M. Colletet.

Quoique tu sois pourvû d'un éclat nom-
pareil, 181

Le Soucy de M. Colletet.

R.

Recevez mon service, adorable Julie, 151

L'Angelique de M. le M. de M.

Recevez, ô Nymphé adorable, 135

Zephire à Julie, de M. le M. de M.

Reçois le Lys que je te donne, 163

Le Lys de M. de Malleville.

S.

Sans beauté, sans grandeur, sans éclat;
& sans grace, 154

La fleur de Thin, de M. d'Andilly fils.

Si l'on vous donne un Lys, un Oeiller,
une Rose, 178

Le Soucy de M. le M. de M.

Si quelque soin vous tient de vous rendre
immortelle, 196

La fleur d'Adonis de M. de Malleville.

212 T A B L E, &c.
Si vous n'aviez banni l'ardeur démesurée,
144

La Rose de M. Colletet.

Sous un voile d'argent la terre ensevelie,
199

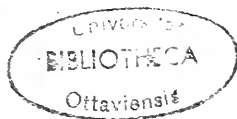
La Perce-Neige de M. de Briote.

V.

U N divin Oracle autrefois, 166
Le Lys de M. C.

Vous qui suivez l'amour dont le feu vous
égare , 185
La Pensée de M. Colletet.

De l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.
1729.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Lib
University of
Date d**

--	--	--



a39003



009546697b

